LES TRÉSORS DE LA LITTÉRATURE
FRANÇAISE

COLLECTION DIRIGÉE PAR
EDMOND JALOUX

Imprimé en Suisse

RACINE

THÉATRE

RACINE

LES PLAIDEURS – BRITANNICUS
BÉRÉNICE

II

ÉDITIONS D'ART ALBERT SKIRA
GENÈVE

LES PLAIDEURS

1668

Biblioteca Centrală Univ...
" Carol I " Bucureşti
Cota II 323877

B.C.U. "CAROL I" BUCURESTI
C20102045

AU LECTEUR

QUAND je lus *les Guêpes* d'Aristophane, je ne songeais guère que j'en dusse faire *les Plaideurs.* J'avoue qu'elles me divertirent beaucoup, et que j'y trouvai quantité de plaisanteries qui me tentèrent d'en faire part au public: mais c'était en les mettant dans la bouche des Italiens, à qui je les avais destinées, comme une chose qui leur appartenait de plein droit. Le juge qui saute par les fenêtres, le chien criminel, et les larmes de sa famille, me semblaient autant d'incidents dignes de la gravité de Scaramouche. Le départ de cet acteur interrompit mon dessein, et fit naître l'envie à quelques-uns de mes amis, de voir sur notre théâtre un échantillon d'Aristophane. Je ne me rendis pas à la première proposition qu'ils m'en firent. Je leur dis que quelque esprit que je trouvasse dans cet auteur, mon inclination ne me porterait pas à le prendre pour modèle, si j'avais à faire une comédie; et que j'aimerais beaucoup mieux imiter la régularité de Ménandre et de Térence, que la liberté de Plaute et d'Aristophane. On me répondit que ce n'était pas une comédie qu'on me demandait, et qu'on voulait seulement voir si les bons mots d'Aristophane

auraient quelque grâce dans notre langue. Ainsi moitié en m'encourageant, moitié en mettant eux-mêmes la main à l'œuvre, mes amis me firent commencer une pièce qui ne tarda guère à être achevée.

Cependant la plupart du monde ne se soucie point de l'intention, ni de la diligence des auteurs. On examina d'abord mon amusement comme on aurait fait une tragédie. Ceux mêmes qui s'y étaient le plus divertis, eurent peur de n'avoir pas ri dans les règles, et trouvèrent mauvais que je n'eusse pas songé plus sérieusement à les faire rire. Quelques autres s'imaginèrent qu'il était bienséant à eux de s'y ennuyer, et que les matières de Palais ne pouvaient pas être un sujet de divertissement pour des gens de cour. La pièce fut bientôt après jouée à Versailles. On ne fit point de scrupule de s'y réjouir; et ceux qui avaient cru se déshonorer de rire à Paris, furent peut-être obligés de rire à Versailles, pour se faire honneur.

Ils auraient tort, à la vérité, s'ils me reprochaient d'avoir fatigué leurs oreilles de trop de chicane. C'est une langue qui m'est plus étrangère qu'à personne; et je n'en ai employé que quelques mots barbares, que je puis avoir appris dans le cours d'un procès, que ni mes juges, ni moi, n'avons jamais bien entendu.

Si j'appréhende quelque chose, c'est que des personnes un peu sérieuses ne traitent de badineries le procès du chien, et les extravagances du juge. Mais enfin je traduis Aristophane, et l'on doit se souvenir qu'il avait affaire à des spectateurs assez difficiles. Les Athéniens savaient apparemment, ce que c'était que le sel attique, et ils étaient bien sûrs quand ils avaient ri d'une chose, qu'ils n'avaient pas ri d'une sottise.

Pour moi je trouve qu'Aristophane a eu raison, de pousser les choses au delà du vraisemblable. Les juges de l'Aréopage n'auraient pas peut-être trouvé bon, qu'il eût marqué au naturel leur avidité de gagner, les bons tours de leurs secrétaires, et les forfanteries de leurs

avocats. Il était à propos d'outrer un peu les personnages pour les empêcher de se reconnaître. Le public ne laissait pas de discerner le vrai au travers du ridicule; et je m'assure qu'il vaut mieux avoir occupé l'impertinente éloquence de deux orateurs autour d'un chien accusé, que si l'on avait mis sur la sellette un véritable criminel, et qu'on eût intéressé les spectateurs à la vie d'un homme.

Quoi qu'il en soit, je puis dire que notre siècle n'a pas été de plus mauvaise humeur que le sien, et que si le but de ma comédie était de faire rire, jamais comédie n'a mieux attrapé son but. Ce n'est pas que j'attende un grand honneur d'avoir assez longtemps réjoui le monde. Mais je me sais quelque gré de l'avoir fait, sans qu'il m'en ait coûté une seule de ces sales équivoques, et de ces malhonnêtes plaisanteries, qui coûtent maintenant si peu à la plupart de nos écrivains, et qui font retomber le théâtre dans la turpitude, d'où quelques auteurs plus modestes l'avaient tiré.

ACTEURS

DANDIN
JUGE

LÉANDRE
FILS DE DANDIN

CHICANNEAU
BOURGEOIS

ISABELLE
FILLE DE CHICANNEAU

LA COMTESSE

PETIT-JEAN
PORTIER

L'INTIMÉ
SECRÉTAIRE

LE SOUFFLEUR

LA SCÈNE EST DANS UNE VILLE DE BASSE NORMANDIE.

LES PLAIDEURS

COMÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

PETIT-JEAN, *traînant un gros sac de procès.*

Ma foi, sur l'avenir, bien fou qui se fira.
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.
Un juge, l'an passé, me prit à son service,
Il m'avait fait venir d'Amiens pour être suisse.
Tous ces Normands voulaient se divertir de nous,
On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.
Tout Picard que j'étais, j'étais un bon apôtre,
Et je faisais claquer mon fouet tout comme un autre.
Tous les plus gros monsieurs me parlaient chapeau bas.
Monsieur de Petit-Jean, ah ! gros comme le bras.
Mais sans argent, l'honneur n'est qu'une maladie;
Ma foi j'étais un franc portier de comédie,
On avait beau heurter et m'ôter son chapeau,
On n'entrait point chez nous sans graisser le marteau.
Point d'argent, point de suisse, et ma porte était close.
Il est vrai qu'à Monsieur j'en rendais quelque chose.
Nous comptions quelquefois. On me donnait le soin
De fournir la maison de chandelle et de foin,
Mais je n'y perdais rien. Enfin vaille que vaille,
J'aurais sur le marché fort bien fourni la paille.
C'est dommage. Il avait le cœur trop au métier,
Tous les jours le premier aux plaids, et le dernier,

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ

Et bien souvent tout seul, si l'on l'eût voulu croire,
Il y serait couché sans manger et sans boire.
Je lui disais parfois: « Monsieur Perrin Dandin,
Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin.
Qui veut voyager loin, ménage sa monture;
Buvez, mangez, dormez, et faisons feu qui dure. »
Il n'en a tenu compte. Il a si bien veillé,
Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est brouillé.
Il nous veut tous juger les uns après les autres.
Il marmotte toujours certaines patenôtres
Où je ne comprends rien. Il veut bon gré, mal gré,
Ne se coucher qu'en robe, et qu'en bonnet carré.
Il fit couper la tête à son coq de colère,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire:
Il disait qu'un plaideur, dont l'affaire allait mal,
Avait graissé la patte à ce pauvre animal.
Depuis ce bel arrêt, le pauvre homme a beau faire,
Son fils ne souffre plus qu'on lui parle d'affaire.
Il nous le fait garder, jour et nuit, et de près.
Autrement serviteur, et mon homme est aux plaids.
Pour s'échapper de nous, Dieu sait s'il est allègre.
Pour moi, je ne dors plus. Aussi je deviens maigre,
C'est pitié. Je m'étends, et ne fais que bâiller.
Mais veille qui voudra, voici mon oreiller,
Ma foi, pour cette nuit, il faut que je m'en donne,
Pour dormir dans la rue on n'offense personne.
Dormons.

SCÈNE II

L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

L'INTIMÉ

Ay, Petit-Jean, Petit-Jean.

PETIT-JEAN

L'Intimé.
Il a déjà bien peur de me voir enrhumé.

L'INTIMÉ

Que diable ! si matin que fais-tu dans la rue ?

PETIT-JEAN

Est-ce qu'il faut toujours faire le pied de grue,
Garder toujours un homme, et l'entendre crier ?
Quelle gueule ? Pour moi, je crois qu'il est sorcier.

L'INTIMÉ

Bon.

PETIT-JEAN

Je lui disais donc en me grattant la tête,
Que je voulais dormir. « Présente ta requête
Comme tu veux dormir », m'a-t-il dit gravement.
Je dors en te contant la chose seulement.
Bonsoir.

L'INTIMÉ

Comment bonsoir ? Que le diable m'emporte
Si... Mais j'entends du bruit au-dessus de la porte.

SCÈNE III

DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

DANDIN, *à la fenêtre.*

Petit-Jean. L'Intimé.

L'Intimé, *à Petit-Jean.*

Paix.

Dandin

Je suis seul ici.
Voilà mes guichetiers en défaut, Dieu merci.
Si je leur donne temps, ils pourront comparaître.
Çà, pour nous élargir, sautons par la fenêtre.
Hors de cour.

L'Intimé

Comme il saute.

Petit-Jean

Ho, Monsieur, je vous tien.

Dandin

Au voleur, au voleur.

Petit-Jean

Ho, nous vous tenons bien.

L'Intimé

Vous avez beau crier.

Dandin.

Main-forte. L'on me tue.

SCÈNE IV

LÉANDRE, DANDIN, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN

LÉANDRE

Vite, un flambeau. J'entends mon père dans la rue.
Mon père, si matin qui vous fait déloger ?
Où courez-vous, la nuit ?

DANDIN

Je veux aller juger.

LÉANDRE

Et qui juger ? Tout dort.

PETIT-JEAN

Ma foi, je ne dors guères.

LÉANDRE

Que de sacs ! Il en a jusques aux jarretières.

DANDIN

Je ne veux de trois mois rentrer dans la maison.
De sacs et de procès j'ai fait provision.

LÉANDRE

Et qui vous nourrira ?

DANDIN

Le buvetier, je pense.

LÉANDRE

Mais où dormirez-vous, mon père ?

DANDIN

A l'audience.

LÉANDRE

Non, mon père, il vaut mieux que vous ne sortiez pas.
Dormez chez vous. Chez vous faites tous vos repas.
Souffrez que la raison enfin vous persuade;
Et pour votre santé...

DANDIN

Je veux être malade.

LÉANDRE

Vous ne l'êtes que trop. Donnez-vous du repos;
Vous n'avez tantôt plus que la peau sur les os.

DANDIN

Du repos ? Ah, sur toi tu veux régler ton père.
Crois-tu qu'un juge n'ait qu'à faire bonne chère,
Qu'à battre le pavé comme un tas de galants,
Courir le bal la nuit, et le jour les brelans !
L'argent ne nous vient pas si vite que l'on pense.
Chacun de tes rubans me coûte une sentence.
Ma robe vous fait honte. Un fils de juge ! Ah, fi.
Tu fais le gentilhomme. Hé, Dandin, mon ami,

Regarde dans ma chambre, et dans ma garde-robe,
Les portraits des Dandins. Tous ont porté la robe,
Et c'est le bon parti. Compare prix pour prix
Les étrennes d'un juge, à celles d'un marquis;
Attends que nous soyons à la fin de décembre.
Qu'est-ce qu'un gentilhomme ? Un pilier d'antichambre.
Combien en as-tu vu, je dis des plus huppés,
A souffler dans leurs doigts dans ma cour occupés,
Le manteau sur le nez, ou la main dans la poche,
Enfin, pour se chauffer, venir tourner ma broche.
Voilà comme on les traite. Hé, mon pauvre garçon,
De ta défunte mère est-ce là la leçon ?
La pauvre Babonnette ! Hélas, lorsque j'y pense,
Elle ne manquait pas une seule audience,
Jamais au grand jamais elle ne me quitta,
Et Dieu sait bien souvent ce qu'elle en rapporta;
Elle eût du buvetier emporté les serviettes,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.
Et voilà comme on fait les bonnes maisons. Va.
Tu ne seras qu'un sot.

LÉANDRE

Vous vous morfondez là,
Mon père. Petit-Jean, remenez votre maître,
Couchez-le dans son lit, fermez porte, fenêtre,
Qu'on barricade tout, afin qu'il ait plus chaud.

PETIT-JEAN

Faites donc mettre au moins des garde-fous là-haut.

DANDIN

Quoi ! l'on me mènera coucher sans autre forme ?
Obtenez un arrêt comme il faut que je dorme.

LÉANDRE

Hé, par provision, mon père, couchez-vous.

DANDIN

J'irai, mais je m'en vais vous faire enrager tous.
Je ne dormirai point.

LÉANDRE

Hé bien, à la bonne heure.
Qu'on ne le quitte pas. Toi, l'Intimé, demeure.

SCÈNE V

LÉANDRE, L'INTIMÉ.

LÉANDRE

Je veux t'entretenir un moment sans témoin.

L'INTIMÉ

Quoi ! vous faut-il garder ?

LÉANDRE

J'en aurais bon besoin.
J'ai ma folie, hélas ! aussi bien que mon père.

L'INTIMÉ

Ho ! vous voulez juger ?

LÉANDRE

Laissons là le mystère.
Tu connais ce logis.

L'INTIMÉ

Je vous entends enfin;
Diantre, l'amour vous tient au cœur de bon matin.
Vous me voulez parler sans doute, d'Isabelle.
Je vous l'ai dit cent fois, elle est sage, elle est belle;
Mais vous devez songer que monsieur Chicanneau
De son bien en procès consume le plus beau.
Qui ne plaide-t-il point ? Je crois qu'à l'audience
Il fera, s'il ne meurt, venir toute la France.
Tout auprès de son juge il s'est venu loger.
L'un veut plaider toujours, l'autre toujours juger;
Et c'est un grand hasard s'il conclut votre affaire,
Sans plaider le curé, le gendre, et le notaire.

LÉANDRE

Je le sais comme toi. Mais malgré tout cela,
Je meurs pour Isabelle.

L'INTIMÉ

Hé bien, épousez-la.
Vous n'avez qu'à parler, c'est une affaire prête.

LÉANDRE

Hé, cela ne va pas si vite que ta tête.
Son père est un sauvage à qui je ferais peur.
A moins que d'être huissier, sergent, ou procureur,
On ne voit point sa fille. Et la pauvre Isabelle,
Invisible et dolente, est en prison chez elle.

Elle voit dissiper sa jeunesse en regrets,
Mon amour en fumée, et son bien en procès.
Il la ruinera, si l'on le laisse faire.
Ne connaîtrais-tu point quelque honnête faussaire,
Qui servît ses amis, en le payant, s'entend,
Quelque sergent zélé.

L'INTIMÉ

Bon, l'on en trouve tant.

LÉANDRE

Mais encore.

L'INTIMÉ

Ah, Monsieur, si feu mon pauvre père
Était encor vivant, c'était bien votre affaire.
Il gagnait en un jour plus qu'un autre en six mois,
Ses rides sur son front gravaient tous ses exploits.
Il vous eût arrêté le carrosse d'un prince.
Il vous l'eût pris lui-même; et si dans la province
Il se donnait en tout vingt coups de nerfs de bœuf,
Mon père pour sa part en emboursait dix-neuf.
Mais de quoi s'agit-il ? Suis-je pas fils de maître ?
Je vous servirai.

LÉANDRE

Toi ?

L'INTIMÉ

Mieux qu'un sergent peut-être.

LÉANDRE

Tu porterais au père un faux exploit ?

L'INTIMÉ

Hon, hon ?

LÉANDRE

Tu rendrais à la fille un billet ?

L'INTIMÉ

Pourquoi non ?
Je suis des deux métiers.

LÉANDRE

Viens, je l'entends qui crie,
Allons à ce dessein rêver ailleurs.

SCÈNE VI

CHICANNEAU, *allant et revenant.*

La Brie.
Qu'on garde la maison, je reviendrai bientôt.
Qu'on ne laisse monter aucune âme là-haut,
Fais porter cette lettre à la poste du Maine.
Prends-moi dans mon clapier trois lapins de garenne,
Et chez mon procureur porte-les ce matin.
Si son clerc vient céans, fais-lui goûter mon vin.
Ah ! donne-lui ce sac qui pend à ma fenêtre.
Est-ce tout ? Il viendra me demander peut-être,
Un grand homme sec, là qui me sert de témoin,
Et qui jure pour moi lorsque j'en ai besoin.
Qu'il m'attende. Je crains que mon juge ne sorte.
Quatre heures vont sonner. Mais frappons à sa porte.

PETIT-JEAN, *entr'ouvrant la porte.*

Qui va là ?

CHICANNEAU

Peut-on voir Monsieur ?

PETIT-JEAN, *refermant la porte.*

Non.

CHICANNEAU

Pourrait-on
Dire un mot à Monsieur son secrétaire ?

PETIT-JEAN

Non.

CHICANNEAU

Et Monsieur son portier ?

PETIT-JEAN

C'est moi-même.

CHICANNEAU

De grâce,
Buvez à ma santé, Monsieur.

PETIT-JEAN

Grand bien vous fasse.
Mais revenez demain.

CHICANNEAU

Hé rendez donc l'argent.
Le monde est devenu, sans mentir, bien méchant,
J'ai vu que les procès ne donnaient point de peine,
Six écus en gagnaient une demi-douzaine.
Mais aujourd'hui, je crois que tout mon bien entier
Ne me suffirait pas pour gagner un portier.
Mais j'aperçois venir Madame la comtesse
De Pimbesche. Elle vient pour affaire qui presse.

SCÈNE VII

CHICANNEAU, LA COMTESSE.

CHICANNEAU

Madame, on n'entre plus.

LA COMTESSE

Hé bien, l'ai-je pas dit ?
Sans mentir, mes valets me font perdre l'esprit.
Pour les faire lever, c'est en vain que je gronde,
Il faut que tous les jours j'éveille tout mon monde.

CHICANNEAU

Il faut absolument qu'il se fasse celer.

LA COMTESSE

Pour moi, depuis deux jours je ne lui puis parler.

CHICANNEAU

Ma partie est puissante, et j'ai lieu de tout craindre.

LA COMTESSE

Après ce qu'on m'a fait, il ne faut plus se plaindre.

CHICANNEAU

Si pourtant j'ai bon droit.

LA COMTESSE

Ah, Monsieur, quel arrêt !

CHICANNEAU

Je m'en rapporte à vous. Écoutez, s'il vous plaît.

LA COMTESSE

Il faut que vous sachiez, Monsieur, la perfidie.

CHICANNEAU

Ce n'est rien dans le fond.

LA COMTESSE

Monsieur, que je vous die...

CHICANNEAU

Voici le fait. Depuis quinze ou vingt ans en çà,
Au travers d'un mien pré, certain ânon passa,

S'y vautra, non sans faire un notable dommage
Dont je formai ma plainte au juge du village.
Je fais saisir l'ânon. Un expert est nommé.
A deux bottes de foin le dégât estimé:
Enfin au bout d'un an sentence par laquelle
Nous sommes renvoyés hors de cour. J'en appelle.
Pendant qu'à l'audience on poursuit un arrêt,
Remarquez bien ceci, Madame, s'il vous plaît,
Notre ami Drolichon, qui n'est pas une bête,
Obtient pour quelque argent, un arrêt sur requête,
Et je gagne ma cause. A cela que fait-on ?
Mon chicaneur s'oppose à l'exécution.
Autre incident. Tandis qu'au procès on travaille,
Ma partie en mon pré laisse aller sa volaille.
Ordonné qu'il sera fait rapport à la cour
Du foin que peut manger une poule en un jour.
Le tout joint au procès enfin, et toute chose
Demeurant en état, on appointe la cause.
Le cinquième ou sixième avril cinquante-six,
J'écris sur nouveaux frais. Je produis, je fournis
De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires,
Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires,
Griefs et faits nouveaux, baux, et procès-verbaux.
J'obtiens lettres royaux, et je m'inscris en faux.
Quatorze appointements, trente exploits, six instances,
Six-vingts productions, vingt arrêts de défenses,
Arrêt enfin. Je perds ma cause avec dépens,
Estimés environ cinq à six mille francs.
Est-ce là faire droit ? Est-ce là comme on juge ?
Après quinze ou vingt ans ? Il me reste un refuge,
La requête civile est ouverte pour moi,
Je ne suis pas rendu. Mais vous, comme je voi,
Vous plaidez ?

LA COMTESSE

Plût à Dieu.

CHICANNEAU

J'y brûlerai mes livres.

LA COMTESSE

Je...

CHICANNEAU

Deux bottes de foin cinq à six mille livres !

LA COMTESSE

Monsieur, tous mes procès allaient être finis.
Il ne m'en restait plus que quatre ou cinq petits.
L'un contre mon mari, l'autre contre mon père.
Et contre mes enfants. Ah, Monsieur, la misère !
Je ne sais quel biais ils ont imaginé,
Ni tout ce qu'ils ont fait. Mais on leur a donné
Un arrêt, par lequel moi vêtue et nourrie,
On me défend, Monsieur, de plaider de ma vie.

CHICANNEAU

De plaider !

LA COMTESSE

De plaider.

CHICANNEAU

Certes, le trait est noir,
J'en suis surpris.

LA COMTESSE

Monsieur, j'en suis au désespoir.

CHICANNEAU

Comment lier les mains aux gens de votre sorte ?
Mais cette pension, Madame, est-elle forte ?

LA COMTESSE

Je n'en vivrais, Monsieur, que trop honnêtement.
Mais vivre sans plaider, est-ce contentement ?

CHICANNEAU

Des chicaneurs viendront nous manger jusqu'à l'âme,
Et nous ne diront mot ? Mais s'il vous plaît, Madame,
Depuis quand plaidez-vous ?

LA COMTESSE

Il ne m'en souvient pas,
Depuis trente ans, au plus.

CHICANNEAU

Ce n'est pas trop.

LA COMTESSE

Hélas !

CHICANNEAU

Et quel âge avez-vous ? Vous avez bon visage.

LA COMTESSE

Hé, quelque soixante ans.

CHICANNEAU

Comment ! c'est le bel âge
Pour plaider.

LA COMTESSE

Laissez faire, ils ne sont pas au bout.
J'y vendrai ma chemise et je veux rien, ou tout.

CHICANNEAU

Madame, écoutez-moi. Voici ce qu'il faut faire.

LA COMTESSE

Oui Monsieur, je vous crois comme mon propre père.

CHICANNEAU

J'irais trouver mon juge.

LA COMTESSE

Oh, oui, Monsieur, j'irai.

CHICANNEAU

Me jeter à ses pieds.

LA COMTESSE

Oui, je m'y jetterai.
Je l'ai bien résolu.

CHICANNEAU

Mais daignez donc m'entendre.

LA COMTESSE

Oui, vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

CHICANNEAU

Avez-vous dit, Madame ?

LA COMTESSE

Oui.

CHICANNEAU

J'irais sans façon
Trouver mon juge.

LA COMTESSE

Hélas, que ce Monsieur est bon !

CHICANNEAU

Si vous parlez toujours, il faut que je me taise.

LA COMTESSE

Ah que vous m'obligez ! je ne me sens pas d'aise.

CHICANNEAU

J'irais trouver mon juge, et lui dirais...

LA COMTESSE

Oui.

CHICANNEAU

Voi.

Et lui dirais, Monsieur...

LA COMTESSE

Oui, Monsieur.

CHICANNEAU

Liez-moi.

LA COMTESSE

Monsieur, je ne veux point être liée.

CHICANNEAU

A l'autre.

LA COMTESSE

Je ne la serai point.

CHICANNEAU

Quelle humeur est la vôtre ?

LA COMTESSE

Non.

CHICANNEAU

Vous ne savez pas, Madame, où je viendrai.

LA COMTESSE

Je plaiderai, Monsieur, ou bien je ne pourrai.

CHICANNEAU

Mais...

LA COMTESSE

Mais je ne veux point, Monsieur, que l'on me lie.

CHICANNEAU

Enfin quand une femme en tête a sa folie...

LA COMTESSE

Fou, vous-même.

CHICANNEAU

Madame !

LA COMTESSE

Et pourquoi me lier ?

CHICANNEAU

Madame...

LA COMTESSE

Voyez-vous ? il se rend familier.

CHICANNEAU

Mais, Madame...

LA COMTESSE

Un crasseux qui n'a que sa chicane,
Veut donner des avis.

CHICANNEAU

Madame !

LA COMTESSE

Avec son âne.

CHICANNEAU

Vous me poussez.

LA COMTESSE

Bonhomme, allez garder vos foins.

CHICANNEAU

Vous m'excédez.

LA COMTESSE

Le sot.

CHICANNEAU

Que n'ai-je des témoins ?

SCÈNE VIII

PETIT-JEAN, LA COMTESSE, CHICANNEAU.

PETIT-JEAN

Voyez le beau sabbat qu'ils font à notre porte.
Messieurs, allez plus loin tempêter de la sorte.

CHICANNEAU

Monsieur, soyez témoin...

LA COMTESSE

Que Monsieur est un sot.

CHICANNEAU

Monsieur, vous l'entendez, retenez bien ce mot.

PETIT-JEAN

Ah, vous ne deviez pas lâcher cette parole.

LA COMTESSE

Vraiment c'est bien à lui de me traiter de folle.

PETIT-JEAN

Folle ! Vous avez tort. Pourquoi l'injurier ?

CHICANNEAU

On la conseille.

PETIT-JEAN

Oh.

LA COMTESSE

Oui, de me faire lier.

PETIT-JEAN

Oh, Monsieur.

CHICANNEAU

Jusqu'au bout que ne m'écoute-t-elle ?

PETIT-JEAN

Oh, Madame !

LA COMTESSE

Qui moi souffrir qu'on me querelle ?

CHICANNEAU

Une crieuse.

PETIT-JEAN

Hé paix.

LA COMTESSE

Un chicaneur.

PETIT-JEAN

Holà !

CHICANNEAU

Qui n'ose plus plaider.

LA COMTESSE

Que t'importe cela ?
Qu'est-ce qui t'en revient, faussaire abominable ?
Brouillon, voleur.

CHICANNEAU

Et bon, et bon, de par le diable,
Un sergent, un sergent.

LA COMTESSE

Un huissier, un huissier.

PETIT-JEAN

Ma foi, juge, et plaideurs, il faudrait tout lier.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

LÉANDRE, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ

MONSIEUR encore un coup, je ne puis pas tout faire,
Puisque je fais l'huissier, faites le commissaire:
En robe sur mes pas il ne faut que venir,
Vous aurez tout moyen de vous entretenir.
Changez en cheveux noirs votre perruque blonde.
Ces plaideurs songent-ils que vous soyez au monde ?
Hé ! lorsqu'à votre père ils vont faire leur cour,
A peine seulement savez-vous s'il est jour.
Mais n'admirez-vous pas cette bonne comtesse
Qu'avec tant de bonheur la fortune m'adresse,
Qui dès qu'elle me voit donnant dans le panneau,
Me charge d'un exploit pour Monsieur Chicanneau,
Et le fait assigner pour certaine parole,
Disant qu'il la voudrait faire passer pour folle,
Je dis folle à lier, et pour d'autres excès
Et blasphèmes, toujours l'ornement des procès ?
Mais vous ne dites rien de tout mon équipage ?
Ai-je bien d'un sergent le port et le visage ?

LÉANDRE

Ah ! fort bien.

L'INTIMÉ

Je ne sais. Mais je me sens enfin
L'âme et le dos six fois plus durs que ce matin.
Quoi qu'il en soit, voici l'exploit, et votre lettre.
Isabelle l'aura, j'ose vous le promettre.
Mais pour faire signer le contrat que voici,
Il faut que sur mes pas vous vous rendiez ici.
Vous feindrez d'informer sur toute cette affaire,
Et vous ferez l'amour en présence du père.

LÉANDRE

Mais ne va pas donner l'exploit pour le billet.

L'INTIMÉ

Le père aura l'exploit, la fille le poulet.
Rentrez.

SCÈNE II

L'INTIMÉ, ISABELLE.

ISABELLE

Qui frappe ?

L'INTIMÉ

Ami. C'est la voix d'Isabelle.

ISABELLE

Demandez-vous quelqu'un, Monsieur ?

L'INTIMÉ

Mademoiselle,
C'est un petit exploit, que j'ose vous prier
De m'accorder l'honneur de vous signifier.

ISABELLE

Monsieur, excusez-moi, je n'y puis rien comprendre.
Mon père va venir, qui pourra vous entendre.

L'INTIMÉ

Il n'est donc pas ici, Mademoiselle ?

ISABELLE

Non.

L'INTIMÉ

L'exploit, Mademoiselle, est mis sous votre nom.

ISABELLE

Monsieur, vous me prenez pour une autre sans doute:
Sans avoir de procès, je sais ce qu'il en coûte;
Et si l'on n'aimait pas à plaider plus que moi,
Vos pareils pourraient bien chercher un autre emploi.
Adieu.

L'INTIMÉ

Mais permettez...

ISABELLE

Je ne veux rien permettre.

L'INTIMÉ

Ce n'est pas un exploit.

ISABELLE

Chanson.

L'INTIMÉ

C'est une lettre.

ISABELLE

Encor moins.

L'INTIMÉ

Mais lisez.

ISABELLE

Vous ne m'y tenez pas.

L'INTIMÉ

C'est de Monsieur...

ISABELLE

Adieu.

L'INTIMÉ

Léandre.

ISABELLE

Parlez bas.
C'est de Monsieur.

L'INTIMÉ

Que diable, on a bien de la peine
A se faire écouter, je suis tout hors d'haleine.

ISABELLE

Ah, l'Intimé ! pardonne à mes sens étonnés.
Donne.

L'INTIMÉ

Vous me deviez fermer la porte au nez.

ISABELLE

Et qui t'aurait connu déguisé de la sorte ?
Mais donne.

L'INTIMÉ

Aux gens de bien ouvre-t-on votre porte ?

ISABELLE

Hé, donne donc.

L'INTIMÉ

La peste...

ISABELLE

Oh, ne donnez donc pas.
Avec votre billet, retournez sur vos pas.

L'Intimé

Tenez. Une autre fois ne soyez pas si prompte.

SCÈNE III

CHICANNEAU, ISABELLE, L'INTIMÉ.

Chicanneau

Oui ? Je suis donc un sot, un voleur, à son conte ?
Un sergent s'est chargé de la remercier,
Et je lui vais servir un plat de mon métier.
Je serais bien fâché que ce fût à refaire,
Ni qu'elle m'envoyât assigner la première.
Mais un homme ici parle à ma fille. Comment ?
Elle lit un billet ? Ah, c'est de quelque amant !
Approchons.

Isabelle

Tout de bon, ton maître est-il sincère ?
Le croirai-je ?

L'Intimé

Il ne dort non plus que votre père,
(Apercevant Chicanneau.)
Il se tourmente. Il vous... fera voir aujourd'hui
Que l'on ne gagne rien à plaider contre lui.

Isabelle

C'est mon père. Vraiment, vous leur pouvez apprendre,
Que si l'on nous poursuit, nous saurons nous défendre.
Tenez, voilà le cas qu'on fait de votre exploit.

CHICANNEAU

Comment ! c'est un exploit que ma fille lisoit ?
Ah ! tu seras un jour l'honneur de ta famille.
Tu défendras ton bien. Viens, mon sang, viens, ma fille.
Va, je t'achèterai *le Praticien françois.*
Mais, diantre, il ne faut pas déchirer les exploits.

ISABELLE

Au moins dites-leur bien que je ne les crains guère,
Ils me feront plaisir, je les mets à pis faire.

CHICANNEAU

Hé ! ne te fâche point.

ISABELLE

Adieu, Monsieur.

SCÈNE IV

CHICANNEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ

Or çà
Verbalisons.

CHICANNEAU

Monsieur, de grâce, excusez-la.
Elle n'est pas instruite. Et puis, si bon vous semble,
En voici les morceaux que je vais mettre ensemble.

L'Intimé

Non.

Chicanneau

Je le lirai bien.

L'Intimé

Je ne suis pas méchant,
J'en ai sur moi copie.

Chicanneau

Ah ! le trait est touchant.
Mais je ne sais pourquoi, plus je vous envisage,
Et moins je me remets, Monsieur, votre visage.
Je connais force huissiers.

L'Intimé

Informez-vous de moi,
Je m'acquitte assez bien de mon petit emploi.

Chicanneau

Soit. Pour qui venez-vous ?

L'Intimé

Pour une brave dame,
Monsieur, qui vous honore, et de toute son âme
Voudrait que vous vinssiez à ma sommation
Lui faire un petit mot de réparation.

Chicanneau

De réparation ? Je n'ai blessé personne.

L'Intimé

Je le crois, vous avez, Monsieur, l'âme trop bonne.

Chicanneau

Que demandez-vous donc ?

L'Intimé

Elle voudrait, Monsieur,
Que devant des témoins vous lui fissiez l'honneur
De l'avouer pour sage, et point extravagante.

Chicanneau

Parbleu, c'est ma comtesse.

L'Intimé

Elle est votre servante.

Chicanneau

Je suis son serviteur.

L'Intimé

Vous êtes obligeant,
Monsieur.

Chicanneau

Oui, vous pouvez l'assurer qu'un sergent
Lui doit porter pour moi tout ce qu'elle demande.
Hé quoi donc ? les battus, ma foi, paîront l'amende.

Voyons ce qu'elle chante. Hon... *Sixième janvier.*
Pour avoir faussement dit, qu'il fallait lier,
Étant à ce porté par esprit de chicane,
Haute et puissante dame, Yolande Cudasne,
Comtesse de Pimbesche, Orbesche, et cætera.
Il soit dit, que sur l'heure il se transportera
Au logis de la dame, et là d'une voix claire,
Devant quatre témoins assistés d'un notaire,
Zeste, *ledit Hiérosme avoûra hautement*
Qu'il la tient pour sensée, et de bon jugement.
LE BON. C'est donc le nom de votre Seigneurie ?

L'INTIMÉ

Pour vous servir. Il faut payer d'effronterie.

CHICANNEAU

Le Bon ? Jamais exploit ne fut signé le Bon.
Monsieur le Bon.

L'INTIMÉ

Monsieur.

CHICANNEAU

Vous êtes un fripon.

L'INTIMÉ

Monsieur, pardonnez-moi, je suis fort honnête homme.

CHICANNEAU

Mais fripon le plus franc qui soit de Caen à Rome.

L'Intimé

Monsieur, je ne suis pas pour vous désavouer.
Vous aurez la bonté de me le bien payer.

Chicanneau

Moi payer ? En soufflets.

L'Intimé

Vous êtes trop honnête.
Vous me le paîrez bien.

Chicanneau

Oh, tu me romps la tête,
Tiens, voilà ton paîment.

L'Intimé

Un soufflet ! Écrivons.
Lequel Hiérosme après plusieurs rébellions,
Aurait atteint, frappé moi sergent à la joue,
Et fait tomber d'un coup mon chapeau dans la boue.

Chicanneau

Ajoute cela.

L'Intimé

Bon, c'est de l'argent comptant,
J'en avais bien besoin. *Et de ce non content,*
Aurait avec le pied réitéré. Courage.
Outre plus. Le susdit serait venu de rage,
Pour lacérer ledit présent procès-verbal.

Allons, mon cher Monsieur, cela ne va pas mal.
Ne vous relâchez point.

CHICANNEAU

Coquin.

L'INTIMÉ

Ne vous déplaise,
Quelques coups de bâton, et je suis à mon aise.

CHICANNEAU

Oui-dà. Je verrai bien s'il est sergent.

L'INTIMÉ, *en posture d'écrire.*

Tôt donc,
Frappez. J'ai quatre enfants à nourrir.

CHICANNEAU

Ah, pardon !
Monsieur, pour un sergent je ne pouvais vous prendre,
Mais le plus habile homme enfin peut se méprendre.
Je saurai réparer ce soupçon outrageant.
Oui, vous êtes sergent, Monsieur, et très sergent.
Touchez là. Vos pareils sont gens que je révère,
Et j'ai toujours été nourri par feu mon père,
Dans la crainte de Dieu, Monsieur, et des sergents.

L'INTIMÉ

Non, à si bon marché l'on ne bat point les gens.

CHICANNEAU

Monsieur, point de procès !

L'Intimé

Serviteur. Contumace,
Bâton levé, soufflet, coup de pied. Ah !

Chicanneau

De grâce,
Rendez-les-moi plutôt.

L'Intimé

Suffit qu'ils soient reçus,
Je ne les voudrais pas donner pour mille écus.

SCÈNE V

LÉANDRE, CHICANNEAU, L'INTIMÉ.

L'Intimé

Voici fort à propos Monsieur le commissaire.
Monsieur, votre présence est ici nécessaire.
Tel que vous me voyez, Monsieur ici présent
M'a d'un fort grand soufflet fait un petit présent.

Léandre

A vous, Monsieur ?

L'Intimé

A moi, parlant à ma personne.
Item, un coup de pied; plus, les noms qu'il me donne.

LÉANDRE

Avez-vous des témoins ?

L'INTIMÉ

Monsieur, tâtez plutôt.
Le soufflet sur ma joue est encore tout chaud.

LÉANDRE

Pris en flagrant délit. Affaire criminelle.

CHICANNEAU

Foin de moi.

L'INTIMÉ

Plus, sa fille, au moins soi-disant telle,
A mis un mien papier en morceaux, protestant
Qu'on lui ferait plaisir, et que d'un œil content,
Elle nous défiait.

LÉANDRE

Faites venir la fille.
L'esprit de contumace est dans cette famille.

CHICANNEAU

Il faut absolument qu'on m'ait ensorcelé.
Si j'en connais pas un, je veux être étranglé.

LÉANDRE

Comment, battre un huissier ! Mais voici la rebelle.

SCÈNE VI

LÉANDRE, ISABELLE, CHICANNEAU, L'INTIMÉ.

L'INTIMÉ, *à Isabelle.*

Vous le reconnaissez.

LÉANDRE

Hé bien, Mademoiselle,
C'est donc vous qui tantôt braviez notre officier,
Et qui si hautement osez nous défier ?
Votre nom ?

ISABELLE

Isabelle.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Écrivez. Et votre âge ?

ISABELLE

Dix-huit ans.

CHICANNEAU

Elle en a quelque peu davantage,
Mais n'importe.

LÉANDRE

Êtes-vous en pouvoir de mari ?

ISABELLE

Non, Monsieur.

LÉANDRE

Vous riez ? Écrivez qu'elle a ri.

CHICANNEAU

Monsieur, ne parlons point de maris à des filles,
Voyez-vous, ce sont là des secrets de familles.

LÉANDRE

Mettez qu'il interrompt.

CHICANNEAU

Hé je n'y pensais pas.
Prends bien garde, ma fille, à ce que tu diras.

LÉANDRE

Là, ne vous troublez point. Répondez à votre aise.
On ne veut pas rien faire ici qui vous déplaise.
N'avez-vous pas reçu de l'huissier que voilà
Certain papier tantôt ?

ISABELLE

Oui, Monsieur.

CHICANNEAU

Bon cela.

LÉANDRE

Avez-vous déchiré ce papier sans le lire ?

ISABELLE

Monsieur, je l'ai lu.

CHICANNEAU

Bon.

LÉANDRE

Continuez d'écrire.
Et pourquoi l'avez-vous déchiré ?

ISABELLE

J'avais peur
Que mon père ne prît l'affaire trop à cœur,
Et qu'il ne s'échauffât le sang à sa lecture.

CHICANNEAU

Et tu fuis les procès ? C'est méchanceté pure.

LÉANDRE

Vous ne l'avez donc pas déchiré par dépit,
Ou par mépris de ceux qui vous l'avaient écrit ?

ISABELLE

Monsieur, je n'ai pour eux ni mépris, ni colère.

LÉANDRE

Écrivez.

CHICANNEAU

Je vous dis qu'elle tient de son père,

Elle répond fort bien.

LÉANDRE

Vous montrez cependant
Pour tous les gens de robe un mépris évident.

ISABELLE

Une robe toujours m'avait choqué la vue;
Mais cette aversion à présent diminue.

CHICANNEAU

La pauvre enfant ! Va, va, je te marîrai bien
Dès que je le pourrai, s'il ne m'en coûte rien.

LÉANDRE

A la justice donc vous voulez satisfaire ?

ISABELLE

Monsieur, je ferai tout pour ne vous pas déplaire.

L'INTIMÉ

Monsieur, faites signer.

LÉANDRE

Dans les occasions
Soutiendrez-vous au moins vos dépositions ?

ISABELLE

Monsieur, assurez-vous qu'Isabelle est constante.

LÉANDRE

Signez. Cela va bien, la justice est contente.
Çà, ne signez-vous pas, Monsieur ?

CHICANNEAU

Oui-dà, gaîment,
A tout ce qu'elle a dit, je signe aveuglément.

LÉANDRE, *à Isabelle.*

Tout va bien. A mes vœux le succès est conforme,
Il signe un bon contrat écrit en bonne forme,
Et sera condamné tantôt sur son écrit.

CHICANNEAU

Que lui dit-il ? Il est charmé de son esprit.

LÉANDRE

Adieu. Soyez toujours aussi sage que belle,
Tout ira bien. Huissier, remenez-la chez elle.
Et vous, Monsieur, marchez.

CHICANNEAU

Où Monsieur ?

LÉANDRE

Suivez-moi.

CHICANNEAU

Où donc ?

LÉANDRE

Vous le saurez. Marchez, de par le Roi.

CHICANNEAU

Comment ?

SCÈNE VII

PETIT-JEAN, LÉANDRE, CHICANNEAU.

PETIT-JEAN

Holà, quelqu'un n'a-t-il point vu mon maître ?
Quel chemin a-t-il pris, la porte ou la fenêtre ?

LÉANDRE

A l'autre.

PETIT-JEAN

Je ne sais qu'est devenu son fils.
Et pour le père, il est où le diable l'a mis.
Il me redemandait sans cesse ses épices,
Et j'ai tout bonnement couru dans les offices
Chercher la boîte au poivre. Et lui pendant cela
Est disparu.

SCÈNE VIII

DANDIN, LÉANDRE, CHICANNEAU, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

DANDIN

Paix, paix, que l'on se taise là.

LÉANDRE

Hé grand Dieu !

PETIT-JEAN

Le voilà, ma foi, dans les gouttières.

DANDIN

Quelles gens êtes-vous ? Quelles sont vos affaires ?
Qui sont ces gens en robe ? Êtes-vous avocats ?
Çà parlez.

PETIT-JEAN

Vous verrez qu'il va juger les chats.

DANDIN

Avez-vous eu le soin de voir mon secrétaire ?
Allez lui demander si je sais votre affaire.

LÉANDRE

Il faut bien que je l'aille arracher de ces lieux.
Sur votre prisonnier, huissier, ayez les yeux.

PETIT-JEAN

Ho, ho, Monsieur.

LÉANDRE

Tais-toi sur les yeux de ta tête;
Et suis-moi.

SCÈNE IX

DANDIN, CHICANNEAU, LA COMTESSE, L'INTIMÉ.

DANDIN

Dépêchez. Donnez votre requête.

CHICANNEAU

Monsieur, sans votre aveu, l'on me fait prisonnier.

LA COMTESSE

Hé mon Dieu ! j'aperçois Monsieur dans son grenier.
Que fait-il là ?

L'INTIMÉ

Madame, il y donne audience,
Le champ vous est ouvert.

CHICANNEAU

On me fait violence.
Monsieur, on m'injurie, et je venais ici
Me plaindre à vous.

LA COMTESSE

Monsieur, je viens me plaindre aussi.

CHICANNEAU et LA COMTESSE

Vous voyez devant vous mon adverse partie.

L'Intimé

Parbleu, je me veux mettre aussi de la partie.

Chicanneau, La Comtesse et L'Intimé

Monsieur, je viens ici pour un petit exploit.

Chicanneau

Hé, Messieurs ! tour à tour, exposons notre droit.

La Comtesse

Son droit ? Tout ce qu'il dit sont autant d'impostures.

Dandin

Qu'est-ce qu'on vous a fait ?

Chicanneau, L'Intimé et La Comtesse

On m'a dit des injures.

L'Intimé, *continuant.*

Outre un soufflet, Monsieur, que j'ai reçu plus qu'eux.

Chicanneau

Monsieur, je suis cousin de l'un de vos neveux.

La Comtesse

Monsieur, père Cordon vous dira mon affaire.

L'Intimé

Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire.

Dandin

Vos qualités ?

La Comtesse

Je suis comtesse.

L'Intimé

Huissier.

Chicanneau

Bourgeois.
Messieurs...

Dandin

Parlez toujours, je vous entends tous trois.

Chicanneau

Monsieur...

L'Intimé

Bon, le voilà qui fausse compagnie.

La Comtesse

Hélas !

Chicanneau

Hé quoi ! déjà l'audience est finie ?
Je n'ai pas eu le temps de lui dire deux mots.

SCÈNE X

CHICANNEAU, LÉANDRE *sans robe*, ETC.

LÉANDRE

Messieurs, voulez-vous bien nous laisser en repos ?

CHICANNEAU

Monsieur, peut-on entrer ?

LÉANDRE

Non, Monsieur, ou je meure.

CHICANNEAU

Hé pourquoi ? J'aurai fait en une petite heure,
En deux heures, au plus.

LÉANDRE

On n'entre point, Monsieur.

LA COMTESSE

C'est bien fait, de fermer la porte à ce crieur.
Mais moi...

LÉANDRE

L'on n'entre point, Madame, je vous jure.

LA COMTESSE

Ho, Monsieur, j'entrerai.

LÉANDRE

Peut-être.

LA COMTESSE

J'en suis sûre.

LÉANDRE

Par la fenêtre donc.

LA COMTESSE

Par la porte.

LÉANDRE

Il faut voir.

CHICANNEAU

Quand je devrais ici demeurer jusqu'au soir.

SCÈNE XI

PETIT-JEAN, LÉANDRE, CHICANNEAU, ETC.

PETIT-JEAN, *à Léandre.*

On ne l'entendra pas, quelque chose qu'il fasse.

Parbleu, je l'ai fourré dans notre salle basse,
Tout auprès de la cave.

LÉANDRE

En un mot, comme en cent,
On ne voit point mon père.

CHICANNEAU

Hé bien donc. Si pourtant
Sur toute cette affaire il faut que je le voie.
(Dandin paraît par le soupirail.)
Mais que vois-je ? Ah, c'est lui que le Ciel nous renvoie.

LÉANDRE

Quoi par le soupirail ?

PETIT-JEAN

Il a le diable au corps.

CHICANNEAU

Monsieur...

DANDIN

L'impertinent, sans lui j'étais dehors.

CHICANNEAU

Monsieur...

DANDIN

Retirez-vous, vous êtes une bête.

CHICANNEAU

Monsieur, voulez-vous bien...

DANDIN

Vous me rompez la tête.

CHICANNEAU

Monsieur, j'ai commandé...

DANDIN

Taisez-vous, vous dit-on.

CHICANNEAU

Que l'on portât chez vous...

DANDIN

Qu'on le mène en prison.

CHICANNEAU

Certain quartaut de vin.

DANDIN

Hé je n'en ai que faire.

CHICANNEAU

C'est de très bon muscat.

DANDIN

Redites votre affaire.

LÉANDRE, *à l'Intimé.*

Il faut les entourer ici de tous côtés.

LA COMTESSE

Monsieur, il vous va dire autant de faussetés.

CHICANNEAU

Monsieur, je vous dis vrai.

DANDIN

Mon Dieu, laissez-la dire.

LA COMTESSE

Monsieur, écoutez-moi.

DANDIN

Souffrez que je respire.

CHICANNEAU

Monsieur...

DANDIN

Vous m'étranglez.

LA COMTESSE

Tournez les yeux vers moi.

DANDIN

Elle m'étrangle. Ay. Ay.

CHICANNEAU

Vous m'entraînez, ma foi.
Prenez garde, je tombe.

PETIT-JEAN

Ils sont sur ma parole,
L'un et l'autre encavés.

LÉANDRE

Vite, que l'on y vole,
Courez à leur secours. Mais au moins je prétends
Que Monsieur Chicanneau, puisqu'il est là dedans,
N'en sorte d'aujourd'hui. L'Intimé, prends-y garde.

L'INTIMÉ

Gardez le soupirail.

LÉANDRE

Va vite, je le garde.

SCÈNE XII

LA COMTESSE, LÉANDRE.

LA COMTESSE

Misérable ! il s'en va lui prévenir l'esprit.
(Par le soupirail.)
Monsieur, ne croyez rien de tout ce qu'il vous dit.
Il n'a point de témoins. C'est un menteur.

LÉANDRE

Madame,
Que leur contez-vous là ? Peut-être ils rendent l'âme.

LA COMTESSE

Il lui fera, Monsieur, croire ce qu'il voudra.
Souffrez que j'entre.

LÉANDRE

Oh non, personne n'entrera.

LA COMTESSE

Je le vois bien, Monsieur, le vin muscat opère
Aussi bien sur le fils que sur l'esprit du père.
Patience. Je vais protester comme il faut,
Contre Monsieur le juge, et contre le quartaut.

LÉANDRE

Allez donc, et cessez de nous rompre la tête.
Que de fous ! Je ne fus jamais à telle fête.

SCÈNE XIII

DANDIN, L'INTIMÉ, LÉANDRE.

L'INTIMÉ

Monsieur, où courez-vous ? C'est vous mettre en danger,
Et vous boitez tout bas.

DANDIN

Je veux aller juger.

LÉANDRE

Comment, mon père ! Allons, permettez qu'on vous panse.
Vite, un chirurgien.

DANDIN

Qu'il vienne à l'audience.

LÉANDRE

Hé, mon père ! arrêtez...

DANDIN

Ho ! je vois ce que c'est,
Tu prétends faire ici de moi ce qui te plaît.
Tu ne gardes pour moi respect ni complaisance.
Je ne puis prononcer une seule sentence.
Achève, prends ce sac, prends vite.

LÉANDRE

Hé doucement !
Mon père. Il faut trouver quelque accommodement.
Si pour vous, sans juger, la vie est un supplice,
Si vous êtes pressé de rendre la justice,
Il ne faut point sortir pour cela de chez vous.
Exercez le talent, et jugez parmi nous.

DANDIN

Ne raillons point ici de la magistrature.
Vois-tu ? Je ne veux point être un juge en peinture.

LÉANDRE

Vous serez au contraire un juge sans appel,
Et juge du civil comme du criminel.
Vous pourrez tous les jours tenir deux audiences
Tout vous sera chez vous matière de sentences,
Un valet manque-t-il de rendre un verre net ?
Condamnez-le à l'amende, ou s'il le casse, au fouet.

DANDIN

C'est quelque chose. Encor passe quand on raisonne.
Et mes vacations qui les paîra ? Personne ?

LÉANDRE

Leurs gages vous tiendront lieu de nantissement.

DANDIN

Il parle, ce me semble, assez pertinemment.

LÉANDRE

Contre un de vos voisins...

SCÈNE XIV

DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN

Arrête, arrête, attrape.

LÉANDRE

Ah ! c'est mon prisonnier sans doute qui s'échappe.

L'INTIMÉ

Non, non, ne craignez rien.

PETIT-JEAN

Tout est perdu... Citron...
Votre chien... vient là-bas de manger un chapon,
Rien n'est sûr devant lui. Ce qu'il trouve, il l'emporte.

LÉANDRE

Bon, voilà pour mon père une cause. Main-forte.
Qu'on se mette après lui. Courez tous.

DANDIN

Point de bruit,

Tout doux. Un amené sans scandale suffit.

LÉANDRE

Çà, mon père, il faut faire un exemple authentique,
Jugez sévèrement ce voleur domestique.

DANDIN

Mais je veux faire au moins la chose avec éclat;
Il faut de part et d'autre avoir un avocat,
Nous n'en avons pas un.

LÉANDRE

Hé bien, il en faut faire,
Voilà votre portier, et votre secrétaire;
Vous en ferez, je crois, d'excellents avocats,
Ils sont fort ignorants.

L'INTIMÉ

Non pas, Monsieur, non pas.
J'endormirai Monsieur, tout aussi bien qu'un autre.

PETIT-JEAN

Pour moi, je ne sais rien, n'attendez rien du nôtre.

LÉANDRE

C'est ta première cause, et l'on te la fera.

PETIT-JEAN

Mais je ne sais pas lire.

L'Intimé

Hé l'on te soufflera.

Dandin

Allons nous préparer. Çà, Messieurs, point d'intrigue.
Fermons l'œil aux présents, et l'oreille à la brigue.
Vous, maître Petit-Jean, serez le demandeur.
Vous, maître l'Intimé, soyez le défendeur.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

CHICANNEAU, LÉANDRE, LE SOUFFLEUR.

CHICANNEAU

Oui, Monsieur, c'est ainsi qu'ils ont conduit l'affaire.
L'huissier m'est inconnu, comme le commissaire.
Je ne mens pas d'un mot.

LÉANDRE

Oui, je crois tout cela:
Mais si vous m'en croyez, vous les laisserez là.
En vain vous prétendez les pousser l'un et l'autre,
Vous troublerez bien moins leur repos que le vôtre.
Les trois quarts de vos biens sont déjà dépensés
A faire enfler des sacs l'un sur l'autre entassés !
Et dans une poursuite à vous-même contraire...

CHICANNEAU

Vraiment, vous me donnez un conseil salutaire,
Et devant qu'il soit peu, je veux en profiter.
Mais je vous prie au moins de bien solliciter.

Puisque Monsieur Dandin va donner audience,
Je vais faire venir ma fille en diligence.
On peut l'interroger, elle est de bonne foi,
Et même elle saura mieux répondre que moi.

LÉANDRE

Allez et revenez, l'on vous fera justice.

LE SOUFFLEUR

Quel homme !

SCÈNE II

LÉANDRE, LE SOUFFLEUR.

LÉANDRE

Je me sers d'un étrange artifice.
Mais mon père est un homme à se désespérer,
Et d'une cause en l'air il le faut bien leurrer.
D'ailleurs j'ai mon dessein, et je veux qu'il condamne
Ce fou qui réduit tout au pied de la chicane.
Mais voici tous nos gens qui marchent sur nos pas.

SCÈNE III

DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN, LE SOUFFLEUR.

DANDIN

Çà, qu'êtes-vous ici ?

LÉANDRE

Ce sont les avocats.

DANDIN

Vous ?

LE SOUFFLEUR

Je viens secourir leur mémoire troublée.

DANDIN

Je vous entends. Et vous ?

LÉANDRE

Moi ? Je suis l'assemblée.

DANDIN

Commencez donc.

LE SOUFFLEUR

Messieurs.

PETIT-JEAN

Ho prenez-le plus bas,
Si vous soufflez si haut, l'on ne m'entendra pas.
Messieurs...

DANDIN

Couvrez-vous.

PETIT-JEAN

O ! Mes...

DANDIN

Couvrez-vous; vous dis-je.

PETIT-JEAN

Oh, Monsieur ? je sais bien à quoi l'honneur m'oblige.

DANDIN

Ne te couvre donc pas.

PETIT-JEAN, *se couvrant.*

Messieurs... Vous doucement;
Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement.
Messieurs, quand je regarde avec exactitude,
L'inconstance du monde, et sa vicissitude;
Lorsque je vois parmi tant d'hommes différents,
Pas une étoile fixe, et tant d'astres errants;
Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune,
Quand je vois le soleil, et quand je vois la lune;
(Babyloniens)
Quand je vois les États des Babiboniens
(Persans) *(Macédoniens)*
Transférés des Serpents, aux Nacédoniens;
(Romains) *(despotique)*
Quand je vois les Lorrains de l'État dépotique
(démocratique)
Passer au démocrite, et puis au monarchique;
Quand je vois le Japon...

L'Intimé

Quand aura-t-il tout vu ?

Petit-Jean

Oh, pourquoi celui-là m'a-t-il interrompu ?
Je ne dirai plus rien.

Dandin

Avocat incommode,
Que ne lui laissez-vous finir sa période ?
Je suais sang et eau pour voir si du Japon
Il viendrait à bon port au fait de son chapon,
Et vous l'interrompez par un discours frivole.
Parlez donc, avocat.

Petit-Jean

J'ai perdu la parole.

Léandre

Achève, Petit-Jean, c'est fort bien débuté.
Mais que font là tes bras pendants à ton côté ?
Te voilà sur tes pieds droit comme une statue,
Dégourdis-toi. Courage; allons qu'on s'évertue.

Petit-Jean, *remuant les bras.*

Quand... je vois... Quand... je vois...

Léandre

Dis donc ce que tu vois.

PETIT-JEAN

Oh dame, on ne court pas deux lièvres à la fois.

LE SOUFFLEUR

On lit...

PETIT-JEAN

On lit...

LE SOUFFLEUR

Dans la...

PETIT-JEAN

Dans la...

LE SOUFFLEUR

Métamorphose.

PETIT-JEAN

Comment ?

LE SOUFFLEUR

Que la métem...

PETIT-JEAN

Que la métem...

LE SOUFFLEUR

Psycose.

PETIT-JEAN

Psycose.

LE SOUFFLEUR

Hé le cheval !

PETIT-JEAN

Et le cheval.

LE SOUFFLEUR

Encor !

PETIT-JEAN

Encor.

LE SOUFFLEUR

Le chien !

PETIT-JEAN

Le chien.

LE SOUFFLEUR

Le butor !

PETIT-JEAN

Le butor.

LE SOUFFLEUR

Peste de l'avocat !

PETIT-JEAN

Ah peste de toi-même !
Voyez cet autre avec sa face de carême.
Va-t'en au diable.

DANDIN

Et vous venez au fait. Un mot
Du fait.

PETIT-JEAN

Eh faut-il tant tourner autour du pot ?
Ils me font dire aussi des mots longs d'une toise,
De grands mots qui tiendraient d'ici jusqu'à Pontoise.
Pour moi, je ne sais point tant faire de façon,
Pour dire qu'un mâtin vient de prendre un chapon.
Tant y a qu'il n'est rien que votre chien ne prenne;
Qu'il a mangé là-bas un bon chapon du Maine;
Que la première fois que je l'y trouverai
Son procès est tout fait, et je l'assommerai.

LÉANDRE

Belle conclusion, et digne de l'exorde !

PETIT-JEAN

On l'entend bien toujours. Qui voudra mordre y morde.

DANDIN

Appelez les témoins.

LÉANDRE

C'est bien dit, s'il le peut.
Les témoins sont fort chers, et n'en a pas qui veut.

PETIT-JEAN

Nous en avons pourtant, et qui sont sans reproche.

DANDIN

Faites-les donc venir.

PETIT-JEAN

Je les ai dans ma poche.
Tenez, voilà la tête, et les pieds du chapon.
Voyez-les, et jugez.

L'INTIMÉ

Je les récuse.

DANDIN

Bon !
Pourquoi les récuser ?

L'INTIMÉ

Monsieur, ils sont du Maine.

DANDIN

Il est vrai que du Mans il en vient par douzaine.

L'INTIMÉ

Messieurs...

DANDIN

Serez-vous long, avocat ? dites-moi.

L'INTIMÉ

Je ne réponds de rien.

DANDIN

Il est de bonne foi.

L'Intimé, *d'un ton finissant en fausset.*

Messieurs. Tout ce qui peut étonner un coupable;
Tout ce que les mortels ont de plus redoutable,
Semble s'être assemblé contre nous par hasard,
Je veux dire la brigue, et l'éloquence. Car,
D'un côté le crédit du défunt m'épouvante,
Et de l'autre côté l'éloquence éclatante
De maître Petit-Jean m'éblouit.

Dandin

Avocat,
De votre ton vous-même adoucissez l'éclat.

L'Intimé

Oui-dà, j'en ai plusieurs.
(Du beau ton.) Mais quelque défiance
Que nous doive donner la susdite éloquence,
Et le susdit crédit: Ce néanmoins, Messieurs,
L'ancre de vos bontés nous rassure d'ailleurs.
Devant le grand Dandin l'innocence est hardie,
Oui, devant ce Caton de basse Normandie,
Ce soleil d'équité qui n'est jamais terni,
Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

Dandin

Vraiment il plaide bien.

L'Intimé

Sans craindre aucune chose,
Je prends donc la parole, et je viens à ma cause.
Aristote, *primo, peri Politicon...*
Dit fort bien...

DANDIN

Avocat, il s'agit d'un chapon,
Et non point d'Aristote, et de sa *Politique.*

L'INTIMÉ

Oui, mais l'autorité du Péripatétique
Prouverait que le bien et le mal...

DANDIN

Je prétends
Qu'Aristote n'a point d'autorité céans.
Au fait.

L'INTIMÉ

Pausanias en ses *Corinthiaques...*

DANDIN

Au fait.

L'INTIMÉ

Rebuffe...

DANDIN

Au fait ! vous dis-je.

L'INTIMÉ

Le grand Jacques...

DANDIN

Au fait, au fait, au fait.

L'INTIMÉ

Armeno Pul *in Prompt...*

DANDIN

Ho, je te vais juger.

L'INTIMÉ

Ho, vous êtes si prompt.
Voici le fait.
(Vite.) Un chien vient dans une cuisine,
Il y trouve un chapon, lequel a bonne mine.
Or celui pour lequel je parle est affamé.
Celui contre lequel je parle *autem* plumé.
Et celui pour lequel je suis, prend en cachette
Celui contre lequel je parle. L'on décrète.
On le prend. Avocat pour et contre appelé.
Jour pris. Je dois parler, je parle, j'ai parlé.

DANDIN

Ta, ta, ta, ta. Voilà bien instruire une affaire.
Il dit fort posément ce dont on n'a que faire,
Et court le grand galop quand il est à son fait.

L'INTIMÉ

Mais le premier, Monsieur, c'est le beau.

DANDIN

C'est le laid.
A-t-on jamais plaidé d'une telle méthode ?
Mais qu'en dit l'assemblée ?

LÉANDRE

Il est fort à la mode.

L'Intimé, *d'un ton véhément.*

Qu'arrive-t-il, Messieurs ! On vient. Comment vient-on ?
On poursuit ma partie. On force une maison.
Quelle maison ? Maison de notre propre juge.
On brise le cellier qui nous sert de refuge.
De vol, de brigandage, on nous déclare auteurs.
On nous traîne, on nous livre à nos accusateurs,
A maître Petit-Jean, Messieurs. Je vous atteste:
Qui ne sait que la loi *Si quis canis*, Digeste
De vi, paragrapho, Messieurs, *Caponibus*,
Est manifestement contraire à cet abus ?
Et quand il serait vrai que Citron ma partie
Aurait mangé, Messieurs, le tout ou bien partie
Dudit chapon. Qu'on mette en compensation
Ce que nous avons fait avant cette action.
Quand ma partie a-t-elle été réprimandée ?
Par qui votre maison a-t-elle été gardée ?
Quand avons-nous manqué d'aboyer au larron:
Témoin trois procureurs dont icelui Citron
A déchiré la robe. On en verra les pièces.
Pour nous justifier, voulez-vous d'autres pièces ?

Petit-Jean

Maître Adam...

L'Intimé

Laissez-nous.

Petit-Jean

L'Intimé...

L'Intimé

Laissez-nous.

PETIT-JEAN

S'enroue.

L'INTIMÉ

Hé laissez-nous. Euh, euh.

DANDIN

Reposez-vous.
Et concluez.

L'INTIMÉ, *d'un ton pesant.*

Puis donc, qu'on nous, permet, de prendre,
Haleine, et que l'on nous défend, de nous, étendre,
Je vais, sans rien omettre, et sans prévariquer,
Compendieusement énoncer, expliquer,
Exposer à vos yeux, l'idée universelle
De ma cause, et des faits, renfermés, en icelle.

DANDIN

Il aurait plus tôt fait de dire tout vingt fois,
Que de l'abréger une. Homme, ou qui que tu sois,
Diable, conclus, ou bien que le Ciel te confonde.

L'INTIMÉ

Je finis.

DANDIN

Ah !

L'INTIMÉ

Avant la naissance du monde...

DANDIN, *bâillant.*

Avocat, ah passons au déluge.

L'Intimé

Avant donc,
La naissance du monde, et sa création,
Le monde, l'univers, tout, la nature entière
Était ensevelie au fond de la matière.
Les éléments, le feu, l'air, et la terre, et l'eau,
Enfoncés, entassés, ne faisaient qu'un monceau,
Une confusion, une masse sans forme,
Un désordre, un chaos, une cohue énorme.
Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem Græci dixere chaos, rudis indigestaque moles...

Léandre

Quelle chute ! Mon père ?

Petit-Jean

Ay, Monsieur ! comme il dort.

Léandre

Mon père, éveillez-vous.

Petit-Jean

Monsieur, êtes-vous mort ?

Léandre

Mon père !

Dandin

Hé bien, hé bien, quoi ! Qu'est-ce ? Ah ! ah quel homme !
Certes, je n'ai jamais dormi d'un si bon somme.

LÉANDRE

Mon père, il faut juger.

DANDIN

Aux galères.

LÉANDRE

Un chien
Aux galères !

DANDIN

Ma foi, je n'y conçois plus rien.
De monde, de chaos, j'ai la tête troublée.
Hé concluez.

L'INTIMÉ, *lui présentant de petits chiens.*

Venez, famille désolée.
Venez, pauvres enfants, qu'on veut rendre orphelins,
Venez, faire parler vos esprits enfantins.
Oui, Messieurs, vous voyez ici notre misère.
Nous sommes orphelins. Rendez-nous notre père,
Notre père par qui nous fûmes engendrés,
Notre père qui nous...

DANDIN

Tirez, tirez, tirez.

L'INTIMÉ

Notre père, Messieurs...

DANDIN

Tirez donc. Quels vacarmes !
Ils ont pissé partout.

L'Intimé

Monsieur, voyez nos larmes.

Dandin

Ouf. Je me sens déjà pris de compassion.
Ce que c'est qu'à propos toucher la passion !
Je suis bien empêché. La vérité me presse.
Le crime est avéré, lui-même il le confesse.
Mais s'il est condamné; l'embarras est égal,
Voilà bien des enfants réduits à l'hôpital.
Mais je suis occupé, je ne veux voir personne.

SCÈNE DERNIÈRE

CHICANNEAU, ISABELLE, etc.

Chicanneau

Monsieur...

Dandin

Oui, pour vous seuls l'audience se donne.
Adieu. Mais, s'il vous plaît, quel est cet enfant-là ?

Chicanneau

C'est ma fille, Monsieur.

Dandin

Hé tôt, rappelez-la.

ISABELLE

Vous êtes occupé.

DANDIN

Moi ? je n'ai point d'affaire.
Que ne me disiez-vous que vous étiez son père ?

CHICANNEAU

Monsieur...

DANDIN

Elle sait mieux votre affaire que vous.
Dites. Qu'elle est jolie, et qu'elle a les yeux doux !
Ce n'est pas tout, ma fille, il faut de la sagesse.
Je suis tout réjoui de voir cette jeunesse.
Savez-vous que j'étais un compère autrefois ?
On a parlé de nous.

ISABELLE

Ah, Monsieur, je vous crois.

DANDIN

Dis-nous, à qui veux-tu faire perdre la cause ?

ISABELLE

A personne.

DANDIN

Pour toi je ferai toute chose.
Parle donc.

ISABELLE

Je vous ai trop d'obligation.

DANDIN

N'avez-vous jamais vu donner la question ?

ISABELLE

Non, et ne le verrai, que je crois, de ma vie.

DANDIN

Venez, je vous en veux faire passer l'envie.

ISABELLE

Hé Monsieur, peut-on voir souffrir des malheureux ?

DANDIN

Bon, cela fait toujours passer une heure, ou deux.

CHICANNEAU

Monsieur, je viens ici pour vous dire...

LÉANDRE

Mon père,
Je vous vais en deux mots dire toute l'affaire.
C'est pour un mariage, et vous saurez d'abord
Qu'il ne tient plus qu'à vous, et que tout est d'accord:
La fille le veut bien. Son amant le respire;
Ce que la fille veut, le père le désire.
C'est à vous de juger.

DANDIN, *se rasseyant.*

Mariez, au plus tôt.

Dès demain, si l'on veut; aujourd'hui, s'il le faut.

LÉANDRE

Mademoiselle, allons, voilà votre beau-père,
Saluez-le.

CHICANNEAU

Comment ?

DANDIN

Quel est donc ce mystère ?

LÉANDRE

Ce que vous avez dit, se fait de point en point.

DANDIN

Puisque je l'ai jugé, je n'en reviendrai point.

CHICANNEAU

Mais on ne donne pas une fille sans elle.

LÉANDRE

Sans doute, et j'en croirai la charmante Isabelle.

CHICANNEAU

Es-tu muette ? Allons. C'est à toi de parler.
Parle.

ISABELLE

Je n'ose pas, mon père, en appeler.

CHICANNEAU

Mais j'en appelle, moi.

LÉANDRE

Voyez cette écriture,
Vous n'appellerez pas de votre signature.

CHICANNEAU

Plaît-il ?

DANDIN

C'est un contrat en fort bonne façon.

CHICANNEAU

Je vois qu'on m'a surpris, mais j'en aurai raison.
De plus de vingt procès ceci sera la source.
On a la fille, soit. On n'aura pas la bourse.

LÉANDRE

Hé; Monsieur, qui vous dit qu'on vous demande rien ?
Laissez-nous votre fille, et gardez votre bien.

CHICANNEAU

Ah !

LÉANDRE

Mon père, êtes-vous content de l'audience ?

DANDIN

Oui-dà, que les procès viennent en abondance,
Et je passe avec vous le reste de mes jours.

Mais que les avocats soient désormais plus courts.
Et notre criminel ?

LÉANDRE

Ne parlons que de joie;
Grâce, grâce, mon père.

DANDIN

Hé bien, qu'on le renvoie.
C'est en votre faveur, ma bru, ce que j'en fais.
Allons nous délasser à voir d'autres procès.

FIN

BRITANNICUS

1669

A MONSEIGNEUR
LE DUC DE CHEVREUSE

MONSEIGNEUR,

VOUS serez peut-être étonné de voir votre nom à la tête de cet ouvrage. Et si je vous avais demandé la permission de vous l'offrir, je doute si je l'aurais obtenue. Mais ce serait être en quelque sorte ingrat que de cacher plus longtemps au monde les bontés dont vous m'avez toujours honoré. Quelle apparence qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vôtre ? Non, MONSEIGNEUR, *il m'est trop avantageux que l'on sache que mes amis mêmes ne vous sont pas indifférents, que vous prenez part à tous mes ouvrages, et que vous m'avez procuré l'honneur de lire celui-ci devant un homme dont toutes les heures sont précieuses. Vous fûtes témoin avec quelle pénétration d'esprit il jugea de l'économie de la pièce, et combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente tragédie, est au delà de tout ce que j'en ai pu concevoir. Ne craignez pas,* MONSEIGNEUR, *que je m'engage plus avant, et que n'osant le louer en face, je m'adresse à vous pour le louer avec plus de liberté. Je sais qu'il serait dangereux de le fatiguer de ses louanges ; et j'ose dire que cette même modestie qui vous est commune avec lui n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un à l'autre.*

La modération n'est qu'une vertu ordinaire, quand elle ne se rencontre qu'avec des qualités ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualités et du cœur et de l'esprit, qu'avec un jugement qui ce semble ne devrait être le fruit que de l'expérience de plusieurs années, qu'avec mille belles connaissances que vous ne sauriez cacher à vos amis particuliers, vous ayez encore cette sage retenue que tout le monde admire en vous, c'est sans doute une vertu rare en un siècle où l'on fait vanité des moindres choses. Mais je me laisse emporter insensiblement à la tentation de parler de vous. Il faut qu'elle soit bien violente, puisque je n'ai pu y résister dans une lettre où je n'avais autre dessein que de vous témoigner avec combien de respect je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

RACINE.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1670

De tous les ouvrages que j'ai donnés au public, il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudissements ni plus de censeurs que celui-ci. Quelque soin que j'aie pris pour travailler cette tragédie, il semble qu'autant que je me suis efforcé de la rendre bonne, autant de certaines gens se sont efforcés de la décrier. Il n'y a point de cabale qu'ils n'aient faite, point de critique dont ils ne se soient avisés. Il y en a qui ont pris même le parti de Néron contre moi. Ils ont dit que je le faisais trop cruel. Pour moi, je croyais que le nom seul de Néron faisait entendre quelque chose de plus que cruel. Mais peut-être qu'ils raffinent sur son histoire, et veulent dire qu'il était honnête homme dans ses premières années. Il ne faut qu'avoir lu Tacite pour savoir que s'il a été quelque temps un bon empereur, il a toujours été un très méchant homme. Il ne s'agit point dans ma tragédie des affaires du dehors. Néron est ici dans son particulier et dans sa famille. Et ils me dispenseront de leur rapporter tous les passages qui pourraient bien aisément leur prouver que je n'ai point de réparation à lui faire.

D'autres ont dit, au contraire, que je l'avais fait trop bon. J'avoue que je ne m'étais pas formé l'idée d'un bon homme en la personne de Néron. Je l'ai toujours regardé comme un monstre. Mais c'est ici un monstre naissant. Il n'a pas encore mis le feu à Rome. Il n'a pas tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs. A cela près, il me semble qu'il lui échappe assez de cruautés pour empêcher que personne ne le méconnaisse.

Quelques-uns ont pris l'intérêt de Narcisse, et se sont plaints que j'en eusse fait un très méchant homme et le confident de Néron. Il suffit d'un passage pour leur répondre. « Néron, dit Tacite, porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avait une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachés: *Cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat.* »

Les autres se sont scandalisés que j'eusse choisi un homme aussi jeune que Britannicus pour le héros d'une tragédie. Je leur ai déclaré, dans la préface d'*Andromaque*, les sentiments d'Aristote sur le héros de la tragédie; et que bien loin d'être parfait, il faut toujours qu'il ait quelque imperfection. Mais je leur dirai encore ici qu'un jeune prince de dix-sept ans, qui a beaucoup de cœur, beaucoup d'amour, beaucoup de franchise et beaucoup de crédulité, qualités ordinaires d'un jeune homme, m'a semblé très capable d'exciter la compassion. Je n'en veux pas davantage.

Mais, disent-ils, ce prince n'entrait que dans sa quinzième année lorsqu'il mourut. On le fait vivre, lui et Narcisse, deux ans plus qu'ils n'ont vécu. Je n'aurais point parlé de cette objection, si elle n'avait été faite avec chaleur par un homme qui s'est donné la liberté de faire régner vingt ans un empereur qui n'en a régné que huit, quoique ce changement soit bien plus considérable dans la chronologie, où l'on suppute les temps par les années des empereurs.

Junie ne manque pas non plus de censeurs. Ils disent

que d'une vieille coquette, nommée Junia Silana, j'en ai fait une jeune fille très sage. Qu'auraient-ils à me répondre si je leur disais que cette Junie est un personnage inventé, comme l'Émilie de *Cinna*, comme la Sabine d'*Horace* ? Mais j'ai à leur dire que s'ils avaient bien lu l'histoire, ils auraient trouvé une Junia Calvina, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus, à qui Claudius avait promis Octavie. Cette Junie était jeune, belle, et, comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum*. Elle aimait tendrement son frère; « et leurs ennemis, dit Tacite, les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion. » Si je la représente plus retenue qu'elle n'était, je n'ai pas ouï dire qu'il nous fût défendu de rectifier les mœurs d'un personnage, surtout lorsqu'il n'est pas connu.

L'on trouve étrange qu'elle paraisse sur le théâtre après la mort de Britannicus. Certainement la délicatesse est grande de ne pas vouloir qu'elle dise en quatre vers assez touchants qu'elle passe chez Octavie. Mais, disent-ils, cela ne valait pas la peine de la faire revenir. Un autre l'aurait pu raconter pour elle. Ils ne savent pas qu'une des règles du théâtre est de ne mettre en récit que les choses qui ne se peuvent passer en action; et que tous les anciens font venir souvent sur la scène des acteurs qui n'ont autre chose à dire, sinon qu'ils viennent d'un endroit, et qu'ils s'en retournent en un autre.

Tout cela est inutile, disent mes censeurs. La pièce est finie au récit de la mort de Britannicus, et l'on ne devrait point écouter le reste. On l'écoute pourtant, et même avec autant d'attention qu'aucune fin de tragédie. Pour moi, j'ai toujours compris que la tragédie étant l'imitation d'une action complète, où plusieurs personnes concourent, cette action n'est point finie que l'on ne sache en quelle situation elle laisse ces mêmes personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque partout. C'est ainsi que dans l'*Antigone* il emploie autant de vers à repré-

senter la fureur d'Hémon et la punition de Créon après la mort de cette princesse, que j'en ai employé aux imprécations d'Agrippine, à la retraite de Junie, à la punition de Narcisse, et au désespoir de Néron, après la mort de Britannicus.

Que faudrait-il faire pour contenter des juges si difficiles ? La chose serait aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon sens. Il ne faudrait que s'écarter du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matière, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui s'avançant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages, il faudrait remplir cette même action de quantité d'incidents qui ne se pourraient passer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de théâtre, d'autant plus surprenants qu'ils seraient moins vraisemblables, d'une infinité de déclamations où l'on ferait dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils devraient dire. Il faudrait, par exemple, représenter quelque héros ivre, qui se voudrait faire haïr de sa maîtresse de gaieté de cœur, un Lacédémonien grand parleur, un conquérant qui ne débiterait que des maximes d'amour, une femme qui donnerait des leçons de fierté à des conquérants. Voilà sans doute de quoi faire récrier tous ces Messieurs. Mais que dirait cependant le petit nombre de gens sages auxquels je m'efforce de plaire ? De quel front oserais-je me montrer, pour ainsi dire, aux yeux de ces grands hommes de l'antiquité que j'ai choisis pour modèles ? Car, pour me servir de la pensée d'un ancien, voilà les véritables spectateurs que nous devons nous proposer; et nous devons sans cesse nous demander: « Que diraient Homère et Virgile, s'ils lisaient ces vers ? que dirait Sophocle, s'il voyait représenter cette scène ? » Quoi qu'il en soit, je n'ai point prétendu empêcher qu'on ne parlât contre mes ouvrages. Je l'aurais prétendu inutilement. *Quid de te*

alii loquantur ipsi videant, dit Cicéron; *sed loquentur tamen*.

Je prie seulement le lecteur de me pardonner cette petite préface, que j'ai faite pour lui rendre raison de ma tragédie. Il n'y a rien de plus naturel que de se défendre quand on se croit injustement attaqué. Je vois que Térence même semble n'avoir fait des prologues que pour se justifier contre les critiques d'un vieux poète malintentionné, *malevoli veteris poetae*, et qui venait briguer des voix contre lui jusqu'aux heures où l'on représentait ses comédies.

..... *Occepta est agi*,
Exclamat, etc.

On me pouvait faire une difficulté qu'on ne m'a point faite. Mais ce qui est échappé aux spectateurs pourra être remarqué par les lecteurs. C'est que je fais entrer Junie dans les Vestales, où, selon Aulu-Gelle, on ne recevait personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection, et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvait la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avaient mérité ce privilège.

Enfin je suis très persuadé qu'on me peut faire bien d'autres critiques, sur lesquelles je n'aurais d'autre parti à prendre que celui d'en profiter à l'avenir. Mais je plains fort le malheur d'un homme qui travaille pour le public. Ceux qui voient le mieux nos défauts sont ceux qui les dissimulent le plus volontiers. Ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplu, en faveur de ceux qui leur ont donné du plaisir. Il n'y a rien, au contraire, de plus injuste qu'un ignorant. Il croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne savent rien.

Il condamne toute une pièce pour une scène qu'il n'approuve pas. Il s'attaque même aux endroits les plus éclatants, pour faire croire qu'il a de l'esprit; et pour peu que nous résistions à ses sentiments, il nous traite de présomptueux qui ne veulent croire personne, et ne songe pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaise, que nous n'en tirons d'une assez bonne pièce de théâtre.

Homine imperito nunquam quidquam injustius.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1676 ET DES ÉDITIONS SUIVANTES

Voici celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le succès ne répondit pas d'abord à mes espérances. A peine elle parut sur le théâtre, qu'il s'éleva quantité de critiques qui semblaient la devoir détruire. Je crus moi-même que sa destinée serait à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres tragédies. Mais enfin il est arrivé de cette pièce ce qui arrivera toujours des ouvrages qui auront quelque bonté. Les critiques se sont évanouies. La pièce est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la cour et le public revoient le plus volontiers. Et si j'ai fait quelque chose de solide et qui mérite quelque louange, la plupart des connaisseurs demeurent d'accord que c'est ce même *Britannicus*.

A la vérité j'avais travaillé sur des modèles qui m'avaient extrêmement soutenu dans la peinture que je voulais faire de la cour d'Agrippine et de Néron. J'avais copié mes personnages d'après le plus grand peintre de l'antiquité, je veux dire d'après Tacite. Et j'étais alors si rempli de la lecture de cet excellent historien, qu'il n'y a presque pas un trait éclatant dans

ma tragédie, dont il ne m'ait donné l'idée. J'avais voulu mettre dans ce recueil un extrait des plus beaux endroits que j'ai tâché d'imiter. Mais j'ai trouvé que cet extrait tiendrait presque autant de place que la tragédie. Ainsi le lecteur trouvera bon que je le renvoie à cet auteur, qui aussi bien est entre les mains de tout le monde. Et je me contenterai de rapporter ici quelques-uns de ses passages sur chacun des personnages que j'introduis sur la scène.

Pour commencer par Néron, il faut se souvenir qu'il est ici dans les premières années de son règne, qui ont été heureuses comme l'on sait. Ainsi il ne m'a pas été permis de le représenter aussi méchant qu'il a été depuis. Je ne le représente pas, non plus, comme un homme vertueux: car il ne l'a jamais été. Il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs: mais il a en lui les semences de tous ces crimes. Il commence à vouloir secouer le joug. Il les hait les uns et les autres, et il leur cache sa haine sous de fausses caresses, *factus natura velare odium fallacibus blanditiis.* En un mot c'est ici un monstre naissant, mais qui n'ose encore se déclarer, et qui cherche des couleurs à ses méchantes actions, *hactenus Nero flagitiis et sceleribus velamenta quæsivit.* Il ne pouvait souffrir Octavie, princesse d'une bonté et d'une vertu exemplaire, *fato quodam, an quia prævalent illicita. Metuebaturque ne in stupra fœminarum illustrium prorumperet.*

Je lui donne Narcisse pour confident. J'ai suivi en cela Tacite qui dit que Néron porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avait une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachés; *cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat.* Ce passage prouve deux choses. Il prouve et que Néron était déjà vicieux, mais qu'il dissimulait ses vices, et que Narcisse l'entretenait dans ses mauvaises inclinations.

J'ai choisi Burrhus pour opposer un honnête homme à cette peste de cour. Et je l'ai choisi plutôt que Sénèque. En voici la raison. Ils étaient tous deux gouverneurs de la jeunesse de Néron, l'un pour les armes, l'autre pour les lettres. Et ils étaient fameux, Burrhus pour son expérience dans les armes et pour la sévérité de ses mœurs, *militaribus curis et severitate morum*; Sénèque pour son éloquence et le tour agréable de son esprit, *Seneca præceptis eloquentiæ et comitate honesta.* Burrhus après sa mort fut extrêmement regretté à cause de sa vertu, *civitati grande desiderium ejus mansit per memoriam virtutis.*

Toute leur peine était de résister à l'orgueil et à la férocité d'Agrippine, *quæ cunctis malæ dominationis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pallantem.* Je ne dis que ce mot d'Agrippine: car il y aurait trop de choses à en dire. C'est elle que je me suis surtout efforcé de bien exprimer, et ma tragédie n'est pas moins la disgrâce d'Agrippine que la mort de Britannicus. Cette mort fut un coup de foudre pour elle, et il parut (dit Tacite) par sa frayeur et par sa consternation qu'elle était aussi innocente de cette mort qu'Octavie. Agrippine perdait en lui sa dernière espérance, et ce crime lui en faisait craindre un plus grand. *Sibi supremum auxilium ereptum, et parricidii exemplum intelligebat.*

L'âge de Britannicus était si connu, qu'il ne m'a pas été permis de le représenter autrement que comme un jeune prince, qui avait beaucoup de cœur, beaucoup d'amour, et beaucoup de franchise, qualités ordinaires d'un jeune homme. Il avait quinze ans, et on dit qu'il avait beaucoup d'esprit, soit qu'on dise vrai, ou que ses malheurs aient fait croire cela de lui sans qu'il ait pu en donner des marques. *Neque segnem ei fuisse indolem ferunt, sive verum, seu periculis commendatus retinuit famam sine experimento.*

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprès de lui qu'un aussi méchant homme que Narcisse. Car il y avait

longtemps qu'on avait donné ordre qu'il n'y eut auprès de Britannicus, que des gens qui n'eussent ni foi, ni honneur. *Nam ut proximus quisque Britannico neque fas neque fidem pensi haberet, olim provisum erat.*

Il me reste à parler de Junie. Il ne la faut pas confondre avec une vieille coquette qui s'appellait Junia Silana. C'est ici une autre Junie que Tacite appelle Junia Calvina, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus à qui Claudius avait promis Octavie. Cette Junie était jeune, belle, et comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum*. Son frère et elle s'aimaient tendrement, et leurs ennemis (dit Tacite) les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion. Elle vécut jusqu'au règne de Vespasien.

Je la fais entrer dans les vestales, quoique selon Aulu-Gelle on n'y reçût jamais personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection. Et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu, et de son malheur, il pouvait la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avaient mérité ce privilège.

ACTEURS

NÉRON
EMPEREUR, FILS D'AGRIPPINE

BRITANNICUS
FILS DE L'EMPEREUR CLAUDIUS

AGRIPPINE
VEUVE DE DOMITIUS ENOBARBUS, PÈRE DE NÉRON,
ET EN SECONDES NOCES VEUVE DE L'EMPEREUR CLAUDIUS

JUNIE
AMANTE DE BRITANNICUS

BURRHUS
GOUVERNEUR DE NÉRON

NARCISSE
GOUVERNEUR DE BRITANNICUS

ALBINE
CONFIDENTE D'AGRIPPINE

GARDES

LA SCÈNE EST A ROME, DANS UNE CHAMBRE DU PALAIS DE NÉRON.

BRITANNICUS

TRAGÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE

Quoi ! tandis que Néron s'abandonne au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son réveil ?
Qu'errant dans le palais sans suite et sans escorte
La mère de César veille seule à sa porte ?
Madame, retournez dans votre appartement.

AGRIPPINE

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre ici. Les chagrins qu'il me cause,
M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.
Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré.
Contre Britannicus Néron s'est déclaré.
L'impatient Néron cesse de se contraindre,
Las de se faire aimer il veut se faire craindre.
Britannicus le gêne, Albine, et chaque jour
Je sens que je deviens importune à mon tour.

ALBINE

Quoi ? vous à qui Néron doit le jour qu'il respire ?

Qui l'avez appelé de si loin à l'empire ?
Vous qui déshéritant le fils de Claudius,
Avez nommé César l'heureux Domitius ?
Tout lui parle, Madame, en faveur d'Agrippine.
Il vous doit son amour.

AGRIPPINE

Il me le doit, Albine.
Tout s'il est généreux lui prescrit cette loi.
Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE

S'il est ingrat, Madame; ah ! toute sa conduite
Marque dans son devoir une âme trop instruite.
Depuis trois ans entiers qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,
Qui ne promette à Rome un empereur parfait ?
Rome depuis deux ans par ses soins gouvernée
Au temps de ses consuls croit être retournée,
Il la gouverne en père. Enfin Néron naissant
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

AGRIPPINE

Non non, mon intérêt ne me rend point injuste;
Il commence, il est vrai, par où finit Auguste.
Mais crains, que l'avenir détruisant le passé,
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.
Il se déguise en vain. Je lis sur son visage
Des fiers Domitius l'humeur triste, et sauvage.
Il mêle avec l'orgueil, qu'il a pris dans leur sang,
La fierté des Nérons, qu'il puisa dans mon flanc.
Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices.
De Rome pour un temps Caïus fut les délices,
Mais sa feinte bonté se tournant en fureur,

Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
Que m'importe, après tout, que Néron plus fidèle
D'une longue vertu laisse un jour le modèle ?
Ai-je mis dans sa main le timon de l'État,
Pour le conduire au gré du peuple et du sénat ?
Ah ! que de la patrie il soit, s'il veut, le père.
Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère.
De quel nom cependant pouvons-nous appeler
L'attentat que le jour vient de nous révéler ?
Il sait, car leur amour ne peut être ignorée,
Que de Britannicus Junie est adorée:
Et ce même Néron que la vertu conduit,
Fait enlever Junie au milieu de la nuit.
Que veut-il ? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire ?
Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire ?
Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité
Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté ?

ALBINE

Vous leur appui, Madame ?

AGRIPPINE

Arrête, chère Albine.
Je sais, que j'ai moi seule avancé leur ruine,
Que du trône, où le sang l'a dû faire monter
Britannicus par moi s'est vu précipiter.
Par moi seule éloigné de l'hymen d'Octavie
Le frère de Junie abandonna la vie,
Silanus, sur qui Claude avait jeté les yeux,
Et qui comptait Auguste au rang de ses aïeux.
Néron jouit de tout, et moi pour récompense
Il faut qu'entre eux et lui je tienne la balance,
Afin que quelque jour par une même loi
Britannicus la tienne entre mon fils et moi.

ALBINE

Quel dessein !

AGRIPPINE

Je m'assure un port dans la tempête.
Néron m'échappera si ce frein ne l'arrête.

ALBINE

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus ?

AGRIPPINE

Je le craindrais bientôt, s'il ne me craignait plus.

ALBINE

Une injuste frayeur vous alarme peut-être.
Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,
Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous,
Et ce sont des secrets entre César et vous.
Quelques titres nouveaux que Rome lui défère,
Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère.
Sa prodigue amitié ne se réserve rien.
Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien.
A peine parle-t-on de la triste Octavie.
Auguste votre aïeul honora moins Livie.
Néron devant sa mère a permis le premier
Qu'on portât les faisceaux couronnés de laurier.
Quels effets voulez-vous de sa reconnaissance ?

AGRIPPINE

Un peu moins de respect, et plus de confiance.
Tous ces présents, Albine, irritent mon dépit.
Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit.

Non non, le temps n'est plus que Néron jeune encore
Me renvoyait les vœux d'une cour, qui l'adore;
Lorsqu'il se reposait sur moi de tout l'État,
Que mon ordre au palais assemblait le sénat,
Et que derrière un voile, invisible, et présente
J'étais de ce grand corps l'âme toute-puissante.
Des volontés de Rome alors mal assuré,
Néron de sa grandeur n'était point enivré.
Ce jour, ce triste jour frappe encor ma mémoire,
Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire,
Quand les ambassadeurs de tant de rois divers
Vinrent le reconnaître au nom de l'univers.
Sur son trône avec lui j'allais prendre ma place.
J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce:
Quoi qu'il en soit, Néron d'aussi loin qu'il me vit
Laissa sur son visage éclater son dépit.
Mon cœur même en conçut un malheureux augure.
L'ingrat d'un faux respect colorant son injure,
Se leva par avance, et courant m'embrasser,
Il m'écarta du trône, où je m'allais placer.
Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine
Vers sa chute, à grands pas, chaque jour s'achemine.
L'ombre seule m'en reste, et l'on n'implore plus
Que le nom de Sénèque, et l'appui de Burrhus.

ALBINE

Ah ! si de ce soupçon votre âme est prévenue,
Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tue ?
Daignez avec César vous éclaircir du moins.

AGRIPPINE

César ne me voit plus, Albine, sans témoins.
En public, à mon heure, on me donne audience.
Sa réponse est dictée, et même son silence.

Je vois deux surveillants, ses maîtres, et les miens,
Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite.
De son désordre, Albine, il faut que je profite.
J'entends du bruit, on ouvre, allons subitement
Lui demander raison de cet enlèvement.
Surprenons, s'il se peut, les secrets de son âme.
Mais quoi ? déjà Burrhus sort de chez lui ?

SCÈNE II

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

BURRHUS

Madame,
Au nom de l'Empereur j'allais vous informer
D'un ordre, qui d'abord a pu vous alarmer,
Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
Dont César a voulu que vous soyez instruite.

AGRIPPINE

Puisqu'il le veut, entrons, il m'en instruira mieux.

BURRHUS

César pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux.
Déjà par une porte au public moins connue,
L'un et l'autre consul vous avaient prévenue,
Madame. Mais souffrez que je retourne exprès...

AGRIPPINE

Non, je ne trouble point ses augustes secrets.

Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte ?

BURRHUS

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur.

AGRIPPINE

Prétendez-vous longtemps me cacher l'Empereur ?
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune ?
Ai-je donc élevé si haut votre fortune,
Pour mettre une barrière entre mon fils et moi ?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi ?
Entre Sénèque et vous disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plus tôt de sa mémoire ?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat ?
Pour être sous son nom les maîtres de l'État ?
Certes plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature;
Vous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion,
Et moi qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
Moi fille, femme, sœur, et mère de vos maîtres.
Que prétendez-vous donc ? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un empereur pour m'en imposer trois ?
Néron n'est plus enfant. N'est-il pas temps qu'il règne ?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'Empereur vous craigne ?
Ne saurait-il rien voir, qu'il n'emprunte vos yeux ?
Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses aïeux ?
Qu'il choisisse s'il veut, d'Auguste, ou de Tibère.
Qu'il imite s'il peut, Germanicus mon père.
Parmi tant de héros je n'ose me placer.
Mais il est des vertus que je lui puis tracer.
Je puis l'instruire au moins, combien sa confidence
Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

BURRHUS

Je ne m'étais chargé dans cette occasion,
Que d'excuser César d'une seule action.
Mais puisque sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un soldat, qui sait mal farder la vérité.
Vous m'avez de César confié la jeunesse,
Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avais-je fait serment de le trahir,
D'en faire un empereur, qui ne sût qu'obéir ?
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde.
Ce n'est plus votre fils. C'est le maître du monde.
J'en dois compte, Madame, à l'empire romain,
Qui croit voir son salut, ou sa perte en ma main.
Ah ! si dans l'ignorance il le fallait instruire,
N'avait-on que Sénèque, et moi pour le séduire ?
Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs ?
Fallait-il dans l'exil chercher des corrupteurs ?
La cour de Claudius en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchait en eût présenté mille,
Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir.
Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir.
De quoi vous plaignez-vous, Madame ? On vous révère.
Ainsi que par César, on jure par sa mère.
L'Empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'empire, et grossir votre cour.
Mais le doit-il, Madame ? et sa reconnaissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance ?
Toujours humble, toujours le timide Néron
N'ose-t-il être Auguste, et César que de nom ?
Vous le dirai-je enfin ? Rome le justifie.
Rome à trois affranchis si longtemps asservie,
A peine respirant du joug qu'elle a porté,

Du règne de Néron compte sa liberté.
Que dis-je ? la vertu semble même renaître.
Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître.
Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats;
César nomme les chefs sur la foi des soldats.
Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée,
Sont encore innocents, malgré leur renommée.
Les déserts autrefois peuplés de sénateurs
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.
Qu'importe que César continue à nous croire,
Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire ?
Pourvu que dans le cours d'un règne florissant
Rome soit toujours libre, et César tout-puissant ?
Mais, Madame, Néron, suffit pour se conduire.
J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.
Sur ses aïeux sans doute il n'a qu'à se régler.
Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler:
Heureux, si ses vertus l'une à l'autre enchaînées
Ramènent tous les ans ses premières années !

AGRIPPINE

Ainsi sur l'avenir n'osant vous assurer
Vous croyez que sans vous Néron va s'égarer.
Mais vous, qui jusqu'ici content de votre ouvrage,
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
Expliquez-nous, pourquoi devenu ravisseur
Néron de Silanus fait enlever la sœur.
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
Le sang de mes aïeux, qui brille dans Junie ?
De quoi l'accuse-t-il ? et par quel attentat
Devient-elle en un jour criminelle d'État ?
Elle, qui sans orgueil jusqu'alors élevée,
N'aurait point vu Néron, s'il ne l'eût enlevée,
Et qui même aurait mis au rang de ses bienfaits
L'heureuse liberté de ne le voir jamais.

BURRHUS

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée.
Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée,
Madame, aucun objet ne blesse ici ses yeux.
Elle est dans un palais tout plein de ses aïeux.
Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle
Peuvent de son époux faire un prince rebelle,
Que le sang de César ne se doit allier
Qu'à ceux à qui César le veut bien confier;
Et vous-même avoûrez qu'il ne serait pas juste,
Qu'on disposât sans lui de la nièce d'Auguste.

AGRIPPINE

Je vous entends. Néron m'apprend par votre voix
Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.
En vain pour détourner ses yeux de sa misère,
J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espère.
A ma confusion Néron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir.
Rome de ma faveur est trop préoccupée,
Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée,
Et que tout l'univers apprenne avec terreur
A ne confondre plus mon fils et l'Empereur.
Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire
Qu'il doit avant ce coup affermir son empire,
Et qu'en me réduisant à la nécessité
D'éprouver contre lui ma faible autorité,
Il expose la sienne, et que dans la balance
Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

BURRHUS

Quoi Madame ? toujours soupçonner son respect ?
Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect ?

L'Empereur vous croit-il du parti de Junie ?
Avec Britannicus vous croit-il réunie ?
Quoi ! de vos ennemis devenez-vous l'appui
Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui ?
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toujours prête à partager l'empire ?
Vous craindrez-vous sans cesse, et vos embrassements
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements ?
Ah ! quittez d'un censeur la triste diligence.
D'une mère facile affectez l'indulgence.
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater,
Et n'avertissez point la cour de vous quitter.

AGRIPPINE

Et qui s'honorerait de l'appui d'Agrippine
Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine ?
Lorsque de sa présence il semble me bannir ?
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir ?

BURRHUS

Madame, je vois bien qu'il est temps de me taire,
Et que ma liberté commence à vous déplaire.
La douleur est injuste, et toutes les raisons
Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.
Voici Britannicus. Je lui cède ma place.
Je vous laisse écouter, et plaindre sa disgrâce,
Et peut-être, Madame, en accuser les soins
De ceux que l'Empereur a consultés le moins.

SCÈNE III

AGRIPPINE, BRITANNICUS, NARCISSE, ALBINE.

AGRIPPINE

Ah Prince ! où courez-vous ? Quelle ardeur inquiète
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette ?
Que venez-vous chercher ?

BRITANNICUS

Ce que je cherche ? Ah Dieux !
Tout ce que j'ai perdu, Madame, est en ces lieux.
De mille affreux soldats Junie environnée
S'est vue en ce palais indignement traînée.
Hélas ! de quelle horreur ses timides esprits
A ce nouveau spectacle auront été surpris !
Enfin on me l'enlève. Une loi trop sévère
Va séparer deux cœurs qu'assemblait leur misère.
Sans doute on ne veut pas que mêlant nos douleurs
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures.
Mes plaintes ont déjà précédé vos murmures.
Mais je ne prétends pas qu'un impuissant courroux
Dégage ma parole, et m'acquitte envers vous.
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
Suivez-moi chez Pallas, où je vais vous attendre.

SCÈNE IV

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS

La croirai-je, Narcisse ? et dois-je sur sa foi
La prendre pour arbitre entre son fils et moi ?
Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas cette même Agrippine,
Que mon père épousa jadis pour ma ruine,
Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours
Trop lents pour ses desseins précipité le cours ?

NARCISSE

N'importe. Elle se sent comme vous outragée.
A vous donner Junie elle s'est engagée.
Unissez vos chagrins, liez vos intérêts.
Ce palais retentit en vain de vos regrets.
Tandis qu'on vous verra d'une voix suppliante,
Semer ici la plainte, et non pas l'épouvante,
Que vos ressentiments se perdront en discours,
Il n'en faut point douter, vous vous plaindrez toujours.

BRITANNICUS

Ah, Narcisse ! tu sais si de la servitude
Je prétends faire encore une longue habitude.
Tu sais si pour jamais de ma chute étonné
Je renonce à l'empire, où j'étais destiné.
Mais je suis seul encor. Les amis de mon père
Sont autant d'inconnus que glace ma misère.
Et ma jeunesse même écarte loin de moi
Tous ceux qui dans le cœur me réservent leur foi.

Pour moi depuis un an, qu'un peu d'expérience
M'a donné de mon sort la triste connaissance,
Que vois-je autour de moi, que des amis vendus
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus,
Qui choisis par Néron pour ce commerce infâme
Trafiquent avec lui des secrets de mon âme ?
Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours.
Il prévoit mes desseins, il entend mes discours.
Comme toi dans mon cœur il sait ce qui se passe.
Que t'en semble, Narcisse ?

NARCISSE

Ah ? quelle âme assez basse...
C'est à vous de choisir des confidents discrets,
Seigneur, et de ne pas prodiguer vos secrets.

BRITANNICUS

Narcisse, tu dis vrai. Mais cette défiance
Est toujours d'un grand cœur la dernière science.
On le trompe longtemps. Mais enfin, je te croi.
Ou plutôt je fais vœu de ne croire que toi.
Mon père, il m'en souvient, m'assura de ton zèle.
Seul de ses affranchis tu m'es toujours fidèle.
Tes yeux sur ma conduite incessamment ouverts
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts.
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos amis excité le courage.
Examine leurs yeux. Observe leurs discours.
Vois si j'en puis attendre un fidèle secours.
Surtout dans ce palais remarque avec adresse
Avec quel soin Néron fait garder la Princesse.
Sache si du péril ses beaux yeux sont remis,
Et si son entretien m'est encore permis.
Cependant de Néron je vais trouver la mère

Chez Pallas, comme toi l'affranchi de mon père.
Je vais la voir, l'aigrir, la suivre, et s'il se peut
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

NÉRON, BURRHUS, NARCISSE, GARDES.

NÉRON

N'EN doutez point, Burrhus; malgré ses injustices
C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices.
Mais je ne prétends plus ignorer ni souffrir
Le ministre insolent qui les ose nourrir.
Pallas de ses conseils empoisonne ma mère;
Il séduit chaque jour Britannicus mon frère,
Ils l'écoutent tout seul, et qui suivrait leurs pas
Les trouverait peut-être assemblés chez Pallas.
C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.
Pour la dernière fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte:
Je le veux, je l'ordonne; et que la fin du jour
Ne le retrouve pas dans Rome, ou dans ma cour.
Allez, cet ordre importe au salut de l'empire.
Vous, Narcisse, approchez. Et vous, qu'on se retire.

SCÈNE II

NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE

Grâces aux Dieux, Seigneur, Junie entre vos mains
Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.
Vos ennemis déchus de leur vaine espérance
Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance.
Mais que vois-je ? Vous-même, inquiet, étonné,
Plus que Britannicus paraissez consterné.
Que présage à mes yeux cette tristesse obscure,
Et ces sombres regards errants à l'aventure ?
Tout vous rit. La fortune obéit à vos vœux.

NÉRON

Narcisse, c'en est fait. Néron est amoureux.

NARCISSE

Vous ?

NÉRON

Depuis un moment, mais pour toute ma vie.
J'aime (que dis-je aimer ?) j'idolâtre Junie.

NARCISSE

Vous l'aimez ?

NÉRON

Excité d'un désir curieux
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes.

Belle, sans ornements, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
Que veux-tu ? Je ne sais si cette négligence,
Les ombres, les flambeaux, les cris, et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs
Relevaient de ses yeux les timides douceurs.
Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,
J'ai voulu lui parler et ma voix s'est perdue;
Immobile, saisi d'un long étonnement
Je l'ai laissé passer dans son appartement.
J'ai passé dans le mien. C'est là que solitaire
De son image en vain j'ai voulu me distraire.
Trop présente à mes yeux je croyais lui parler.
J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler.
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandais grâce.
J'employais les soupirs, et même la menace.
Voilà comme occupé de mon nouvel amour
Mes yeux sans se fermer ont attendu le jour.
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image.
Elle m'est apparue avec trop d'avantage,
Narcisse, qu'en dis-tu ?

NARCISSE

Quoi, Seigneur ! croira-t-on
Qu'elle ait pu si longtemps se cacher à Néron ?

NÉRON

Tu le sais bien, Narcisse. Et soit que sa colère
M'imputât le malheur qui lui ravit son frère,
Soit que son cœur jaloux d'une austère fierté
Enviât à nos yeux sa naissante beauté,
Fidèle à sa douleur, et dans l'ombre enfermée
Elle se dérobait même à sa renommée;
Et c'est cette vertu si nouvelle à la cour

Dont la persévérance irrite mon amour.
Quoi Narcisse ? tandis qu'il n'est point de Romaine
Que mon amour n'honore et ne rende plus vaine,
Qui dès qu'à ses regards elle ose se fier
Sur le cœur de César ne les vienne essayer;
Seule dans son palais la modeste Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie;
Fuit, et ne daigne pas peut-être s'informer
Si César est aimable, ou bien s'il sait aimer ?
Dis-moi, Britannicus l'aime-t-il ?

NARCISSE

Quoi ! s'il l'aime, Seigneur ?

NÉRON

Si jeune encor se connaît-il lui-même ?
D'un regard enchanteur connaît-il le poison ?

NARCISSE

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison.
N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes
Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes.
A ses moindres désirs il sait s'accommoder;
Et peut-être déjà sait-il persuader.

NÉRON

Que dis-tu ? Sur son cœur il aurait quelque empire ?

NARCISSE

Je ne sais. Mais, Seigneur, ce que je puis vous dire,
Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux,
Le cœur plein d'un courroux qu'il cachait à vos yeux,

D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
Las de votre grandeur, et de sa servitude,
Entre l'impatience et la crainte flottant;
Il allait voir Junie, et revenait content.

NÉRON

D'autant plus malheureux qu'il aura su lui plaire,
Narcisse, il doit plutôt souhaiter sa colère.
Néron impunément ne sera pas jaloux.

NARCISSE

Vous ? Et de quoi, Seigneur, vous inquiétez-vous ?
Junie a pu le plaindre et partager ses peines,
Elle n'a vu couler de larmes que les siennes.
Mais aujourd'hui, Seigneur, que ses yeux dessillés
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les rois sans diadème,
Inconnus dans la foule, et son amant lui-même,
Attachés sur vos yeux s'honorer d'un regard
Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard;
Quand elle vous verra de ce degré de gloire,
Venir en soupirant avouer sa victoire,
Maître, n'en doutez point, d'un cœur déjà charmé
Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé.

NÉRON

A combien de chagrins il faut que je m'apprête !
Que d'importunités !

NARCISSE

Quoi donc ? qui vous arrête,
Seigneur ?

NÉRON

Tout. Octavie, Agrippine, Burrhus,
Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertus.
Non que pour Octavie un reste de tendresse
M'attache à son hymen, et plaigne sa jeunesse.
Mes yeux depuis longtemps fatigués de ses soins,
Rarement de ses pleurs daignent être témoins.
Trop heureux si bientôt la faveur d'un divorce,
Me soulageait d'un joug qu'on m'imposa par force.
Le Ciel même en secret semble la condamner.
Ses vœux depuis quatre ans ont beau l'importuner.
Les Dieux ne montrent point que sa vertu les touche.
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche,
L'empire vainement demande un héritier.

NARCISSE

Que tardez-vous, Seigneur, à la répudier ?
L'empire, votre cœur, tout condamne Octavie.
Auguste votre aïeul soupirait pour Livie;
Par un double divorce ils s'unirent tous deux,
Et vous devez l'empire à ce divorce heureux.
Tibère, que l'hymen plaça dans sa famille,
Osa bien à ses yeux répudier sa fille.
Vous seul jusques ici contraire à vos désirs
N'osez par un divorce assurer vos plaisirs.

NÉRON

Et ne connais-tu pas l'implacable Agrippine ?
Mon amour inquiet déjà se l'imagine,
Qui m'amène Octavie, et d'un œil enflammé
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé;
Et portant à mon cœur des atteintes plus rudes,
Me fait un long récit de mes ingratitudes.

De quel front soutenir ce fâcheux entretien ?

NARCISSE

N'êtes-vous pas, Seigneur, votre maître et le sien ?
Vous verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle ?
Vivez, régnez pour vous. C'est trop régner pour elle.
Craignez-vous ? Mais, Seigneur, vous ne la craignez pas.
Vous venez de bannir le superbe Pallas,
Pallas, dont vous savez qu'elle soutient l'audace.

NÉRON

Éloigné de ses yeux j'ordonne, je menace,
J'écoute vos conseils, j'ose les approuver,
Je m'excite contre elle et tâche à la braver.
Mais (je t'expose ici mon âme toute nue)
Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue,
Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
De ces yeux, où j'ai lu si longtemps mon devoir,
Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidèle,
Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle:
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien,
Mon génie étonné tremble devant le sien.
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance
Que je la fuis partout, que même je l'offense,
Et que de temps en temps j'irrite ses ennuis
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
Mais je t'arrête trop. Retire-toi, Narcisse.
Britannicus pourrait t'accuser d'artifice.

NARCISSE

Non, non, Britannicus s'abandonne à ma foi.
Par son ordre, Seigneur il croit que je vous voi.
Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,

Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche.
Impatient surtout de revoir ses amours
Il attend de mes soins ce fidèle secours.

NÉRON

J'y consens; porte-lui cette douce nouvelle.
Il la verra.

NARCISSE

Seigneur, bannissez-le loin d'elle.

NÉRON

J'ai mes raisons, Narcisse, et tu peux concevoir,
Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir.
Cependant vante-lui ton heureux stratagème.
Dis-lui qu'en sa faveur on me trompe moi-même.
Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre, la voici.
Va retrouver ton maître et l'amener ici.

SCÈNE III

NÉRON, JUNIE.

NÉRON

Vous vous troublez, Madame, et changez de visage.
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage ?

JUNIE

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur.
J'allais voir Octavie, et non pas l'Empereur.

NÉRON

Je le sais bien, Madame, et n'ai pu sans envie
Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE

Vous Seigneur ?

NÉRON

Pensez-vous, Madame, qu'en ces lieux
Seule pour vous connaître Octavie ait des yeux ?

JUNIE

Et quel autre, Seigneur ? voulez-vous que j'implore !
A qui demanderai-je un crime que j'ignore ?
Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas.
De grâce, apprenez-moi, Seigneur, mes attentats.

NÉRON

Quoi Madame ! est-ce donc une légère offense
De m'avoir si longtemps caché votre présence ?
Ces trésors dont le Ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous reçus pour les ensevelir ?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans alarmes
Croître loin de nos yeux son amour et vos charmes ?
Pourquoi de cette gloire exclus jusqu'à ce jour,
M'avez-vous sans pitié relégué dans ma cour ?
On dit plus: Vous souffrez sans en être offensée
Qu'il vous ose, Madame, expliquer sa pensée.
Car je ne croirai point que sans me consulter
La sévère Junie ait voulu le flatter,
Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'être aimée,
Sans que j'en sois instruit que par la renommée.

JUNIE

Je ne vous nîrai point, Seigneur, que ses soupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses désirs.
Il n'a point détourné ses regards d'une fille,
Seul reste du débris d'une illustre famille.
Peut-être il se souvient qu'en un temps plus heureux
Son père me nomma pour l'objet de ses vœux.
Il m'aime. Il obéit à l'Empereur son père,
Et j'ose dire encore, à vous, à votre mère:
Vos désirs sont toujours si conformes aux siens...

NÉRON

Ma mère a ses desseins, Madame, et j'ai les miens.
Ne parlons plus ici de Claude, et d'Agrippine.
Ce n'est point par leur choix que je me détermine.
C'est à moi seul, Madame, à répondre de vous;
Et je veux de ma main vous choisir un époux.

JUNIE

Ah, Seigneur, songez-vous que toute autre alliance,
Fera honte aux Césars auteurs de ma naissance ?

NÉRON

Non, Madame, l'époux dont je vous entretiens
Peut sans honte assembler vos aïeux et les siens.
Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flamme.

JUNIE

Et quel est donc, Seigneur, cet époux ?

NÉRON

Moi, Madame.

JUNIE

Vous ?

NÉRON

Je vous nommerais, Madame, un autre nom,
Si j'en savais quelque autre au-dessus de Néron.
Oui, pour vous faire un choix, où vous puissiez souscrire,
J'ai parcouru des yeux la cour, Rome, et l'empire.
Plus j'ai cherché, Madame, et plus je cherche encor
En quelles mains je dois confier ce trésor:
Plus je vois que César digne seul de vous plaire
En doit être lui seul l'heureux dépositaire,
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
A qui Rome a commis l'empire des humains.
Vous-même consultez vos premières années.
Claudius à son fils les avait destinées,
Mais c'était en un temps où de l'empire entier
Il croyait quelque jour le nommer l'héritier.
Les Dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,
C'est à vous de passer du côté de l'empire.
En vain de ce présent ils m'auraient honoré,
Si votre cœur devait en être séparé;
Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes;
Si tandis que je donne aux veilles, aux alarmes,
Des jours toujours à plaindre, et toujours enviés,
Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.
Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage.
Rome aussi bien que moi vous donne son suffrage,
Répudie Octavie, et me fait dénouer
Un hymen que le Ciel ne veut point avouer.
Songez-y donc, Madame, et pesez en vous-même
Ce choix digne des soins d'un prince qui vous aime;
Digne de vos beaux yeux trop longtemps captivés,
Digne de l'univers à qui vous vous devez.

JUNIE

Seigneur, avec raison je demeure étonnée.
Je me vois dans le cours d'une même journée
Comme une criminelle amenée en ces lieux:
Et lorsque avec frayeur je parais à vos yeux,
Que sur mon innocence à peine je me fie,
Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.
J'ose dire pourtant que je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.
Et pouvez-vous, Seigneur, souhaiter qu'une fille
Qui vit presque en naissant éteindre sa famille,
Qui dans l'obscurité nourrissant sa douleur
S'est fait une vertu conforme à son malheur;
Passe subitement de cette nuit profonde
Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde;
Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté,
Et dont une autre enfin remplit la majesté ?

NÉRON

Je vous ai déjà dit que je la répudie.
Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie.
N'accusez point ici mon choix d'aveuglement.
Je vous réponds de vous, consentez seulement.
Du sang dont vous sortez rappelez la mémoire,
Et ne préférez point à la solide gloire
Des honneurs dont César prétend vous revêtir,
La gloire d'un refus, sujet au repentir.

JUNIE

Le Ciel connaît, Seigneur, le fond de ma pensée.
Je ne me flatte point d'une gloire insensée.
Je sais de vos présents mesurer la grandeur.
Mais plus ce rang sur moi répandrait de splendeur

Plus il me ferait honte et mettrait en lumière
Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière.

NÉRON

C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin,
Madame, et l'amitié ne peut aller plus loin.
Mais ne nous flattons point, et laissons le mystère.
La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère,
Et pour Britannicus...

JUNIE

Il a su me toucher,
Seigneur, et je n'ai point prétendu m'en cacher.
Cette sincérité sans doute est peu discrète;
Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprète.
Absente de la cour je n'ai pas dû penser,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.
J'aime Britannicus. Je lui fus destinée
Quand l'empire devait suivre son hyménée.
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, son palais déserté,
La fuite d'une cour que sa chute a bannie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.
Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs,
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs.
L'empire en est pour vous l'inépuisable source,
Ou si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'univers soigneux de les entretenir
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse
Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse;
Et n'a pour tous plaisirs, Seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

NÉRON

Et ce sont ces plaisirs, et ces pleurs que j'envie,
Que tout autre que lui me paîrait de sa vie.
Mais je garde à ce prince un traitement plus doux.
Madame, il va bientôt paraître devant vous.

JUNIE

Ah, Seigneur, vos vertus m'ont toujours rassurée.

NÉRON

Je pouvais de ces lieux lui défendre l'entrée.
Mais, Madame, je veux prévenir le danger,
Où son ressentiment le pourrait engager.
Je ne veux point le perdre. Il vaut mieux que lui-même
Entende son arrêt de la bouche qu'il aime.
Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De son bannissement prenez sur vous l'offense,
Et soit par vos discours, soit par votre silence,
Du moins par vos froideurs faites-lui concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.

JUNIE

Moi ! que je lui prononce un arrêt si sévère !
Ma bouche mille fois lui jura le contraire.
Quand même jusque-là je pourrais me trahir:
Mes yeux lui défendront, Seigneur, de m'obéir.

NÉRON

Caché près de ces lieux je vous verrai, Madame:
Renfermez votre amour dans le fond de votre âme.

Vous n'aurez point pour moi de langages secrets.
J'entendrai des regards que vous croirez muets
Et sa perte sera l'infaillible salaire
D'un geste, ou d'un soupir échappé pour lui plaire.

JUNIE

Hélas ! si j'ose encor former quelques souhaits,
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais.

SCÈNE IV

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NARCISSE

Britannicus, Seigneur, demande la Princesse.
Il approche.

NÉRON

Qu'il vienne.

JUNIE

Ah Seigneur !

NÉRON

Je vous laisse.
Sa fortune dépend de vous plus que de moi.
Madame, en le voyant, songez que je vous voi.

SCÈNE V

JUNIE, NARCISSE.

JUNIE

Ah, cher Narcisse ! cours au-devant de ton maître.
Dis-lui... Je suis perdue, et je le vois paraître.

SCÈNE VI

JUNIE, BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS

Madame, quel bonheur me rapproche de vous ?
Quoi ! je puis donc jouir d'un entretien si doux ?
Mais parmi ce plaisir quel chagrin me dévore !
Hélas ! puis-je espérer de vous revoir encore ?
Faut-il que je dérobe avec mille détours
Un bonheur que vos yeux m'accordaient tous les jours ?
Quelle nuit ! Quel réveil ! Vos pleurs, votre présence
N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence ?
Que faisait votre amant ? Quel démon envieux
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux ?
Hélas ! dans la frayeur dont vous étiez atteinte
M'avez-vous en secret adressé quelque plainte ?
Ma princesse, avez-vous daigné me souhaiter ?
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter ?
Vous ne me dites rien ? Quel accueil ! quelle glace !
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrâce ?
Parlez. Nous sommes seuls. Notre ennemi trompé

Tandis que je vous parle est ailleurs occupé.
Ménageons les moments de cette heureuse absence.

JUNIE

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance.
Ces murs même, Seigneur, peuvent avoir des yeux,
Et jamais l'Empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS

Et depuis quand, Madame, êtes-vous si craintive ?
Quoi déjà votre amour souffre qu'on le captive ?
Qu'est devenu ce cœur qui me jurait toujours
De faire à Néron même envier nos amours ?
Mais bannissez, Madame, une inutile crainte.
La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte.
Chacun semble des yeux approuver mon courroux:
La mère de Néron se déclare pour nous;
Rome de sa conduite elle-même offensée...

JUNIE

Ah Seigneur ! vous parlez contre votre pensée.
Vous-même vous m'avez avoué mille fois
Que Rome le louait d'une commune voix.
Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS

Ce discours me surprend, il le faut avouer.
Je ne vous cherchais pas pour l'entendre louer.
Quoi pour vous confier la douleur qui m'accable
A peine je dérobe un moment favorable,
Et ce moment si cher, Madame, est consumé

A louer l'ennemi dont je suis opprimé.
Qui vous rend à vous-même en un jour si contraire ?
Quoi ! même vos regards ont appris à se taire ?
Que vois-je ? vous craignez de rencontrer mes yeux ?
Néron vous plairait-il ? vous serais-je odieux ?
Ah ! si je le croyais... Au nom des Dieux, Madame,
Éclaircissez le trouble où vous jetez mon âme,
Parlez. Ne suis-je plus dans votre souvenir ?

JUNIE

Retirez-vous, Seigneur, l'Empereur va venir.

BRITANNICUS

Après ce coup, Narcisse, à qui dois-je m'attendre ?

SCÈNE VII

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NÉRON

Madame...

JUNIE

Non, Seigneur, je ne puis rien entendre.
Vous êtes obéi. Laissez couler du moins
Des larmes dont ses yeux ne seront pas témoins.

SCÈNE VIII

NÉRON, NARCISSE.

NÉRON

Hé bien ? de leur amour tu vois la violence,
Narcisse, elle a paru jusque dans son silence.
Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer.
Mais je mettrai ma joie à le désespérer.
Je me fais de sa peine une image charmante,
Et je l'ai vu douter du cœur de son amante.
Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater.
Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter,
Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
Fais lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE, *seul.*

La fortune t'appelle une seconde fois,
Narcisse, voudrais-tu résister à sa voix ?
Suivons jusques au bout ses offres favorables ;
Et pour nous rendre heureux perdons les misérables.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS

PALLAS obéira, Seigneur.

NÉRON

Et de quel œil
Ma mère a-t-elle vu confondre son orgueil ?

BURRHUS

Ne doutez point, Seigneur, que ce coup ne la frappe,
Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échappe.
Ses transports dès longtemps commencent d'éclater.
A d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter !

NÉRON

Quoi ? de quelque dessein la croyez-vous capable ?

BURRHUS

Agrippine, Seigneur, est toujours redoutable.

Rome, et tous vos soldats révèrent ses aïeux,
Germanicus son père est présent à leurs yeux.
Elle sait son pouvoir; vous savez son courage,
Et ce qui me la fait redouter davantage,
C'est que vous appuyez vous-même son courroux,
Et que vous lui donnez des armes contre vous.

NÉRON

Moi, Burrhus ?

BURRHUS

Cet amour, Seigneur, qui vous possède...

NÉRON

Je vous entends, Burrhus, le mal est sans remède.
Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz.
Il faut que j'aime enfin.

BURRHUS

Vous vous le figurez,
Seigneur, et satisfait de quelque résistance
Vous redoutez un mal faible dans sa naissance.
Mais si dans son devoir votre cœur affermi
Voulait ne point s'entendre avec son ennemi,
Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire,
Si vous daigniez, Seigneur, rappeler la mémoire
Des vertus d'Octavie, indignes de ce prix,
Et de son chaste amour vainqueur de vos mépris;
Surtout si de Junie évitant la présence
Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'absence,
Croyez-moi, quelque amour qui semble vous charmer,
On n'aime point, Seigneur, si l'on ne veut aimer.

NÉRON

Je vous croirai, Burrhus, lorsque dans les alarmes
Il faudra soutenir la gloire de nos armes,
Ou lorsque plus tranquille assis dans le sénat
Il faudra décider du destin de l'État:
Je m'en reposerai sur votre expérience.
Mais, croyez-moi, l'amour est une autre science,
Burrhus, et je ferais quelque difficulté
D'abaisser jusque-là votre sévérité.
Adieu, je souffre trop éloigné de Junie.

SCÈNE II

BURRHUS, *seul.*

Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie.
Cette férocité que tu croyais fléchir
De tes faibles liens est prête à s'affranchir.
En quels excès peut-être elle va se répandre !
O Dieux ! en ce malheur quel conseil dois-je prendre ?
Sénèque, dont les soins me devraient soulager,
Occupé loin de Rome ignore ce danger.
Mais quoi ? Si d'Agrippine excitant la tendresse
Je pouvais... La voici, mon bonheur me l'adresse.

SCÈNE III

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

AGRIPPINE

Hé bien, je me trompais, Burrhus, dans mes soupçons ?
Et vous vous signalez par d'illustres leçons.

On exile Pallas, dont le crime peut-être
Est d'avoir à l'empire élevé votre maître.
Vous le savez trop bien. Jamais sans ses avis,
Claude qu'il gouvernait n'eût adopté mon fils.
Que dis-je ? A son épouse on donne une rivale.
On affranchit Néron de la foi conjugale.
Digne emploi d'un ministre, ennemi des flatteurs,
Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
De les flatter lui-même, et nourrir dans son âme
Le mépris de sa mère, et l'oubli de sa femme !

BURRHUS

Madame, jusqu'ici c'est trop tôt m'accuser.
L'Empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.
N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire,
Son orgueil dès longtemps exigeait ce salaire,
Et l'Empereur ne fait qu'accomplir à regret
Ce que toute la cour demandait en secret.
Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource.
Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.
Mais calmez vos transports. Par un chemin plus doux
Vous lui pourrez plus tôt ramener son époux.
Les menaces, les cris le rendront plus farouche.

AGRIPPINE

Ah ! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.
Je vois que mon silence irrite vos dédains,
Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine,
Le Ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.
Le fils de Claudius commence à ressentir
Des crimes, dont je n'ai que le seul repentir.
J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée,
Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée,

Leur faire à mon exemple expier leur erreur.
On verra d'un côté le fils d'un empereur,
Redemandant la foi jurée à sa famille,
Et de Germanicus on entendra la fille;
De l'autre l'on verra le fils d'Enobarbus,
Appuyé de Sénèque, et du tribun Burrhus,
Qui tous deux de l'exil rappelés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit.
On saura les chemins par où je l'ai conduit.
Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,
J'avoûrai les rumeurs les plus injurieuses.
Je confesserai tout, exils, assassinats,
Poison même...

BURRHUS

Madame, ils ne vous croiront pas.
Ils sauront récuser l'injuste stratagème
D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.
Pour moi qui le premier secondai vos desseins,
Qui fis même jurer l'armée entre ses mains,
Je ne me repens point de ce zèle sincère.
Madame, c'est un fils qui succède à son père.
En adoptant Néron, Claudius par son choix
De son fils et du vôtre a confondu les droits.
Rome l'a pu choisir. Ainsi sans être injuste,
Elle choisit Tibère adopté par Auguste,
Et le jeune Agrippa de son sang descendu
Se vit exclus du rang vainement prétendu.
Sur tant de fondements sa puissance établie
Par vous-même aujourd'hui ne peut être affaiblie.
Et s'il m'écoute encor, Madame, sa bonté
Vous en fera bientôt perdre la volonté.
J'ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.

SCÈNE IV

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE

Dans quel emportement la douleur vous engage,
Madame ! L'Empereur puisse-t-il l'ignorer !

AGRIPPINE

Ah ! lui-même à mes yeux puisse-t-il se montrer !

ALBINE

Madame, au nom des Dieux, cachez votre colère.
Quoi pour les intérêts de la sœur ou du frère
Faut-il sacrifier le repos de vos jours ?
Contraindrez-vous César jusque dans ses amours ?

AGRIPPINE

Quoi tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale,
Albine ? C'est à moi qu'on donne une rivale.
Bientôt si je ne romps ce funeste lien,
Ma place est occupée, et je ne suis plus rien.
Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée
Inutile à la cour, en était ignorée.
Les grâces, les honneurs par moi seule versés
M'attiraient des mortels les vœux intéressés.
Une autre de César a surpris la tendresse,
Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse,
Le fruit de tant de soins, la pompe des Césars,
Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards.
Que dis-je ? l'on m'évite et déjà délaissée...

Ah je ne puis, Albine, en souffrir la pensée.
Quand je devrais du Ciel hâter l'arrêt fatal.
Néron, l'ingrat Néron... Mais voici son rival.

SCÈNE V

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE.

BRITANNICUS

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles,
Madame. Nos malheurs trouvent des cœurs sensibles.
Vos amis et les miens jusqu'alors si secrets,
Tandis que nous perdions le temps en vains regrets,
Animés du courroux qu'allume l'injustice
Viennent de confier leur douleur à Narcisse.
Néron n'est pas encor tranquille possesseur
De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma sœur.
Si vous êtes toujours sensible à son injure,
On peut dans son devoir ramener le parjure.
La moitié du sénat s'intéresse pour nous.
Sylla, Pison, Plautus...

AGRIPPINE

Prince, que dites-vous ?
Sylla, Pison, Plautus ! les chefs de la noblesse !

BRITANNICUS

Madame, je vois bien que ce discours vous blesse,
Et que votre courroux tremblant, irrésolu,
Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu.
Non, vous avez trop bien établi ma disgrâce.

D'aucun ami pour moi ne redoutez l'audace.
Il ne m'en reste plus, et vos soins trop prudents
Les ont tous écartés ou séduits dès longtemps.

AGRIPPINE

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de créance:
Notre salut dépend de notre intelligence.
J'ai promis, il suffit. Malgré vos ennemis
Je ne révoque rien de ce que j'ai promis.
Le coupable Néron fuit en vain ma colère.
Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mère.
J'essaîrai tour à tour la force et la douceur.
Ou moi-même avec moi conduisant votre sœur,
J'irai semer partout ma crainte et ses alarmes,
Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.
Adieu. J'assiégerai Néron de toutes parts.
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.

SCÈNE VI

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS

Ne m'as-tu point flatté d'une fausse espérance ?
Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,
Narcisse ?

NARCISSE

Oui. Mais, Seigneur, ce n'est pas en ces lieux
Qu'il faut développer ce mystère à vos yeux.
Sortons. Qu'attendez-vous ?

BRITANNICUS

Ce que j'attends, Narcisse ?
Hélas !

NARCISSE

Expliquez-vous.

BRITANNICUS

Si par ton artifice
Je pouvais revoir...

NARCISSE

Qui ?

BRITANNICUS

J'en rougis. Mais enfin
D'un cœur moins agité j'attendrais mon destin.

NARCISSE

Après tous mes discours vous la croyez fidèle ?

BRITANNICUS

Non, je la crois, Narcisse, ingrate, criminelle,
Digne de mon courroux. Mais je sens malgré moi
Que je ne le crois pas autant que je le doi.
Dans ses égarements mon cœur opiniâtre
Lui prête des raisons, l'excuse, l'idolâtre.
Je voudrais vaincre enfin mon incrédulité,
Je la voudrais haïr avec tranquillité.
Et qui croira qu'un cœur si grand en apparence,
D'une infidèle cour ennemi dès l'enfance;
Renonce à tant de gloire, et dès le premier jour
Trame une perfidie, inouïe à la cour ?

NARCISSE

Et qui sait si l'ingrate en sa longue retraite
N'a point de l'Empereur médité la défaite ?
Trop sûre que ses yeux ne pouvaient se cacher
Peut-être elle fuyait pour se faire chercher,
Pour exciter Néron par la gloire pénible
De vaincre une fierté jusqu'alors invincible.

BRITANNICUS

Je ne la puis donc voir ?

NARCISSE

Seigneur, en ce moment
Elle reçoit les vœux de son nouvel amant.

BRITANNICUS

Hé bien, Narcisse, allons. Mais que vois-je ? C'est elle.

NARCISSE

Ah Dieux ! A l'Empereur portons cette nouvelle.

SCÈNE VII

BRITANNICUS, JUNIE.

JUNIE

Retirez-vous, Seigneur, et fuyez un courroux

Que ma persévérance allume contre vous.
Néron est irrité. Je me suis échappée,
Tandis qu'à l'arrêter sa mère est occupée.
Adieu, réservez-vous, sans blesser mon amour,
Au plaisir de me voir justifier un jour.
Votre image sans cesse est présente à mon âme.
Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS

Je vous entends, Madame,
Vous voulez que ma fuite assure vos désirs,
Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs.
Sans doute en me voyant, une pudeur secrète
Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiète.
Hé bien, il faut partir.

JUNIE

Seigneur, sans m'imputer...

BRITANNICUS

Ah ! vous deviez du moins plus longtemps disputer.
Je ne murmure point qu'une amitié commune
Se range du parti que flatte la fortune,
Que l'éclat d'un empire ait pu vous éblouir,
Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez jouir.
Mais que de ces grandeurs comme une autre occupée
Vous m'en ayez paru si longtemps détrompée;
Non, je l'avoue encor, mon cœur désespéré
Contre ce seul malheur n'était point préparé.
J'ai vu sur ma ruine élever l'injustice.
De mes persécuteurs j'ai vu le Ciel complice.
Tant d'horreurs n'avaient point épuisé son courroux.
Madame. Il me restait d'être oublié de vous.

JUNIE

Dans un temps plus heureux ma juste impatience
Vous ferait repentir de votre défiance.
Mais Néron vous menace. En ce pressant danger,
Seigneur, j'ai d'autres soins que de vous affliger.
Allez, rassurez-vous, et cessez de vous plaindre,
Néron nous écoutait, et m'ordonnait de feindre.

BRITANNICUS

Quoi le cruel ?...

JUNIE

Témoin de tout notre entretien
D'un visage sévère examinait le mien,
Prêt à faire sur vous éclater la vengeance
D'un geste confident de notre intelligence.

BRITANNICUS

Néron nous écoutait, Madame ! Mais hélas !
Vos yeux auraient pu feindre et ne m'abuser pas.
Ils pouvaient me nommer l'auteur de cet outrage.
L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage ?
De quel trouble un regard pouvait me préserver ?
Il fallait...

JUNIE

Il fallait me taire, et vous sauver.
Combien de fois, hélas ! puisqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son désordre allait-il vous instruire ?
De combien de soupirs interrompant le cours
Ai-je évité vos yeux que je cherchais toujours !
Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime !
De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,
Lorsque par un regard on peut le consoler !

Mais quels pleurs ce regard aurait-il fait couler ?
Ah ! dans ce souvenir inquiète, troublée,
Je ne me sentais pas assez dissimulée.
De mon front effrayé je craignais la pâleur.
Je trouvais mes regards trop pleins de ma douleur.
Sans cesse il me semblait que Néron en colère
Me venait reprocher trop de soin de vous plaire.
Je craignais mon amour vainement renfermé,
Enfin j'aurais voulu n'avoir jamais aimé.
Hélas ! pour son bonheur, Seigneur, et pour le nôtre,
Il n'est que trop instruit de mon cœur et du vôtre.
Allez encore un coup, cachez-vous à ses yeux.
Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.
De mille autres secrets j'aurais conte à vous rendre.

BRITANNICUS

Ah ! n'en voilà que trop. C'est trop me faire entendre,
Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.
Et savez-vous pour moi tout ce que vous quittez ?
Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche ?

JUNIE

Que faites-vous ? Hélas ! votre rival s'approche.

SCÈNE VIII

NÉRON, BRITANNICUS, JUNIE.

NÉRON

Prince, continuez des transports si charmants.

Je conçois vos bontés par ses remercîments,
Madame, à vos genoux, je viens de le surprendre.
Mais il aurait aussi quelque grâce à me rendre,
Ce lieu le favorise, et je vous y retiens
Pour lui faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS

Je puis mettre à ses pieds ma douleur, ou ma joie,
Partout où sa bonté consent que je la voie.
Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez,
N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

NÉRON

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse
Qu'il faut qu'on me respecte, et que l'on m'obéisse.

BRITANNICUS

Ils ne nous ont pas vu l'un et l'autre élever,
Moi pour vous obéir, et vous pour me braver,
Et ne s'attendaient pas lorsqu'ils nous virent naître,
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.

NÉRON

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés,
J'obéissais alors et vous obéissez.
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,
Vous êtes jeune encore et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS

Et qui m'en instruira ?

NÉRON

Tout l'empire à la fois,
Rome.

BRITANNICUS

Rome met-elle au nombre de vos droits
Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
Les emprisonnements, le rapt, et le divorce ?

NÉRON

Rome ne porte point ses regards curieux
Jusque dans des secrets que je cache à ses yeux.
Imitez son respect.

BRITANNICUS

On sait ce qu'elle en pense.

NÉRON

Elle se tait du moins, imitez son silence.

BRITANNICUS

Ainsi Néron commence à ne se plus forcer.

NÉRON

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS

Chacun devait bénir le bonheur de son règne.

NÉRON

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS

Je connais mal Junie, ou de tels sentiments
Ne mériteront pas ses applaudissements.

NÉRON

Du moins si je ne sais le secret de lui plaire,
Je sais l'art de punir un rival téméraire.

BRITANNICUS

Pour moi, quelque péril qui me puisse accabler,
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NÉRON

Souhaitez-la. C'est tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS

Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire.

NÉRON

Elle vous l'a promis, vous lui plairez toujours.

BRITANNICUS

Je ne sais pas du moins épier ses discours.
Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche,
Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

NÉRON

Je vous entends. Hé bien, gardes.

JUNIE

Que faites-vous ?
C'est votre frère. Hélas ! c'est un amant jaloux,
Seigneur, mille malheurs persécutent sa vie.
Ah ! son bonheur peut-il exciter votre envie ?
Souffrez que de vos cœurs rapprochant les liens,
Je me cache à vos yeux, et me dérobe aux siens.
Ma fuite arrêtera vos discordes fatales,
Seigneur, j'irai remplir le nombre des vestales.
Ne lui disputez plus mes vœux infortunés,
Souffrez que les Dieux seuls en soient importunés.

NÉRON

L'entreprise, Madame, est étrange et soudaine.
Dans son appartement, gardes, qu'on la remène.
Gardez Britannicus dans celui de sa sœur.

BRITANNICUS

C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur.

JUNIE

Prince, sans l'irriter, cédons à cet orage.

NÉRON

Gardes, obéissez, sans tarder davantage.

SCÈNE IX

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS

Que vois-je ? O Ciel !

NÉRON, *sans voir Burrhus.*

Ainsi leurs feux sont redoublés,
Je reconnais la main qui les a rassemblés.
Agrippine ne s'est présentée à ma vue,
Ne s'est dans ses discours si longtemps étendue,
Que pour faire jouer ce ressort odieux.
Qu'on sache si ma mère est encore en ces lieux.
Burrhus, dans ce palais je veux qu'on la retienne,
Et qu'au lieu de sa garde, on lui donne la mienne.

BURRHUS

Quoi, Seigneur ? sans l'ouïr ? Une mère ?

NÉRON

Arrêtez.
J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez.
Mais depuis quelques jours tout ce que je désire
Trouve en vous un censeur, prêt à me contredire.
Répondez-m'en, vous dis-je, ou sur votre refus
D'autres me répondront et d'elle, et de Burrhus.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

AGRIPPINE, BURRHUS.

BURRHUS

Oui Madame, à loisir vous pourrez vous défendre.
César lui-même ici consent de vous entendre.
Si son ordre au palais vous a fait retenir,
C'est peut-être à dessein de vous entretenir.
Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée.
Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras.
Défendez-vous, Madame, et ne l'accusez pas.
Vous voyez, c'est lui seul que la cour envisage.
Quoiqu'il soit votre fils, et même votre ouvrage,
Il est votre empereur. Vous êtes comme nous
Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous.
Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,
La cour autour de vous ou s'écarte, ou s'empresse.
C'est son appui qu'on cherche, en cherchant votre appui.
Mais voici l'Empereur.

AGRIPPINE

Qu'on me laisse avec lui.

SCÈNE II

AGRIPPINE, NÉRON.

AGRIPPINE, *s'asseyant.*

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.
J'ignore de quel crime on a pu me noircir.
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez. Vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avait mis de distance.
Les droits de mes aïeux que Rome a consacrés
Étaient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône, où je serais placée.
Je fléchis mon orgueil, j'allai prier Pallas.
Son maître chaque jour caressé dans mes bras
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour, où je voulais amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux,
Écartait Claudius d'un lit incestueux.
Il n'osait épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit. Une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.
C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille.
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille.
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'était rien encor. Eussiez-vous pu prétendre

Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre ?
De ce même Pallas j'implorai le secours,
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron, et du pouvoir suprême
Voulut avant le temps vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun rappelant le passé
Découvrit mon dessein, déjà trop avancé;
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux,
L'exil me délivra des plus séditieux.
Claude même lassé de ma plainte éternelle
Éloigna de son fils tous ceux, de qui le zèle
Engagé dès longtemps à suivre son destin,
Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus: je choisis moi-même dans ma suite
Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite.
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix.
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée.
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Sénèque et ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors estimait leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses
Ma main, sous votre nom, répandait ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appas
Vous attiraient les cœurs du peuple, et des soldats,
Qui d'ailleurs réveillant leur tendresse première
Favorisaient en vous Germanicus mon père.
Cependant Claudius penchait vers son déclin.
Ses yeux longtemps fermés s'ouvrirent à la fin.
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit m'étaient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse,

De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse,
Mes soins, en apparence épargnant ses douleurs,
De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte:
Et tandis que Burrhus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome les autels fumaient de sacrifices,
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité
Du prince déjà mort demandait la santé.
Enfin des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance,
On vit Claude, et le peuple étonné de son sort
Apprit en même temps votre règne, et sa mort.
C'est le sincère aveu que je voulais vous faire.
Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire.
Du fruit de tant de soins à peine jouissant
En avez-vous six mois paru reconnaissant,
Que lassé d'un respect, qui vous gênait peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connaître.
J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu favoriser de votre confiance
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux.
Et lorsque vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures,
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu)
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère,
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère,
Que faites-vous ? Junie enlevée à la cour
Devient en une nuit l'objet de votre amour.
Je vois de votre cœur Octavie effacée

Prête à sortir du lit, où je l'avais placée.
Je vois Pallas banni, votre frère arrêté,
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté,
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
Et lorsque convaincu de tant de perfidies
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous, qui m'ordonnez de me justifier.

NÉRON

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire.
Et sans vous fatiguer du soin de le redire,
Votre bonté, Madame, avec tranquillité
Pouvait se reposer sur ma fidélité.
Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues,
Que jadis (j'ose ici vous le dire entre nous)
Vous n'aviez sous mon nom travaillé que pour vous.
« Tant d'honneurs, disaient-ils, et tant de déférences
Sont-ce de ses bienfaits de faibles récompenses ?
Quel crime a donc commis ce fils tant condamné ?
Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné ?
N'est-il de son pouvoir que le dépositaire ? »
Non, que si jusque-là j'avais pu vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, Madame, à vous céder
Ce pouvoir que vos cris semblaient redemander:
Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.
Vous entendiez les bruits qu'excitait ma faiblesse.
Le sénat chaque jour, et le peuple irrités
De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
Publiaient qu'en mourant Claude avec sa puissance
M'avait encor laissé sa simple obéissance.
Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux
Porter en murmurant leurs aigles devant vous,
Honteux de rabaisser par cet indigne usage
Les héros, dont encore elles portent l'image.

Toute autre se serait rendue à leurs discours,
Mais si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours.
Avec Britannicus contre moi réunie
Vous le fortifiez du parti de Junie,
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et lorsque malgré moi, j'assure mon repos,
On vous voit de colère, et de haine animée.
Vous voulez présenter mon rival à l'armée.
Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE

Moi le faire empereur, ingrat ? L'avez-vous cru ?
Quel serait mon dessein ? Qu'aurais-je pu prétendre ?
Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrais-je [attendre ?
Ah ! si sous votre empire on ne m'épargne pas,
Si mes accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur empereur ils poursuivent la mère,
Que ferais-je au milieu d'une cour étrangère ?
Ils me reprocheraient, non des cris impuissants,
Des desseins étouffés aussitôt que naissants,
Mais des crimes pour vous commis à votre vue;
Et dont je ne serais que trop tôt convaincue.
Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours,
Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours.
Dès vos plus jeunes ans mes soins et mes tendresses
N'ont arraché de vous que de feintes caresses.
Rien ne vous a pu vaincre, et votre dureté
Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté.
Que je suis malheureuse ! Et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune ?
Je n'ai qu'un fils. O Ciel, qui m'entends aujourd'hui,
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui ?
Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue.
J'ai vaincu ses mépris, j'ai détourné ma vue

Des malheurs qui dès lors me furent annoncés.
J'ai fait ce que j'ai pu, vous régnez, c'est assez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaitez prenez encor ma vie;
Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NÉRON

Hé bien donc, prononcez, que voulez-vous qu'on fasse ?

AGRIPPINE

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace,
Que de Britannicus on calme le courroux,
Que Junie à son choix puisse prendre un époux,
Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure,
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure,
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NÉRON

Oui, Madame, je veux que ma reconnaissance
Désormais dans les cœurs grave votre puissance,
Et je bénis déjà cette heureuse froideur
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie,
Avec Britannicus je me réconcilie,
Et quant à cet amour qui nous a séparés,
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez.
Allez donc, et portez cette joie à mon frère.
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.

SCÈNE III

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS

Que cette paix, Seigneur, et ces embrassements
Vont offrir à mes yeux des spectacles charmants !
Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire,
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON

Je ne vous flatte point, je me plaignais de vous,
Burrhus, je vous ai crus tous deux d'intelligence.
Mais son inimitié vous rend ma confiance,
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher.
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS

Quoi Seigneur !

NÉRON

C'en est trop. Il faut que sa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
Tant qu'il respirera je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi,
Et je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus.

NÉRON

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie ?

NÉRON

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, Seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON

Burrhus !

BURRHUS

De votre bouche, ô Ciel ! puis-je l'apprendre ?
Vous-même sans frémir avez-vous pu l'entendre ?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner ?
Néron dans tous les cœurs est-il las de régner ?
Que dira-t-on de vous ? Quelle est votre pensée ?

NÉRON

Quoi toujours enchaîné de ma gloire passée
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour,
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour ?
Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire ?

BURRHUS

Et ne suffit-il pas, Seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits ?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici vous pouvez toujours l'être.
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus.
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs, par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui même après leur mort auront des successeurs.
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah ! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence ?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés ?
Dans quel repos, ô Ciel ! les avez-vous coulés ?
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même:
« Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime.
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer,
Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer.
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage,
Je vois voler partout les cœurs à mon passage ! »
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô Dieux !
Le sang le plus abject vous était précieux.
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable;
Vous résistiez, Seigneur, à leur sévérité,
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté,

Et plaignant les malheurs attachés à l'empire,
« Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire ».
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur.
On ne me verra point survivre à votre gloire,
Si vous allez commettre une action si noire.
(Il se jette à genoux.)
Me voilà prêt, Seigneur, avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée,
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur,
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides.
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras...

NÉRON

Ah ! que demandez-vous !

BURRHUS

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur, on le trahit, je sais son innocence,
Je vous réponds pour lui de son obéissance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NÉRON

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

SCÈNE IV

NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste.
Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste
A redoublé pour moi ses soins officieux.
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux;
Et le fer est moins prompt pour trancher une vie
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON

Narcisse, c'est assez, je reconnais ce soin,
Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE

Quoi ! pour Britannicus votre haine affaiblie
Me défend...

NÉRON

Oui, Narcisse, on nous réconcilie.

NARCISSE

Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur. Mais il s'est vu tantôt emprisonner.
Cette offense en son cœur sera longtemps nouvelle.

Il n'est point de secrets que le temps ne révèle.
Il saura que ma main lui devait présenter
Un poison que votre ordre avait fait apprêter.
Les Dieux de ce dessein puissent-ils le distraire !
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

NÉRON

On répond de son cœur, et je vaincrai le mien.

NARCISSE

Et l'hymen de Junie en est-il le lien ?
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice ?

NÉRON

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE

Agrippine, Seigneur, se l'était bien promis.
Elle a repris sur vous son souverain empire.

NÉRON

Quoi donc ? Qu'a-t-elle dit ? Et que voulez-vous dire ?

NARCISSE

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NÉRON

De quoi ?

NARCISSE

Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment:
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste
On verrait succéder un silence modeste,
Que vous-même à la paix souscririez le premier,
Heureux que sa bonté daignât tout oublier.

NÉRON

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse ?
Je n'ai que trop de pente à punir son audace.
Et si je m'en croyais ce triomphe indiscret
Serait bientôt suivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'univers quel sera le langage ?
Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome effaçant tant de titres d'honneur
Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur ?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE

Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides ?
Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours ?
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours ?
De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire ?
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire ?
Mais, Seigneur, les Romains ne vous sont pas connus.
Non non, dans leurs discours ils sont plus retenus.
Tant de précaution affaiblit votre règne.
Ils croiront en effet mériter qu'on les craigne.
Au joug depuis longtemps ils se sont façonnés.
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toujours ardents à vous complaire.
Leur prompte servitude a fatigué Tibère.
Moi-même revêtu d'un pouvoir emprunté,

Que je reçus de Claude avec la liberté,
J'ai cent fois dans le cours de ma gloire passée
Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur ?
Faites périr le frère, abandonnez la sœur.
Rome sur ses autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes.
Vous verrez mettre au rang des jours infortunés
Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés.

NÉRON

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.
J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
Je ne veux point encore en lui manquant de foi
Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile,
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

NARCISSE

Burrhus ne pense pas, Seigneur, tout ce qu'il dit.
Son adroite vertu ménage son crédit.
Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée:
Ils verraient par ce coup leur puissance abaissée:
Vous seriez libre alors, Seigneur, et devant vous
Ces maîtres orgueilleux fléchiraient comme nous.
Quoi donc ! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire ?
« Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire.
Il ne dit, il ne fait, que ce qu'on lui prescrit.
Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.
Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,

A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre,
Tandis que des soldats de moments en moments
Vont arracher pour lui les applaudissements. »
Ah ! ne voulez-vous pas les forcer à se taire ?

NÉRON

Viens, Narcisse. Allons voir ce que nous devons faire.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

BRITANNICUS, JUNIE.

BRITANNICUS

Oui Madame, Néron (qui l'aurait pu penser ?)
Dans son appartement m'attend pour m'embrasser.
Il y fait de sa cour inviter la jeunesse.
Il veut que d'un festin la pompe et l'allégresse
Confirment à leurs yeux la foi de nos serments,
Et réchauffent l'ardeur de nos embrassements.
Il éteint cet amour source de tant de haine,
Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.
Pour moi, quoique banni du rang de mes aïeux,
Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux,
Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire,
Il semble me céder la gloire de vous plaire;
Mon cœur, je l'avoûrai, lui pardonne en secret,
Et lui laisse le reste avec moins de regret.
Quoi ! je ne serai plus séparé de vos charmes ?
Quoi ! même en ce moment je puis voir sans alarmes
Ces yeux, que n'ont émus ni soupirs, ni terreur,
Qui m'ont sacrifié l'empire et l'Empereur ?
Ah Madame ! Mais quoi ? Quelle nouvelle crainte
Tient parmi mes transports votre joie en contrainte ?

D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos tristes yeux
Avec de longs regards se tournent vers les cieux ?
Qu'est-ce que vous craignez ?

JUNIE

Je l'ignore moi-même.
Mais je crains.

BRITANNICUS

Vous m'aimez ?

JUNIE

Hélas, si je vous aime ?

BRITANNICUS

Néron ne trouble plus notre félicité.

JUNIE

Mais me répondez-vous de sa sincérité ?

BRITANNICUS

Quoi ! vous le soupçonnez d'une haine couverte ?

JUNIE

Néron m'aimait tantôt, il jurait votre perte.
Il me fuit, il vous cherche. Un si grand changement
Peut-il être, Seigneur, l'ouvrage d'un moment ?

BRITANNICUS

Cet ouvrage, Madame, est un coup d'Agrippine.

Elle a cru que ma perte entraînait sa ruine.
Grâce aux préventions de son esprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.
Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paraître.
Je m'en fie à Burrhus. J'en crois même son maître.
Je crois, qu'à mon exemple impuissant à trahir
Il hait à cœur ouvert, ou cesse de haïr.

JUNIE

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vôtre.
Sur des pas différents vous marchez l'un et l'autre.
Je ne connais Néron et la cour que d'un jour.
Mais (si je l'ose dire) hélas ! dans cette cour,
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense !
Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence !
Avec combien de joie on y trahit sa foi !
Quel séjour étranger et pour vous et pour moi !

BRITANNICUS

Mais que son amitié soit véritable ou feinte,
Si vous craignez Néron, lui-même est-il sans crainte ?
Non non, il n'ira point par un lâche attentat
Soulever contre lui le peuple et le sénat.
Que dis-je ? il reconnaît sa dernière injustice.
Ses remords ont paru même aux yeux de Narcisse.
Ah ! s'il vous avait dit, ma princesse, à quel point...

JUNIE

Mais Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il point ?

BRITANNICUS

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie ?

JUNIE

Et que sais-je ? Il y va, Seigneur, de votre vie.
Tout m'est suspect. Je crains que tout ne soit séduit.
Je crains Néron. Je crains le malheur qui me suit.
D'un noir pressentiment malgré moi prévenue,
Je vous laisse à regret éloigner de ma vue.
Hélas ! si cette paix, dont vous vous repaissez,
Couvrait contre vos jours quelques pièges dressés !
Si Néron irrité de notre intelligence
Avait choisi la nuit pour cacher sa vengeance !
S'il préparait ses coups tandis que je vous vois !
Et si je vous parlais pour la dernière fois !
Ah Prince !

BRITANNICUS

Vous pleurez ! Ah ma chère Princesse !
Et pour moi jusque-là votre cœur s'intéresse ?
Quoi Madame ! en un jour, où plein de sa grandeur
Néron croit éblouir vos yeux de sa spendeur,
Dans des lieux où chacun me fuit et le révère,
Aux pompes de sa cour préférer ma misère !
Quoi ! dans ce même jour, et dans ces mêmes lieux
Refuser un empire et pleurer à mes yeux !
Mais, Madame, arrêtez ces précieuses larmes;
Mon retour va bientôt dissiper vos alarmes.
Je me rendrais suspect par un plus long séjour.
Adieu, je vais le cœur tout plein de mon amour,
Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,
Ne voir, n'entretenir que ma belle Princesse.
Adieu.

JUNIE

Prince...

BRITANNICUS

On m'attend, Madame, il faut partir.

JUNIE

Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.

SCÈNE II

AGRIPPINE, BRITANNICUS, JUNIE.

AGRIPPINE

Prince, que tardez-vous ? Partez en diligence.
Néron impatient se plaint de votre absence.
La joie et le plaisir de tous les conviés
Attend pour éclater que vous vous embrassiez.
Ne faites point languir une si juste envie,
Allez. Et nous, Madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS

Allez, belle Junie, et d'un esprit content
Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend.
Dès que je le pourrai je reviens sur vos traces,
Madame, et de vos soins j'irai vous rendre grâces.

SCÈNE III

AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE

Madame, ou je me trompe, ou durant vos adieux
Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.
Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage ?
Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage ?

JUNIE

Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés,
Ai-je pu rassurer mes esprits agités ?
Hélas ! à peine encor je conçois ce miracle.
Quand même à vos bontés je craindrais quelque obstacle,
Le changement, Madame, est commun à la cour,
Et toujours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE

Il suffit, j'ai parlé, tout a changé de face.
Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.
Je réponds d'une paix jurée entre mes mains,
Néron m'en a donné des gages trop certains.
Ah ! si vous aviez vu par combien de caresses
Il m'a renouvelé la foi de ses promesses !
Par quels embrassements il vient de m'arrêter !
Ses bras dans nos adieux ne pouvaient me quitter.
Sa facile bonté sur son front répandue
Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue.
Il s'épanchait en fils, qui vient en liberté
Dans le sein de sa mère oublier sa fierté.
Mais bientôt reprenant un visage sévère,
Tel que d'un empereur qui consulte sa mère,
Sa confidence auguste a mis entre mes mains
Des secrets d'où dépend le destin des humains.
Non, il le faut ici confesser à sa gloire,
Son cœur n'enferme point une malice noire,
Et nos seuls ennemis altérant sa bonté
Abusaient contre nous de sa facilité.
Mais enfin à son tour leur puissance décline.
Rome encore une fois va connaître Agrippine.
Déjà, de ma faveur on adore le bruit.
Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit,
Passons chez Octavie, et donnons-lui le reste

D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeste.
Mais qu'est-ce que j'entends ? Quel tumulte confus ?
Que peut-on faire ?

JUNIE

O Ciel ! sauvez Britannicus.

SCÈNE IV

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

AGRIPPINE

Burrhus, où courez-vous ? Arrêtez. Que veut dire...

BURRHUS

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

JUNIE

Ah mon prince !

AGRIPPINE

Il expire ?

BURRHUS

Ou plutôt il est mort,
Madame.

JUNIE

Pardonnez, Madame, à ce transport.
Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre.

SCÈNE V

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE

Quel attentat, Burrhus !

BURRHUS

Je n'y pourrai survivre,
Madame, il faut quitter la cour et l'Empereur.

AGRIPPINE

Quoi ! du sang de son frère il n'a point eu d'horreur ?

BURRHUS

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.
A peine l'Empereur a vu venir son frère,
Il se lève, il l'embrasse, on se tait, et soudain
César prend le premier une coupe à la main.
« Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
Ma main de cette coupe épanche les prémices,
Dit-il; Dieux, que j'appelle à cette effusion,
Venez favoriser notre réunion. »
Par les mêmes serments Britannicus se lie.
La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie.
Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de si puissants efforts.
Madame, la lumière à ses yeux est ravie,
Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.
Jugez combien ce coup frappe tous les esprits.
La moitié s'épouvante et sort avec des cris.

Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage
Sur les yeux de César composent leur visage.
Cependant sur son lit il demeure penché,
D'aucun étonnement il ne paraît touché.
« Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence
A souvent sans péril attaqué son enfance. »
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui,
Et sa perfide joie éclate malgré lui.
Pour moi dût l'Empereur punir ma hardiesse
D'une odieuse cour j'ai traversé la presse,
Et j'allais accablé de cet assassinat
Pleurer Britannicus, César et tout l'État.

AGRIPPINE

Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire.

SCÈNE VI

AGRIPPINE, NÉRON, BURRHUS, NARCISSE.

NÉRON, *voyant Agrippine.*

Dieux !

AGRIPPINE

Arrêtez, Néron. J'ai deux mots à vous dire.
Britannicus est mort. Je reconnais les coups.
Je connais l'assassin.

NÉRON

Et qui, Madame ?

AGRIPPINE

Vous.

NÉRON

Moi ! Voilà les soupçons dont vous êtes capable.
Il n'est point de malheurs dont je ne sois coupable.
Et si l'on veut, Madame, écouter vos discours,
Ma main de Claude même aura tranché les jours.
Son fils vous était cher, sa mort peut vous confondre.
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE

Non non, Britannicus est mort empoisonné.
Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

NÉRON

Madame, mais qui peut vous tenir ce langage ?

NARCISSE

Hé Seigneur ! ce soupçon vous fait-il tant d'outrage ?
Britannicus, Madame, eut des desseins secrets
Qui vous auraient coûté de plus justes regrets.
Il aspirait plus loin qu'à l'hymen de Junie.
De vos propres bontés il vous aurait punie.
Il vous trompait vous-même et son cœur offensé,
Prétendait tôt ou tard rappeler le passé.
Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie;
Soit qu'instruit des complots qui menaçaient sa vie,
Sur ma fidélité César s'en soit remis,
Laissez les pleurs, Madame, à vos seuls ennemis.
Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres.
Mais vous...

AGRIPPINE

Poursuis, Néron, avec de tels ministres.

Par des faits glorieux tu te vas signaler.
Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le sang de ton frère.
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.
Dans le fond de ton cœur, je sais que tu me hais.
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort te soit même inutile:
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.
Rome, ce ciel, ce jour, que tu reçus de moi,
Partout, à tout moment, m'offriront devant toi.
Tes remords te suivront comme autant de furies.
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries.
Ta fureur s'irritant soi-même dans son cours
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le Ciel las de tes crimes
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes,
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien;
Et ton nom paraîtra dans la race future
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.
Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
Adieu, tu peux sortir.

NÉRON

Narcisse, suivez-moi.

SCÈNE VII

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE

Ah Ciel! de mes soupçons quelle était l'injustice.
Je condamnais Burrhus, pour écouter Narcisse!

Burrhus avez-vous vu quels regards furieux
Néron en me quittant m'a laissés pour adieux ?
C'en est fait. Le cruel n'a plus rien qui l'arrête:
Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête.
Il vous accablera vous-même à votre tour.

BURRHUS

Ah Madame ! pour moi j'ai vécu trop d'un jour,
Plût au Ciel, que sa main heureusement cruelle
Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle!
Qu'il ne m'eût pas donné par ce triste attentat
Un gage trop certain des malheurs de l'État !
Son crime seul n'est pas ce qui me désespère;
Sa jalousie a pu l'armer contre son frère.
Mais s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,
Néron l'a vu mourir, sans changer de couleur.
Ses yeux indifférents ont déjà la constance
D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance.
Qu'il achève, Madame; et qu'il fasse périr
Un ministre importun qui ne le peut souffrir.
Hélas ! Loin de vouloir éviter sa colère,
La plus soudaine mort me sera la plus chère.

SCÈNE DERNIÈRE

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

ALBINE

Ah Madame ! ah Seigneur ! courez vers l'Empereur.
Venez sauver César de sa propre fureur.
Il se voit pour jamais séparé de Junie.

AGRIPPINE

Quoi Junie elle-même a terminé sa vie ?

ALBINE

Pour accabler César d'un éternel ennui,
Madame, sans mourir elle est morte pour lui.
Vous savez de ces lieux comme elle s'est ravie.
Elle a feint de passer chez la triste Octavie.
Mais bientôt elle a pris des chemins écartés,
Où mes yeux ont suivi ses pas précipités.
Des portes du palais elle sort éperdue.
D'abord elle a d'Auguste aperçu la statue;
Et mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds
Que de ses bras pressants elle tenait liés:
« Prince, par ces genoux, dit-elle, que j'embrasse:
Protège en ce moment le reste de ta race.
Rome dans ton palais vient de voir immoler
Le seul de tes neveux, qui te pût ressembler,
On veut après sa mort que je lui sois parjure.
Mais pour lui conserver une foi toujours pure,
Prince, je me dévoue à ces Dieux immortels,
Dont ta vertu t'a fait partager les autels. »
Le peuple cependant que ce spectacle étonne,
Vole de toutes parts, se presse, l'environne,
S'attendrit à ses pleurs, et plaignant son ennui
D'une commune voix la prend sous son appui.
Ils la mènent au temple, où depuis tant d'années
Au culte des autels nos vierges destinées
Gardent fidèlement le dépôt précieux
Du feu toujours ardent qui brûle pour nos Dieux.
César les voit partir sans oser les distraire.
Narcisse plus hardi s'empresse pour lui plaire.
Il vole vers Junie, et sans s'épouvanter,
D'une profane main commence à l'arrêter.

De mille coups mortels son audace est punie.
Son infidèle sang rejaillit sur Junie.
César de tant d'objets en même temps frappé
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.
Il rentre. Chacun suit son silence farouche.
Le seul nom de Junie échappe de sa bouche.
Il marche sans dessein, ses yeux mal assurés
N'osent lever au ciel leurs regards égarés.
Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude
Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude,
Si vous l'abandonnez plus longtemps sans secours,
Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours.
Le temps presse. Courez. Il ne faut qu'un caprice.
Il se perdrait, Madame.

AGRIPPINE

Il se ferait justice.
Mais Burrhus allons voir jusqu'où vont ses transports.
Voyons quel changement produiront ses remords,
S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.

BURRHUS

Plût aux Dieux que ce fût le dernier de ses crimes !

FIN

BÉRÉNICE

1670

A MONSEIGNEUR COLBERT

SECRÉTAIRE D'ÉTAT,
CONTRÔLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES,
SURINTENDANT DES BATIMENTS,
GRAND TRÉSORIER DES ORDRES DU ROI,
MARQUIS DE SEIGNELAY, ETC.

MONSEIGNEUR,

QUELQUE juste défiance que j'aie de moi-même, et de mes ouvrages, j'ose espérer que vous ne condamnerez pas la liberté que je prends de vous dédier cette tragédie. Vous ne l'avez pas jugée tout à fait indigne de votre approbation. Mais ce qui fait son plus grand mérite auprès de vous, c'est, MONSEIGNEUR, *que vous avez été témoin du bonheur qu'elle a eu de ne pas déplaire à Sa Majesté.*

L'on sait que les moindres choses vous deviennent considérables, pour peu qu'elles puissent servir ou à sa gloire, ou à son plaisir. Et c'est ce qui fait qu'au milieu de tant d'importantes occupations, où le zèle de votre prince et le bien public vous tiennent continuellement attaché, vous ne dédaignez pas quelquefois de descendre jusqu'à nous pour nous demander conte de notre loisir.

J'aurais ici une belle occasion de m'étendre sur vos louanges, si vous me permettiez de vous louer. Et que ne dirais-je point de tant de rares qualités qui vous ont attiré l'admiration de toute la France, de cette pénétration, à laquelle rien n'échappe, de cet esprit vaste, qui embrasse, qui exécute tout à la fois tant de grandes choses, de cette âme que rien n'étonne, que rien ne fatigue ?

Mais, MONSEIGNEUR, *il faut être plus retenu à vous parler de vous-même, et je craindrais de m'exposer par un éloge importun, à vous faire repentir de l'attention favorable dont vous m'avez honoré. Il vaut mieux que je songe à la mériter par quelque nouvel ouvrage. Aussi bien c'est le plus agréable remerciement qu'on vous puisse faire. Je suis avec un profond respect,*

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

RACINE.

PRÉFACE

TITUS reginam Berenicen, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur, statim ab urbe dimisit invitus invitam.

C'est à dire que « Titus qui aimait passionnément Bérenice, et qui même, à ce qu'on croyait, lui avait promis de l'épouser, la renvoya de Rome, malgré lui, et malgré elle, dès les premiers jours de son empire. » Cette action est très fameuse dans l'histoire, et je l'ai trouvée très propre pour le théâtre, par la violence des passions qu'elle y pouvait exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les poètes, que la séparation d'Énée et de Didon, dans Virgile. Et qui doute, que ce qui a pu fournir assez de matière pour tout un chant d'un poème héroïque, où l'action dure plusieurs jours, ne puisse suffire pour le sujet d'une tragédie, dont la durée ne doit être que de quelques heures ? Il est vrai que je n'ai point poussé Bérénice jusqu'à se tuer comme Didon, parce que Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagements que Didon avait avec Énée, elle n'est pas obligée comme elle de renoncer à la vie. A cela près le dernier adieu qu'elle dit à Titus, et l'effort

qu'elle se fait pour s'en séparer, n'est pas le moins tragique de la pièce, et j'ose dire qu'il renouvelle assez bien dans le cœur des spectateurs l'émotion que le reste y avait pu exciter. Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie; il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs en soient héroïques, que les passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie.

Je crus que je pourrais rencontrer toutes ces parties dans mon sujet. Mais ce qui m'en plut davantage, c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avait longtemps que je voulais essayer si je pourrais faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des anciens. Car c'est un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissés. « Que ce que vous ferez, dit Horace, soit toujours simple, et ne soit qu'un. » Ils ont admiré l'*Ajax* de Sophocle, qui n'est autre chose qu'Ajax qui se tue de regret, à cause de la fureur où il était tombé, après le refus qu'on lui avait fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le *Philoctète*, dont tout le sujet est Ulysse, qui vient pour surprendre les flèches d'Hercule. L'*Œdipe* même, quoique tout plein de reconnaissances, est moins chargé de matière, que la plus simple tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partisans de Térence, qui l'élèvent avec raison au-dessus de tous les poètes comiques, pour l'élégance de sa diction, et pour la vraisemblance de ses mœurs, ne laissent pas de confesser que Plaute a un grand avantage sur lui, par la simplicité qui est dans la plupart des sujets de Plaute. Et c'est, sans doute, cette simplicité merveilleuse qui a attiré à ce dernier toutes les louanges que les anciens lui ont données. Combien Ménandre était-il encore plus simple, puisque Térence est obligé de prendre deux comédies de ce poète, pour en faire une des siennes ?

Et il ne faut point croire que cette règle ne soit fondée

que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite. Il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la tragédie. Et quelle vraisemblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multitude de choses qui pourraient à peine arriver en plusieurs semaines ? Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidents a toujours été le refuge des poètes qui ne sentaient dans leur génie ni assez d'abondance, ni assez de force, pour attacher durant cinq actes leurs spectateurs, par une action simple soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentiments, et de l'élégance de l'expression. Je suis bien éloigné de croire que toutes ces choses se rencontrent dans mon ouvrage. Mais aussi je ne puis croire que le public me sache mauvais gré de lui avoir donné une tragédie qui a été honorée de tant de larmes; et dont la trentième représentation a été aussi suivie que la première.

Ce n'est pas que quelques personnes ne m'aient reproché cette même simplicité que j'avais recherchée avec tant de soin. Ils ont cru qu'une tragédie qui était si peu chargée d'intrigues ne pouvait être selon les règles du théâtre. Je m'informai s'ils se plaignaient qu'elle les eût ennuyés. On me dit qu'ils avouaient tous qu'elle n'ennuyait point, qu'elle les touchait même en plusieurs endroits, et qu'ils la verraient encore avec plaisir. Que veulent-ils davantage ? Je les conjure d'avoir assez bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'une pièce qui les touche, et qui leur donne du plaisir, puisse être absolument contre les règles. La principale règle est de plaire et de toucher. Toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première. Mais toutes ces règles sont d'un long détail, dont je ne leur conseille pas de s'embarrasser. Ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils se reposent sur nous de la

fatigue d'éclaircir les difficultés de la *Poétique* d'Aristote. Qu'ils se réservent le plaisir de pleurer et d'être attendris; et qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un musicien disait à Philippe, roi de Macédoine, qui prétendait qu'une chanson n'était pas selon les règles: « A Dieu ne plaise, Seigneur, que vous soyez jamais si malheureux que de savoir ces choses-là mieux que moi. »

Voilà tout ce que j'ai à dire à ces personnes, à qui je ferai toujours gloire de plaire. Car pour le libelle que l'on a fait contre moi, je crois que les lecteurs me dispenseront volontiers d'y répondre. Et que répondrais-je à un homme qui ne pense rien, et qui ne sait pas même construire ce qu'il pense. Il parle de protase, comme s'il entendait ce mot, et veut que cette première des quatre parties de la tragédie soit toujours la plus proche de la dernière, qui est la catastrophe. Il se plaint que la trop grande connaissance des règles l'empêche de se divertir à la comédie. Certainement si l'on en juge par sa dissertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paraît bien qu'il n'a jamais lu Sophocle, qu'il loue très injustement *d'une grande multiplicité d'incidents*; et qu'il n'a même jamais rien lu de la *Poétique*, que dans quelques préfaces de tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas savoir les règles du théâtre, puisque heureusement pour le public, il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pardonne pas, c'est de savoir si peu les règles de la bonne plaisanterie, lui qui ne veut pas dire un mot sans plaisanter. Croit-il réjouir beaucoup les honnêtes gens par ces *Hélas de poche*, ces *Mesdemoiselles mes règles*, et quantité d'autres basses affectations qu'il trouvera condamnées dans tous les bons auteurs, s'il se mêle jamais de lire ?

Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés, qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse, pour

l'attaquer. Non point par jalousie. Car sur quel fondement seraient-ils jaloux ? Mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre, et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages les auraient laissés toute leur vie.

ACTEURS

TITUS
EMPEREUR DE ROME

BÉRÉNICE
REINE DE PALESTINE

ANTIOCHUS
ROI DE COMAGÈNE

PAULIN
CONFIDENT DE TITUS

ARSACE
CONFIDENT D'ANTIOCHUS

PHÉNICE
CONFIDENTE DE BÉRÉNICE

RUTILE
ROMAIN

SUITE DE TITUS

LA SCÈNE EST A ROME, DANS UN CABINET QUI EST ENTRE L'APPARTEMENT DE TITUS, ET CELUI DE BÉRÉNICE.

BÉRÉNICE

TRAGÉDIE

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS

Arrêtons un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet superbe et solitaire,
Des secrets de Titus est le dépositaire.
C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour,
Lorsqu'il vient à la Reine expliquer son amour.
De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la Reine.
Va chez elle. Dis-lui qu'importun à regret,
J'ose lui demander un entretien secret.

ARSACE

Vous, Seigneur, importun ? vous cet ami fidèle,
Qu'un soin si généreux intéresse pour elle ?
Vous, cet Antiochus, son amant autrefois;
Vous que l'Orient compte entre ses plus grands rois:
Quoi ! déjà de Titus épouse en espérance,
Ce rang entre elle et vous met-il tant de distance ?

ANTIOCHUS

Va, dis-je, et sans vouloir te charger d'autres soins,
Vois si je puis bientôt lui parler sans témoins.

SCÈNE II

ANTIOCHUS, *seul.*

Hé bien, Antiochus, es-tu toujours le même ?
Pourrai-je sans trembler lui dire: « Je vous aime » ?
Mais quoi ! déjà je tremble, et mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance.
Elle m'imposa même un éternel silence.
Je me suis tu cinq ans. Et jusques à ce jour
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang, où Titus la destine,
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine ?
Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment
Pour me venir encor déclarer son amant ?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?
Ah ! puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire.
Retirons-nous, sortons, et sans nous découvrir,
Allons loin de ses yeux l'oublier, ou mourir.
Hé quoi ! souffrir toujours un tourment qu'elle ignore ?
Toujours verser des pleurs qu'il faut que je dévore ?
Quoi même en la perdant redouter son courroux ?
Belle reine; et pourquoi vous offenseriez-vous ?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'empire ?
Que vous m'aimiez ? Hélas ! je ne viens que vous dire
Qu'après m'être longtemps flatté que mon rival
Trouverait à ses vœux quelque obstacle fatal;

Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue constance,
Après cinq ans d'amour, et d'espoir superflus,
Je pars, fidèle encor quand je n'espère plus.
Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre.
Quoi qu'il en soit, parlons, c'est assez nous contraindre.
Et que peut craindre, hélas ! un amant sans espoir
Qui peut bien se résoudre à ne la jamais voir ?

SCÈNE III

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS

Arsace, entrerons-nous ?

ARSACE

Seigneur, j'ai vu la Reine.
Mais pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine
Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur
Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.
Titus après huit jours d'une retraite austère
Cesse enfin de pleurer Vespasien son père.
Cet amant se redonne aux soins de son amour.
Et si j'en crois, Seigneur, l'entretien de la cour,
Peut-être avant la nuit l'heureuse Bérénice
Change le nom de reine au nom d'impératrice.

ANTIOCHUS

Hélas !

ARSACE

Quoi ! ce discours pourrait-il vous troubler ?

ANTIOCHUS

Ainsi donc sans témoins je ne lui puis parler ?

ARSACE

Vous la verrez, Seigneur. Bérénice est instruite
Que vous voulez ici la voir seule, et sans suite.
La Reine d'un regard a daigné m'avertir
Qu'à votre empressement elle allait consentir.
Et sans doute elle attend le moment favorable
Pour disparaître aux yeux d'une cour qui l'accable.

ANTIOCHUS

Il suffit. Cependant n'as-tu rien négligé
Des ordres importants dont je t'avais chargé ?

ARSACE

Seigneur, vous connaissez ma prompte obéissance.
Des vaisseaux dans Ostie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de moments en moments,
N'attendent pour partir que vos commandements.
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène ?

ANTIOCHUS

Arsace, il faut partir quand j'aurai vu la Reine.

ARSACE

Qui doit partir ?

ANTIOCHUS

Moi.

ARSACE

Vous ?

ANTIOCHUS

En sortant du palais,
Je sors de Rome, Arsace, et j'en sors pour jamais.

ARSACE

Je suis surpris sans doute, et c'est avec justice.
Quoi ! depuis si longtemps la reine Bérénice
Vous arrache, Seigneur, du sein de vos États,
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas,
Et lorsque cette reine assurant sa conquête
Vous attend pour témoin de cette illustre fête,
Quand l'amoureux Titus devenant son époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous...

ANTIOCHUS

Arsace, laisse-la jouir de sa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE

Je vous entends, Seigneur. Ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés.
L'inimitié succède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS

Non, Arsace, jamais je ne l'ai moins haïe.

ARSACE

Quoi donc ! de sa grandeur déjà trop prévenu,
Le nouvel empereur vous a-t-il méconnu ?
Quelque pressentiment de son indifférence
Vous fait-il loin de Rome éviter sa présence ?

ANTIOCHUS

Titus n'a point pour moi paru se démentir,
J'aurais tort de me plaindre.

ARSACE

Et pourquoi donc partir ?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même ?
Le Ciel met sur le trône un prince qui vous aime,
Un prince qui jadis témoin de vos combats
Vous vit chercher la gloire et la mort sur ses pas,
Et de qui la valeur par vos soins secondée
Mit enfin sous le joug la rebelle Judée.
Il se souvient du jour illustre et douloureux
Qui décida du sort d'un long siège douteux:
Sur leur triple rempart les ennemis tranquilles
Contemplaient sans péril nos assauts inutiles,
Le bélier impuissant les menaçait en vain.
Vous seul, Seigneur, vous seul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort jusque sur leurs murailles.
Ce jour presque éclaira vos propres funérailles,
Titus vous embrassa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.
Voici le temps, Seigneur, où vous devez attendre

Le fruit de tant de sang qu'il vous ont vu répandre.
Si pressé du désir de revoir vos États
Vous vous lassez de vivre, où vous ne régnez pas;
Faut-il que sans honneur l'Euphrate vous revoie ?
Attendez pour partir que César vous renvoie
Triomphant, et chargé des titres souverains
Qu'ajoute encore aux rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, Seigneur, changer votre entreprise ?
Vous ne répondez point.

ANTIOCHUS

Que veux-tu que je dise ?
J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE

Hé bien, Seigneur ?

ANTIOCHUS

Son sort décidera du mien.

ARSACE

Comment ?

ANTIOCHUS

Sur son hymen j'attends qu'elle s'explique.
Si sa bouche s'accorde avec la voix publique,
S'il est vrai qu'on l'élève au trône des Césars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouse, je pars.

ARSACE

Mais qui rend à vos yeux cet hymen si funeste ?

ANTIOCHUS

Quand nous serons partis, je te dirai le reste.

ARSACE

Dans quel trouble, Seigneur, jetez-vous mon esprit !

ANTIOCHUS

La Reine vient. Adieu, fais tout ce que j'ai dit.

SCÈNE IV

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, PHÉNICE.

BÉRÉNICE

Enfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux, que me fait la fortune.
Je fuis de leurs respects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami, qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir, ma juste impatience
Vous accusait déjà de quelque négligence.
Quoi ! cet Antiochus, disais-je, dont les soins
Ont eu tout l'Orient et Rome pour témoins,
Lui que j'ai vu toujours constant dans mes traverses
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses;
Aujourd'hui que le Ciel semble me présager
Un honneur, qu'avec vous je prétends partager,
Ce même Antiochus se cachant à ma vue,
Me laisse à la merci d'une foule inconnue ?

ANTIOCHUS

Il est donc vrai, Madame ? Et selon ce discours
L'hymen va succéder à vos longues amours ?

BÉRÉNICE

Seigneur, je vous veux bien confier mes alarmes.
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes.
Ce long deuil que Titus imposait à sa cour,
Avait même en secret suspendu son amour.
Il n'avait plus pour moi cette ardeur assidue
Lorsqu'il passait les jours, attaché sur ma vue.
Muet, chargé de soins, et les larmes aux yeux,
Il ne me laissait plus que de tristes adieux.
Jugez de ma douleur, moi dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même,
Moi, qui loin des grandeurs, dont il est revêtu,
Aurais choisi son cœur, et cherché sa vertu.

ANTIOCHUS

Il a repris pour vous sa tendresse première ?

BÉRÉNICE

Vous fûtes spectateur de cette nuit dernière,
Lorsque, pour seconder ses soins religieux,
Le sénat a placé son père entre les Dieux.
De ce juste devoir sa piété contente
A fait place, Seigneur, au soin de son amante.
Et même en ce moment, sans qu'il m'en ait parlé,
Il est dans le sénat par son ordre assemblé.
Là, de la Palestine il étend la frontière,
Il y joint l'Arabie, et la Syrie entière,
Et si de ses amis j'en dois croire la voix,

Si j'en crois ses serments redoublés mille fois
Il va sur tant d'États couronner Bérénice,
Pour joindre à plus de noms le nom d'impératrice,
Il m'en viendra lui-même assurer en ce lieu.

ANTIOCHUS

Et je viens donc vous dire un éternel adieu.

BÉRÉNICE

Que dites-vous ? Ah Ciel ! quel adieu ? quel langage ?
Prince, vous vous troublez, et changez de visage ?

ANTIOCHUS

Madame, il faut partir.

BÉRÉNICE

Quoi ! ne puis-je savoir
Quel sujet...

ANTIOCHUS

Il fallait partir sans la revoir.

BÉRÉNICE

Que craignez-vous ? Parlez, c'est trop longtemps se taire.
Seigneur, de ce départ quel est donc le mystère ?

ANTIOCHUS

Au moins, souvenez-vous que je cède à vos lois,
Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.

Si dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance,
Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.
J'aimai, j'obtins l'aveu d'Agrippa votre frère.
Il vous parla pour moi. Peut-être sans colère
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut,
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, et vous plut,
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit. Le triste Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt de mon malheur interprète sévère,
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.
Je disputai longtemps, je fis parler mes yeux.
Mes pleurs et mes soupirs vous suivaient en tous lieux.
Enfin votre rigueur emporta la balance,
Vous sûtes m'imposer l'exil, ou le silence:
Il fallut le promettre, et même le jurer.
Mais, puisqu'en ce moment j'ose me déclarer,
Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,
Mon cœur faisait serment de vous aimer sans cesse.

BÉRÉNICE

Ah ! que me dites-vous ?

ANTIOCHUS

Je me suis tu cinq ans,
Madame, et vais encor me taire plus longtemps.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes.
J'espérai de verser mon sang après mes larmes,
Ou qu'au moins jusqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourrait parler, au défaut de ma voix.
Le Ciel sembla promettre une fin à ma peine.

Vous pleurâtes ma mort, hélas ! trop peu certaine.
Inutiles périls ! Quelle était mon erreur !
La valeur de Titus surpassait ma fureur.
Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde.
Quoique attendu, Madame, à l'empire du monde,
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous;
Il semblait à lui seul appeler tous les coups,
Tandis que sans espoir, haï, lassé de vivre,
Son malheureux rival ne semblait que le suivre.
Je vois que votre cœur m'applaudit en secret,
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret,
Et que trop attentive à ce récit funeste,
En faveur de Titus vous pardonnez le reste.
Enfin après un siège aussi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant
Des flammes, de la faim, des fureurs intestines,
Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines.
Rome vous vit, Madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !
Je demeurai longtemps errant dans Césarée,
Lieux charmants, où mon cœur vous avait adorée.
Je vous redemandais à vos tristes États,
Je cherchais en pleurant les traces de vos pas.
Mais enfin succombant à ma mélancolie,
Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le sort m'y réservait le dernier de ses coups.
Titus en m'embrassant m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre;
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toujours quelque espoir flattait mes déplaisirs,
Rome, Vespasien, traversaient vos soupirs.
Après tant de combats Titus cédait peut-être.
Vespasien est mort, et Titus est le maître.
Que ne fuyais-je alors ! J'ai voulu quelques jours
De son nouvel empire examiner le cours.
Mon sort est accompli. Votre gloire s'apprête,

Assez d'autres sans moi, témoins de cette fête,
A vos heureux transports viendront joindre les leurs.
Pour moi, qui ne pourrais y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop constante victime,
Heureux dans mes malheurs, d'en avoir pu sans crime
Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

BÉRÉNICE

Seigneur, je n'ai pas cru que dans une journée
Qui doit avec César unir ma destinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
Mais de mon amitié mon silence est un gage,
J'oublie en sa faveur un discours qui m'outrage.
Je n'en ai point troublé le cours injurieux.
Je fais plus. A regret je reçois vos adieux.
Le Ciel sait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
Je n'attendais que vous pour témoin de ma joie.
Avec tout l'univers j'honorais vos vertus,
Titus vous chérissait, vous admiriez Titus.
Cent fois je me suis fait une douceur extrême
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS

Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
Je fuis Titus. Je fuis ce nom qui m'inquiète,
Ce nom qu'à tous moments votre bouche répète.
Que vous dirai-je enfin ? Je fuis des yeux distraits
Qui me voyant toujours ne me voyaient jamais.
Adieu, je vais le cœur trop plein de votre image,
Attendre en vous aimant la mort pour mon partage.
Surtout ne craignez point qu'une aveugle douleur

Remplisse l'univers du bruit de mon malheur,
Madame, le seul bruit d'une mort que j'implore,
Vous fera souvenir que je vivais encore.
Adieu.

SCÈNE V

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

PHÉNICE

Que je le plains ! Tant de fidélité,
Madame, méritait plus de prospérité.
Ne le plaignez-vous pas ?

BÉRÉNICE

Cette prompte retraite
Me laisse, je l'avoue, une douleur secrète.

PHÉNICE

Je l'aurais retenu.

BÉRÉNICE

Qui moi ? le retenir ?
J'en dois perdre plutôt jusques au souvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur insensée ?

PHÉNICE

Titus n'a point encore expliqué sa pensée.
Rome vous voit, Madame, avec des yeux jaloux,
La rigueur de ses lois m'épouvante pour vous.
L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine.
Rome hait tous les rois, et Bérénice est reine.

BÉRÉNICE

Le temps n'est plus, Phénice, où je pouvais trembler.
Titus m'aime, il peut tout, il n'a plus qu'à parler.
Il verra le sénat m'apporter ses hommages,
Et le peuple, de fleurs couronner ses images.
De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur ?
Tes yeux ne sont-ils pas tous pleins de sa grandeur ?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat;
Cette pourpre, cet or que rehaussait sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire.
Tous ces yeux, qu'on voyait venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards;
Ce port majestueux, cette douce présence.
Ciel ! avec quel respect, et quelle complaisance,
Tous les cœurs en secret l'assuraient de leur foi !
Parle. Peut-on le voir sans penser comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant eût reconnu son maître ?
Mais, Phénice, où m'emporte un souvenir charmant ?
Cependant Rome entière, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus, et par des sacrifices
De son règne naissant célèbre les prémices.
Que tardons-nous ? Allons pour son empire heureux
Au Ciel qui le protège offrir aussi nos vœux.
Aussitôt sans l'attendre, et sans être attendue,
Je reviens le chercher, et dans cette entrevue
Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contents
Inspirent des transports retenus si longtemps.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

TITUS, PAULIN, Suite.

TITUS

A-t-on vu de ma part le roi de Comagène ?
Sait-il que je l'attends ?

PAULIN

J'ai couru chez la Reine,
Dans son appartement ce prince avait paru,
Il en était sorti lorsque j'y suis couru.
De vos ordres, Seigneur, j'ai dit qu'on l'avertisse.

TITUS

Il suffit. Et que fait la reine Bérénice ?

PAULIN

La Reine, en ce moment, sensible à vos bontés,
Charge le Ciel de vœux pour vos prospérités.
Elle sortait, Seigneur.

TITUS

Trop aimable princesse !
Hélas !

PAULIN

En sa faveur d'où naît cette tristesse ?
L'Orient presque entier va fléchir sous sa loi.
Vous la plaignez ?

TITUS

Paulin, qu'on vous laisse avec moi.

SCÈNE II

TITUS, PAULIN.

TITUS

Hé bien, de mes desseins Rome encore incertaine
Attend que deviendra le destin de la Reine,
Paulin, et les secrets de son cœur et du mien
Sont de tout l'univers devenus l'entretien.
Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique.
De la Reine et de moi que dit la voix publique ?
Parlez. Qu'entendez-vous ?

PAULIN

J'entends de tous côtés
Publier vos vertus, Seigneur, et ses beautés.

TITUS

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle ?
Quel succès attend-on d'un amour si fidèle ?

PAULIN

Vous pouvez tout. Aimez, cessez d'être amoureux,
La cour sera toujours du parti de vos vœux.

TITUS

Et je l'ai vue aussi cette cour peu sincère,
A ses maîtres toujours trop soigneuse de plaire,
Des crimes de Néron approuver les horreurs,
Je l'ai vue à genoux consacrer ses fureurs.
Je ne prends point pour juge une cour idolâtre,
Paulin. Je me propose un plus noble théâtre;
Et sans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le respect et la crainte
Ferment autour de moi le passage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, et pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux.
J'ai mis même à ce prix mon amitié secrète,
J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprète,
Qu'au travers des flatteurs votre sincérité
Fît toujours jusqu'à moi passer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espère ?
Rome lui sera-t-elle indulgente, ou sévère ?
Dois-je croire qu'assise au trône des Césars
Une si belle reine offensât ses regards ?

PAULIN

N'en doutez point, Seigneur. Soit raison, soit caprice,

Rome ne l'attend point pour son impératrice.
On sait qu'elle est charmante. Et de si belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains.
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine.
Elle a mille vertus. Mais, Seigneur, elle est reine.
Rome, par une loi, qui ne se peut changer,
N'admet avec son sang aucun sang étranger,
Et ne reconnaît point les fruits illégitimes,
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.
D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses rois,
Rome à ce nom si noble, et si saint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puissante;
Et quoiqu'à ses Césars fidèle, obéissante,
Cette haine, Seigneur, reste de sa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la soumit à ses armes,
Qui fit taire les lois dans le bruit des alarmes,
Brûla pour Cléopâtre, et sans se déclarer,
Seule dans l'Orient la laissa soupirer.
Antoine qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans son sein sa gloire et sa patrie,
Sans oser toutefois se nommer son époux.
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux,
Et ne désarma point sa fureur vengeresse,
Qu'elle n'eût accablé l'amant et la maîtresse.
Depuis ce temps, Seigneur, Caligula, Néron,
Monstres, dont à regret je cite ici le nom,
Et qui ne conservant que la figure d'homme,
Foulèrent à leurs pieds toutes les lois de Rome,
Ont craint cette loi seule, et n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé surtout d'être sincère.
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux reines, Seigneur, devenir le mari;
Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,

Ces deux reines étaient du sang de Bérénice.
Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,
Faire entrer une reine au lit de nos Césars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ses reines
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes ?
C'est ce que les Romains pensent de votre amour.
Et je ne réponds pas avant la fin du jour
Que le sénat chargé des vœux de tout l'empire,
Ne vous redise ici ce que je viens de dire:
Et que Rome avec lui tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.
Vous pouvez préparer, Seigneur, votre réponse.

TITUS

Hélas ! à quel amour on veut que je renonce !

PAULIN

Cet amour est ardent, il le faut confesser.

TITUS

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,
Paulin. Je me suis fait un plaisir nécessaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus. Je n'ai rien de secret à tes yeux.
J'ai pour elle cent fois rendu grâces aux Dieux,
D'avoir choisi mon père au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé sous lui l'Orient et l'armée,
Et soulevant encor le reste des humains,
Remis Rome sanglante en ses paisibles mains.
J'ai même souhaité la place de mon père,
Moi, Paulin, qui cent fois, si le sort moins sévère
Eût voulu de sa vie étendre les liens,
Aurais donné mes jours pour prolonger les siens.

Tout cela (qu'un amant sait mal ce qu'il désire !)
Dans l'espoir d'élever Bérénice à l'empire,
De reconnaître un jour son amour et sa foi,
Et de voir à ses pieds tout le monde avec moi.
Malgré tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes,
Après mille serments appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,
Lorsqu'un heureux hymen joignant nos destinées
Peut payer en un jour les vœux de cinq années;
Je vais, Paulin... O Ciel ? puis-je le déclarer ?

PAULIN

Quoi, Seigneur ?

TITUS

Pour jamais je vais m'en séparer.
Mon cœur en ce moment ne vient pas de se rendre.
Si je t'ai fait parler, si j'ai voulu t'entendre,
Je voulais que ton zèle achevât en secret
De confondre un amour qui se tait à regret.
Bérénice a longtemps balancé la victoire.
Et si je penche enfin du côté de ma gloire,
Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats dont mon cœur saignera plus d'un jour.
J'aimais, je soupirais dans une paix profonde,
Un autre était chargé de l'empire du monde;
Maître de mon destin, libre dans mes soupirs,
Je ne rendais qu'à moi compte de mes désirs.
Mais à peine le Ciel eut rappelé mon père,
Dès que ma triste main eut fermé sa paupière,
De mon aimable erreur je fus désabusé,
Je sentis le fardeau qui m'était imposé.
Je connus que bientôt loin d'être à ce que j'aime,
Il fallait, cher Paulin, renoncer à moi-même,
Et que le choix des Dieux, contraire à mes amours,

Livrait à l'univers le reste de mes jours.
Rome observe aujourd'hui ma conduite nouvelle.
Quelle honte pour moi ? Quel présage pour elle,
Si dès le premier pas renversant tous ses droits,
Je fondais mon bonheur sur le débris des lois ?
Résolu d'accomplir ce cruel sacrifice,
J'y voulus préparer la triste Bérénice.
Mais par où commencer ? Vingt fois depuis huit jours,
J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours,
Et dès le premier mot ma langue embarrassée
Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée.
J'espérais que du moins mon trouble et ma douleur
Lui ferait pressentir notre commun malheur.
Mais sans me soupçonner, sensible à mes alarmes,
Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes,
Et ne prévoit rien moins dans cette obscurité
Que la fin d'un amour, qu'elle a trop mérité.
Enfin j'ai ce matin rappelé ma constance.
Il faut la voir, Paulin, et rompre le silence.
J'attends Antiochus, pour lui recommander
Ce dépôt précieux que je ne puis garder.
Jusque dans l'Orient je veux qu'il la remène.
Demain Rome avec lui verra partir la Reine.
Elle en sera bientôt instruite par ma voix,
Et je vais lui parler pour la dernière fois.

PAULIN

Je n'attendais pas moins de cet amour de gloire
Qui partout après vous attacha la victoire.
La Judée asservie, et ses remparts fumants,
De cette noble ardeur éternels monuments,
Me répondaient assez que votre grand courage
Ne voudrait pas, Seigneur, détruire son ouvrage,
Et qu'un héros vainqueur de tant de nations
Saurait bien, tôt ou tard, vaincre ses passions.

TITUS

Ah ! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle !
Combien mes tristes yeux la trouveraient plus belle,
S'il ne fallait encor qu'affronter le trépas !
Que dis-je ? Cette ardeur que j'ai pour ses appas,
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas, toujours la renommée
Avec le même éclat n'a pas semé mon nom,
Ma jeunesse nourrie à la cour de Néron
S'égarait, cher Paulin, par l'exemple abusée,
Et suivait du plaisir la pente trop aisée.
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, et gagner son vainqueur ?
Je prodiguai mon sang. Tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant. Mais le sang et les larmes
Ne me suffisaient pas pour mériter ses vœux.
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés se répandre;
Heureux ! et plus heureux que tu ne peux comprendre
Quand je pouvais paraître à ses yeux satisfaits
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits.
Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle !
Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.
Pour prix de tant de gloire et de tant de vertus,
Je lui dirai: « Partez, et ne me voyez plus. »

PAULIN

Hé quoi, Seigneur ! hé quoi ! cette magnificence
Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance,
Tant d'honneurs, dont l'excès a surpris le sénat,
Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat ?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS

Faibles amusements d'une douleur si grande !
Je connais Bérénice, et ne sais que trop bien
Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimai, je lui plus. Depuis cette journée,
(Dois-je dire funeste, hélas ! ou fortunée ?)
Sans avoir en aimant d'objet que son amour,
Étrangère dans Rome, inconnue à la cour,
Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre
Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.
Encor si quelquefois un peu moins assidu
Je passe le moment, où je suis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée.
Ma main à les sécher est longtemps occupée.
Enfin tout ce qu'Amour a de nœuds plus puissants,
Doux reproches, transports sans cesse renaissants,
Soin de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.
N'y songeons plus. Allons, cher Paulin, plus j'y pense,
Plus je sens chanceler ma cruelle constance.
Quelle nouvelle, ô Ciel ! je lui vais annoncer !
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser.
Je connais mon devoir, c'est à moi de le suivre.
Je n'examine point si j'y pourrai survivre.

SCÈNE III

TITUS, PAULIN, RUTILE.

RUTILE

Bérénice, Seigneur, demande à vous parler.

TITUS

Ah Paulin !

PAULIN

Quoi ! déjà vous semblez reculer !
De vos nobles projets, Seigneur, qu'il vous souvienne,
Voici le temps.

TITUS

Hé bien, voyons-la. Qu'elle vienne.

SCÈNE IV

BÉRÉNICE, TITUS, PAULIN, PHÉNICE.

BÉRÉNICE

Ne vous offensez pas, si mon zèle indiscret
De votre solitude interrompt le secret.
Tandis qu'autour de moi votre cour assemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, Seigneur, que seule en ce moment
Je demeure sans voix et sans ressentiment ?
Mais, Seigneur, (car je sais que cet ami sincère
Du secret de nos cœurs connaît tout le mystère)
Votre deuil est fini, rien n'arrête vos pas,
Vous êtes seul enfin, et ne me cherchez pas.
J'entends que vous m'offrez un nouveau diadème,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas ! plus de repos, Seigneur, et moins d'éclat.
Votre amour ne peut-il paraître qu'au sénat ?
Ah Titus ! car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms, que suit le respect et la crainte.

De quel soin votre amour va-t-il s'importuner ?
N'a-t-il que des États qu'il me puisse donner ?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche ?
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.
Voyez-moi plus souvent et ne me donnez rien.
Tous vos moments sont-ils dévoués à l'empire ?
Ce cœur après huit jours n'a-t-il rien à me dire ?
Qu'un mot va rassurer mes timides esprits !
Mais parliez-vous de moi, quand je vous ai surpris ?
Dans vos secrets discours étais-je intéressée,
Seigneur ? Étais-je au moins présente à la pensée ?

TITUS

N'en doutez point, Madame, et j'atteste les Dieux
Que toujours Bérénice est présente à mes yeux.
L'absence, ni le temps, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BÉRÉNICE

Hé quoi ! vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur ?
Pourquoi même du Ciel attester la puissance ?
Faut-il par des serments vaincre ma défiance ?
Mon cœur ne prétend point, Seigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

TITUS

Madame...

BÉRÉNICE

Hé bien, Seigneur? Mais quoi, sans me répondre
Vous détournez les yeux, et semblez vous confondre !
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit ?

Toujours la mort d'un père occupe votre esprit ?
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore ?

TITUS

Plût au Ciel que mon père, hélas, vécût encore !
Que je vivais heureux !

BÉRÉNICE

Seigneur, tous ces regrets
De votre piété sont de justes effets:
Mais vos pleurs ont assez honoré sa mémoire,
Vous devez d'autres soins à Rome, à votre gloire:
De mon propre intérêt je n'ose vous parler.
Bérénice autrefois pouvait vous consoler.
Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs pour vous persécutée
Vous ai-je pour un mot sacrifié mes pleurs ?
Vous regrettez un père. Hélas, faibles douleurs !
Et moi (ce souvenir me fait frémir encore)
On voulait m'arracher de tout ce que j'adore,
Moi, dont vous connaissez le trouble et le tourment,
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment,
Moi, qui mourrais le jour qu'on voudrait m'interdire
De vous...

TITUS

Madame, hélas ! que me venez-vous dire ?
Quel temps choisissez-vous ? Ah de grâce ! arrêtez.
C'est trop pour un ingrat prodiguer vos bontés.

BÉRÉNICE

Pour un ingrat, Seigneur ! Et le pouvez-vous être ?
Ainsi donc mes bontés vous fatiguent peut-être ?

TITUS

Non, Madame. Jamais, puisqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne se sentit brûler.
Mais...

BÉRÉNICE

Achevez.

TITUS

Hélas !

BÉRÉNICE

Parlez.

TITUS

Rome... L'empire.

BÉRÉNICE

Hé bien ?

TITUS

Sortons, Paulin, je ne lui puis rien dire.

SCÈNE V

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE

Quoi me quitter sitôt, et ne me dire rien ?

Chère Phénice, hélas ! quel funeste entretien !
Qu'ai-je fait ? Que veut-il ? Et que dit ce silence ?

PHÉNICE

Comme vous je me perds d'autant plus que j'y pense.
Mais ne s'offre-t-il rien à votre souvenir
Qui contre vous, Madame, ait pu le prévenir ?
Voyez, examinez.

BÉRÉNICE

Hélas, tu peux m'en croire,
Plus je veux du passé rappeler la mémoire,
Du jour que je le vis, jusqu'à ce triste jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais tu nous entendais. Il ne faut rien me taire.
Parle. N'ai-je rien dit qui lui puisse déplaire ?
Que sais-je ? J'ai peut-être avec trop de chaleur
Rabaissé ses présents, ou blâmé sa douleur.
N'est-ce point que de Rome il redoute la haine ?
Il craint peut-être, il craint d'épouser une reine.
Hélas ! s'il était vrai... Mais non, il a cent fois
Rassuré mon amour contre leurs dures lois.
Cent fois... Ah ! qu'il m'explique un silence si rude.
Je ne respire pas dans cette incertitude.
Moi, je vivrais, Phénice, et je pourrais penser
Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pu l'offenser ?
Retournons sur ses pas. Mais quand je m'examine,
Je crois de ce désordre entrevoir l'origine,
Phénice, il aura su tout ce qui s'est passé.
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offensé.
Il attend, m'a-t-on dit, le roi de Comagène.
Ne cherchons point ailleurs le sujet de ma peine.
Sans doute ce chagrin qui vient de m'alarmer,
N'est qu'un léger soupçon facile à désarmer.

Je ne te vante point cette faible victoire,
Titus. Ah, plût au Ciel, que sans blesser ta gloire,
Un rival plus puissant voulût tenter ma foi,
Et pût mettre à mes pieds plus d'empires que toi,
Que de sceptres sans nombre il pût payer ma flamme,
Que ton amour n'eût rien à donner que ton âme;
C'est alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrais de quel prix ton cœur est à mes yeux.
Allons, Phénice, un mot pourra le satisfaire.
Rassurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire.
Je me comptais trop tôt au rang des malheureux.
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS

Quoi, Prince! vous partiez ? Quelle raison subite
Presse votre départ, ou plutôt votre fuite ?
Vouliez-vous me cacher jusques à vos adieux ?
Est-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux ?
Que diront avec moi, la cour, Rome, l'empire ?
Mais comme votre ami que ne puis-je point dire ?
De quoi m'accusez-vous ? Vous avais-je sans choix
Confondu jusqu'ici dans la foule des rois ?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon père.
C'était le seul présent que je pouvais vous faire.
Et lorsque avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher ?
Pensez-vous qu'oubliant ma fortune passée
Sur ma seule grandeur j'arrête ma pensée ?
Et que tous mes amis s'y présentent de loin
Comme autant d'inconnus, dont je n'ai plus besoin ?
Vous-même, à mes regards qui vouliez vous soustraire,
Prince, plus que jamais vous m'êtes nécessaire.

ANTIOCHUS

Moi, Seigneur ?

TITUS

Vous.

ANTIOCHUS

Hélas ! d'un prince malheureux,
Que pouvez-vous, Seigneur, attendre que des vœux ?

TITUS

Je n'ai pas oublié, Prince, que ma victoire
Devait à vos exploits la moitié de sa gloire,
Que Rome vit passer au nombre des vaincus
Plus d'un captif, chargé des fers d'Antiochus,
Que dans le Capitole elle voit attachées
Les dépouilles des Juifs par vos mains arrachées,
Je n'attends pas de vous de ces sanglants exploits,
Et je veux seulement emprunter votre voix.
Je sais que Bérénice à vos soins redevable
Croit posséder en vous un ami véritable.
Elle ne voit dans Rome et n'écoute que vous.
Vous ne faites qu'un cœur et qu'une âme avec nous,
Au nom d'une amitié si constante, et si belle,
Employez le pouvoir que vous avez sur elle.
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS

Moi, paraître à ses yeux ?
La Reine pour jamais a reçu mes adieux.

TITUS

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS

Ah ! parlez-lui, Seigneur, la Reine vous adore.
Pourquoi vous dérober vous-même en ce moment
Le plaisir de lui faire un aveu si charmant ?
Elle l'attend, Seigneur, avec impatience.
Je réponds en partant de son obéissance,
Et même elle m'a dit que prêt à l'épouser,
Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer.

TITUS

Ah ! qu'un aveu si doux aurait lieu de me plaire !
Que je serais heureux, si j'avais à le faire !
Mes transports aujourd'hui s'attendaient d'éclater.
Cependant aujourd'hui, Prince il faut la quitter.

ANTIOCHUS

La quitter ! Vous, Seigneur ?

TITUS

Telle est ma destinée,
Pour elle, et pour Titus, il n'est plus d'hyménée.
D'un espoir si charmant je me flattais en vain.
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS

Qu'entends-je ? O Ciel !

TITUS

Plaignez ma grandeur importune.
Maître de l'univers je règle sa fortune.

Je puis faire les rois, je puis les déposer.
Cependant de mon cœur je ne puis disposer.
Rome contre les rois de tout temps soulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée,
L'éclat du diadème, et cent rois pour aïeux
Déshonorent ma flamme, et blessent tous les yeux.
Mon cœur libre d'ailleurs sans craindre les murmures,
Peut brûler à son choix dans des flammes obscures,
Et Rome avec plaisir recevrait de ma main
La moins digne beauté, qu'elle cache en son sein,
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.
Si le peuple demain ne voit partir la Reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux
Me venir demander son départ à ses yeux.
Sauvons de cet affront mon nom, et sa mémoire.
Et puisqu'il faut céder, cédons à notre gloire.
Ma bouche, et mes regards muets depuis huit jours,
L'auront pu préparer à ce triste discours.
Et même en ce moment, inquiète, empressée,
Elle veut qu'à ses yeux j'explique ma pensée.
D'un amant interdit soulagez le tourment.
Épargnez à mon cœur cet éclaircissement.
Allez, expliquez-lui mon trouble et mon silence,
Surtout qu'elle me laisse éviter sa présence.
Soyez le seul témoin de ses pleurs et des miens,
Portez-lui mes adieux, et recevez les siens.
Fuyons tous deux, fuyons un spectacle funeste
Qui de notre constance accablerait le reste.
Si l'espoir de régner et de vivre en mon cœur
Peut de son infortune adoucir la rigueur;
Ah Prince ! Jurez-lui que toujours trop fidèle,
Gémissant dans ma cour, et plus exilé qu'elle,
Portant jusqu'au tombeau le nom de son amant,
Mon règne ne sera qu'un long bannissement,
Si le Ciel non content de me l'avoir ravie
Veut encor m'affliger par une longue vie.

Vous, que l'amitié seule attache sur ses pas,
Prince, dans son malheur ne l'abandonnez pas.
Que l'Orient vous voie arriver à sa suite;
Que ce soit un triomphe, et non pas une fuite;
Qu'une amitié si belle ait d'éternels liens;
Que mon nom soit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos États plus voisins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera son empire et le vôtre.
Je sais que le sénat tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagène.
Adieu, ne quittez point ma princesse, ma reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique désir,
Tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soupir.

SCÈNE II

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE

Ainsi le Ciel s'apprête à vous rendre justice.
Vous partirez, Seigneur, mais avec Bérénice.
Loin de vous la ravir on va vous la livrer.

ANTIOCHUS

Arsace, laisse-moi le temps de respirer.
Ce changement est grand, ma surprise est extrême !
Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime !
Dois-je croire, grands Dieux ! ce que je viens d'ouïr ?
Et quand je le croirai, dois-je m'en réjouir ?

ARSACE

Mais moi-même, Seigneur, que faut-il que je croie ?
Quel obstacle nouveau s'oppose à votre joie ?
Me trompiez-vous tantôt au sortir de ces lieux,
Lorsque encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir osé s'expliquer devant elle,
Votre cœur me contait son audace nouvelle ?
Vous fuyiez un hymen qui vous faisait trembler.
Cet hymen est rompu. Quel soin peut vous troubler ?
Suivez les doux transports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS

Arsace, je me vois chargé de sa conduite.
Je jouirai longtemps de ses chers entretiens,
Ses yeux même pourront s'accoutumer aux miens.
Et peut-être son cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma persévérance.
Titus m'accable ici du poids de sa grandeur.
Tout disparaît dans Rome auprès de sa splendeur.
Mais quoique l'Orient soit plein de sa mémoire,
Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE

N'en doutez point, Seigneur, tout succède à vos vœux.

ANTIOCHUS

Ah ! que nous nous plaisons à nous tromper tous deux !

ARSACE

Et pourquoi nous tromper ?

ANTIOCHUS

Quoi ! je lui pourrais plaire ?
Bérénice à mes vœux ne serait plus contraire ?
Bérénice d'un mot flatterait mes douleurs ?
Penses-tu seulement que parmi ses malheurs,
Quand l'univers entier négligerait ses charmes,
L'ingrate me permît de lui donner des larmes.
Ou qu'elle s'abaissât jusques à recevoir
Des soins, qu'à mon amour elle croirait devoir ?

ARSACE

Et qui peut mieux que vous consoler sa disgrâce ?
Sa fortune, Seigneur, va prendre une autre face.
Titus la quitte.

ANTIOCHUS

Hélas ! de ce grand changement
Il ne me reviendra que le nouveau tourment
D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime.
Je la verrai gémir, je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour j'aurai le triste emploi
De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moi.

ARSACE

Quoi ! ne vous plairez-vous qu'à vous gêner sans cesse ?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de faiblesse ?
Ouvrez les yeux, Seigneur, et songeons entre nous
Par combien de raisons Bérénice est à vous.
Puisque aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que votre hymen lui devient nécessaire.

ANTIOCHUS

Nécessaire !

ARSACE

A ses pleurs accordez quelques jours,
De ses premiers sanglots laissez passer le cours.
Tout parlera pour vous, le dépit, la vengeance,
L'absence de Titus, le temps, votre présence,
Trois sceptres, que son bras ne peut seul soutenir,
Vos deux États voisins, qui cherchent à s'unir.
L'intérêt, la raison, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS

Oui, je respire, Arsace, et tu me rends la vie.
J'accepte avec plaisir un présage si doux.
Que tardons-nous ? Faisons ce qu'on attend de nous,
Entrons chez Bérénice; et puisqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne.
Mais plutôt demeurons. Que faisais-je ? Est-ce à moi,
Arsace, à me charger de ce cruel emploi ?
Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Bérénice entendrait de ma bouche,
Qu'on l'abandonne ! Ah Reine ! et qui l'aurait pensé
Que ce mot dût jamais vous être prononcé ?

ARSACE

La haine sur Titus tombera toute entière.
Seigneur, si vous parlez, ce n'est qu'à sa prière.

ANTIOCHUS

Non, ne la voyons point. Respectons sa douleur.
Assez d'autres viendront lui conter son malheur.
Et ne la crois-tu pas assez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,
Sans lui donner encor le déplaisir fatal

D'apprendre ce mépris par son propre rival ?
Encore un coup fuyons. Et par cette nouvelle
N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

ARSACE

Ah ! la voici, Seigneur, prenez votre parti.

ANTIOCHUS

O Ciel !

SCÈNE III

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE

Hé quoi, Seigneur, vous n'êtes point parti ?

ANTIOCHUS

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'était César que cherchait votre vue.
Mais n'accusez que lui, si malgré mes adieux,
De ma présence encor j'importune vos yeux.
Peut-être en ce moment je serais dans Ostie,
S'il ne m'eût de sa cour défendu la sortie.

BÉRÉNICE

Il vous cherche vous seul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BÉRÉNICE

De moi, Prince !

ANTIOCHUS

Oui, Madame.

BÉRÉNICE

Et qu'a-t-il pu vous dire ?

ANTIOCHUS

Mille autres, mieux que moi, pourront vous en instruire.

BÉRÉNICE

Quoi, Seigneur...

ANTIOCHUS

Suspendez votre ressentiment.
D'autres loin de se taire en ce même moment,
Triompheraient peut-être, et pleins de confiance
Céderaient avec joie à votre impatience.
Mais moi, toujours tremblant, moi, vous le savez bien,
A qui votre repos est plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colère.
Avant la fin du jour vous me justifirez.
Adieu, Madame.

BÉRÉNICE

O Ciel ! quel discours ! Demeurez.
Prince, c'est trop cacher mon trouble à votre vue.
Vous voyez devant vous une reine éperdue,
Qui la mort dans le sein, vous demande deux mots.
Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos.

Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colère, ma haine.
Seigneur, si mon repos vous est si précieux,
Si moi-même jamais je fus chère à vos yeux,
Éclaircissez le trouble où vous voyez mon âme.
Que vous a dit Titus ?

ANTIOCHUS

Au nom des Dieux, Madame...

BÉRÉNICE

Quoi ! vous craignez si peu de me désobéir ?

ANTIOCHUS

Je n'ai qu'à vous parler, pour me faire haïr.

BÉRÉNICE

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS

Dieux ! quelle violence !
Madame, encore un coup, vous loûrez mon silence.

BÉRÉNICE

Prince, dès ce moment contentez mes souhaits,
Ou soyez de ma haine assuré pour jamais.

ANTIOCHUS

Madame, après cela je ne puis plus me taire.

Hé bien, vous le voulez, il faut vous satisfaire.
Mais ne vous flattez point. Je vais vous annoncer
Peut-être des malheurs, où vous n'osez penser.
Je connais votre cœur. Vous devez vous attendre
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé...

BÉRÉNICE

Quoi ?

ANTIOCHUS

De vous déclarer
Qu'à jamais l'un de l'autre il faut vous séparer.

BÉRÉNICE

Nous séparer ? Qui ? Moi ? Titus de Bérénice !

ANTIOCHUS

Il faut que devant vous je lui rende justice.
Tout ce que dans un cœur sensible et généreux
L'amour au désespoir peut rassembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le sien. Il pleure; il vous adore.
Mais enfin que lui sert de vous aimer encore ?
Une reine est suspecte à l'empire romain.
Il faut vous séparer, et vous partez demain.

BÉRÉNICE

Nous séparer ! Hélas, Phénice !

PHÉNICE

Hé bien, Madame ?

Il faut ici montrer la grandeur de votre âme.
Ce coup sans doute est rude, il doit vous étonner.

BÉRÉNICE

Après tant de serments Titus m'abandonner !
Titus qui me jurait... Non, je ne le puis croire,
Il ne me quitte point, il y va de sa gloire.
Contre son innocence on veut me prévenir.
Ce piège n'est tendu que pour nous désunir.
Titus m'aime. Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir. Je veux lui parler tout à l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS

Quoi ? vous pourriez ici me regarder...

BÉRÉNICE

Vous le souhaitez trop pour me persuader.
Non, je ne vous crois point. Mais quoi qu'il en puisse être,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître.
(A Phénice.)
Ne m'abandonne pas dans l'état où je suis,
Hélas ! pour me tromper je fais ce que je puis.

SCÈNE IV

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS

Ne me trompé-je point ? L'ai-je bien entendue ?
Que je me garde, moi, de paraître à sa vue ?
Je m'en garderai bien. Et ne partais-je pas,

Si Titus malgré moi n'eût arrêté mes pas ?
Sans doute, il faut partir. Continuons, Arsace.
Elle croit m'affliger. Sa haine me fait grâce.
Tu me voyais tantôt inquiet, égaré.
Je partais amoureux, jaloux, désespéré.
Et maintenant, Arsace, après cette défense
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE

Moins que jamais, Seigneur, il faut vous éloigner.

ANTIOCHUS

Moi, je demeurerai pour me voir dédaigner ?
Des froideurs de Titus je serai responsable ?
Je me verrai puni parce qu'il est coupable ?
Avec quelle injustice, et quelle indignité
Elle doute à mes yeux de ma sincérité !
Titus l'aime, dit-elle, et moi je l'ai trahie.
L'ingrate ! m'accuser de cette perfidie !
Et dans quel temps encor ! Dans le moment fatal
Que j'étale à ses yeux les pleurs de mon rival,
Que pour la consoler je le faisais paraître
Amoureux et constant, plus qu'il ne l'est peut-être.

ARSACE

Et de quel soin, Seigneur, vous allez-vous troubler ?
Laissez à ce torrent le temps de s'écouler.
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il [passe.
Demeurez seulement.

ANTIOCHUS

Non, je la quitte, Arsace.

ACTE III - SCÈNE IV

Je sens qu'à sa douleur je pourrais compatir,
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.
Allons. Et de si loin évitons la cruelle,
Que de longtemps, Arsace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reste encore assez de jour.
Je vais dans mon palais attendre ton retour.
Va voir si la douleur ne l'a point trop saisie.
Cours. Et partons du moins assurés de sa vie.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

BÉRÉNICE, *seule.*

Phénice ne vient point ? Moments trop rigoureux,
Que vous paraissez lents à mes rapides vœux !
Je m'agite, je cours, languissante, abattue,
La force m'abandonne, et le repos me tue.
Phénice ne vient point ? Ah que cette longueur
D'un présage funeste épouvante mon cœur !
Phénice n'aura point de réponse à me rendre.
Titus, l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre.
Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur.

SCÈNE II

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE

Chère Phénice, hé bien ! as-tu vu l'Empereur ?
Qu'a-t-il dit ? Viendra-t-il ?

PHÉNICE

Oui je l'ai vu, Madame,
Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre âme.
J'ai vu couler des pleurs qu'il voulait retenir.

BÉRÉNICE

Vient-il ?

PHÉNICE

N'en doutez point, Madame, il va venir.
Mais voulez-vous paraître en ce désordre extrême ?
Remettez-vous, Madame, et rentrez en vous-même.
Laissez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

BÉRÉNICE

Laisse, laisse, Phénice, il verra son ouvrage.
Et que m'importe, hélas ! de ces vains ornements ?
Si ma foi, si mes pleurs, si mes gémissements;
Mais que dis-je, mes pleurs ? si ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène,
Dis-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce faible éclat qui ne le touche plus ?

PHÉNICE

Pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche ?
J'entends du bruit, Madame, et l'Empereur s'approche,
Venez, fuyez la foule, et rentrons promptement.
Vous l'entretiendrez seul dans votre appartement.

SCÈNE III

TITUS, PAULIN, SUITE.

TITUS

De la Reine, Paulin, flattez l'inquiétude.
Je vais la voir. Je veux un peu de solitude.
Que l'on me laisse.

PAULIN

O Ciel ! que je crains ce combat !
Grands Dieux, sauvez sa gloire, et l'honneur de l'État.
Voyons la Reine.

SCÈNE IV

TITUS, *seul.*

Hé bien, Titus, que viens-tu faire ?
Bérénice t'attend. Où viens-tu, téméraire ?
Tes adieux sont-ils prêts ? T'es-tu bien consulté ?
Ton cœur te promet-il assez de cruauté ?
Car enfin au combat, qui pour toi se prépare,
C'est peu d'être constant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ces yeux dont la douce langueur,
Sait si bien découvrir les chemins de mon cœur ?
Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,
Attachés sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me souviendrai-je alors de mon triste devoir ?
Pourrai-je dire enfin: « Je ne veux plus vous voir » ?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer ? Qui l'ordonne ? Moi-même.
Car enfin Rome a-t-elle expliqué ses souhaits ?

L'entendons-nous crier autour de ce palais ?
Vois-je l'État penchant au bord du précipice ?
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice ?
Tout se tait, et moi seul trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui sait si sensible aux vertus de la Reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine ?
Rome peut par son choix justifier le mien.
Non, non, encore un coup ne précipitons rien.
Que Rome avec ses lois mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de persévérance,
Rome sera pour nous. Titus, ouvre les yeux.
Quel air respires-tu ? N'es-tu pas dans ces lieux
Où la haine des rois avec le lait sucée,
Par crainte, ou par amour, ne peut être effacée ?
Rome jugea ta reine en condamnant ses rois.
N'as-tu pas en naissant entendu cette voix ?
Et n'as-tu pas encore ouï la renommée
T'annoncer ton devoir jusque dans ton armée ?
Et lorsque Bérénice arriva sur tes pas,
Ce que Rome en jugeait, ne l'entendis-tu pas ?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire ?
Ah lâche ! fais l'amour, et renonce à l'empire.
Au bout de l'univers va, cours te confiner,
Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.
Sont-ce là ces projets de grandeur et de gloire
Qui devaient dans les cœurs consacrer ma mémoire ?
Depuis huit jours je règne. Et jusques à ce jour
Qu'ai-je fait pour l'honneur ? J'ai tout fait pour l'amour.
D'un temps si précieux quel conte puis-je rendre ?
Où sont ces heureux jours que je faisais attendre ?
Quels pleurs ai-je séchés ? Dans quels yeux satisfaits
Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits ?
L'univers a-t-il vu changer ses destinées ?
Sais-je combien le Ciel m'a compté de journées ?
Et de ce peu de jours si longtemps attendus,

Ah malheureux ! combien j'en ai déjà perdus !
Ne tardons plus. Faisons ce que l'honneur exige.
Rompons le seul lien...

SCÈNE V

BÉRÉNICE, TITUS.

BÉRÉNICE, *en sortant.*

Non, laissez-moi, vous dis-je.
En vain tous vos conseils me retiennent ici.
Il faut que je le voie. Ah Seigneur ! Vous voici.
Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne ?
Il faut nous séparer. Et c'est lui qui l'ordonne.

TITUS

N'accablez point, Madame, un prince malheureux;
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Un trouble assez cruel m'agite et me dévore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.
Rappelez bien plutôt ce cœur, qui tant de fois
M'a fait de mon devoir reconnaître la voix.
Il en est temps. Forcez votre amour à se taire,
Et d'un œil que la gloire et la raison éclaire,
Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
Vous-même contre vous fortifiez mon cœur.
Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre sa faiblesse,
A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse.
Ou si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs,
Et que tout l'univers reconnaisse sans peine
Les pleurs d'un empereur, et les pleurs d'une reine.
Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.

BÉRÉNICE

Ah cruel ! Est-il temps de me le déclarer ?
Qu'avez-vous fait ? Hélas ! je me suis crue aimée.
Au plaisir de vous voir mon âme accoutumée
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos lois,
Quand je vous l'avouai pour la première fois ?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée ?
Que ne me disiez-vous : « Princesse infortunée,
Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir ?
Ne donne point un cœur, qu'on ne peut recevoir. »
Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre
Quand de vos seules mains ce cœur voudrait dépendre ?
Tout l'empire a vingt fois conspiré contre nous.
Il était temps encor. Que ne me quittiez-vous ?
Mille raisons alors consolaient ma misère.
Je pouvais de ma mort accuser votre père,
Le peuple, le sénat, tout l'empire romain,
Tout l'univers plutôt qu'une si chère main.
Leur haine dès longtemps contre moi déclarée,
M'avait à mon malheur dès longtemps préparée.
Je n'aurais pas, Seigneur, reçu ce coup cruel
Dans le temps que j'espère un bonheur immortel,
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il désire,
Lorsque Rome se tait, quand votre père expire,
Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux,
Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS

Et c'est moi seul aussi qui pouvais me détruire.
Je pouvais vivre alors, et me laisser séduire.
Mon cœur se gardait bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvait un jour nous désunir.
Je voulais qu'à mes vœux rien ne fût invincible,
Je n'examinais rien, j'espérais l'impossible.

Que sais-je ? J'espérais de mourir à vos yeux
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obstacles semblaient renouveler ma flamme.
Tout l'empire parlait. Mais la gloire, Madame,
Ne s'était point encor fait entendre à mon cœur
Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.
Je sais tous les tourments où ce dessein me livre.
Je sens bien que sans vous je ne saurais plus vivre,
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner.
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BÉRÉNICE

Hé bien régnez, cruel, contentez votre gloire.
Je ne dispute plus. J'attendais, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille serments
D'un amour, qui devait unir tous nos moments,
Cette bouche à mes yeux s'avouant infidèle,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien, et pour jamais adieu.
Pour jamais ! Ah Seigneur, songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?
Que le jour recommence et que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ?
Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus !
L'ingrat de mon départ consolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon absence ?
Ses jours si longs pour moi lui sembleront trop courts.

TITUS

Je n'aurai pas, Madame, à compter tant de jours.

J'espère que bientôt la triste renommée
Vous fera confesser que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu sans expirer...

BÉRÉNICE

Ah Seigneur ! s'il est vrai, pourquoi nous séparer ?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée:
Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée ?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez ?

TITUS

Hélas ! vous pouvez tout, Madame. Demeurez,
Je n'y résiste point. Mais je sens ma faiblesse.
Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,
Et sans cesse veiller à retenir mes pas,
Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.
Que dis-je ? En ce moment mon cœur hors de lui-même
S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime.

BÉRÉNICE

Hé bien, Seigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver ?
Voyez-vous les Romains prêts à se soulever ?

TITUS

Et qui sait de quel œil ils prendront cette injure ?
S'ils parlent, si les cris succèdent au murmure,
Faudra-t-il par le sang justifier mon choix ?
S'ils se taisent, Madame, et me vendent leurs lois,
A quoi m'exposez-vous ? Par quelle complaisance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience !
Que n'oseront-ils point alors me demander ?
Maintiendrai-je des lois, que je ne puis garder ?

BÉRÉNICE

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.

TITUS

Je les compte pour rien ! Ah Ciel, quelle injustice !

BÉRÉNICE

Quoi, pour d'injustes lois que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger ?
Rome a ses droits, Seigneur. N'avez-vous pas les vôtres ?
Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres ?
Dites, parlez.

TITUS

Hélas ! que vous me déchirez !

BÉRÉNICE

Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez ?

TITUS

Oui, Madame, il est vrai, je pleure, je soupire,
Je frémis. Mais enfin quand j'acceptai l'empire,
Rome me fit jurer de maintenir ses droits;
Il les faut maintenir. Déjà plus d'une fois
Rome a de mes pareils exercé la constance.
Ah ! si vous remontiez jusques à sa naissance,
Vous les verriez toujours à ses ordres soumis.
L'un jaloux de sa foi va chez les ennemis
Chercher avec la mort la peine toute prête.
D'un fils victorieux l'autre proscrit la tête.
L'autre avec des yeux secs, et presque indifférents,

Voit mourir ses deux fils par son ordre expirants.
Malheureux ! Mais toujours la patrie et la gloire
Ont parmi les Romains remporté la victoire.
Je sais qu'en vous quittant le malheureux Titus
Passe l'austérité de toutes leurs vertus;
Qu'elle n'approche point de cet effort insigne.
Mais, Madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laisser un exemple, à la postérité,
Qui sans de grands efforts ne puisse être imité ?

BÉRÉNICE

Non, je crois tout facile à votre barbarie.
Je vous crois digne, ingrat, de m'arracher la vie.
De tous vos sentiments mon cœur est éclairci.
Je ne vous parle plus de me laisser ici.
Qui moi ? J'aurais voulu honteuse, et méprisée,
D'un peuple qui me hait soutenir la risée ?
J'ai voulu vous pousser jusques à ce refus.
C'en est fait, et bientôt vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
Que j'atteste le Ciel ennemi des parjures.
Non, si le Ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie en mourant d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injustice,
Si devant que mourir la triste Bérénice
Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de votre cœur.
Je sais que tant d'amour n'en peut être effacée,
Que ma douleur présente, et ma bonté passée,
Mon sang, qu'en ce palais je veux même verser,
Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser.
Et sans me repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
Adieu.

SCÈNE VI

TITUS, PAULIN.

PAULIN

Dans quel dessein vient-elle de sortir,
Seigneur ? Est-elle enfin disposée à partir ?

TITUS

Paulin, je suis perdu, je n'y pourrai survivre.
La Reine veut mourir. Allons, il faut la suivre.
Courons à son secours.

PAULIN

Hé quoi ? n'avez-vous pas
Ordonné dès tantôt qu'on observe ses pas ?
Ses femmes à toute heure autour d'elle empressées
Sauront la détourner de ces tristes pensées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups,
Seigneur, continuez, la victoire est à vous.
Je sais que sans pitié vous n'avez pu l'entendre;
Moi-même en la voyant je n'ai pu m'en défendre.
Mais regardez plus loin. Songez en ce malheur
Quelle gloire va suivre un moment de douleur,
Quels applaudissements l'univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir.

TITUS

Non, je suis un barbare.
Moi-même je me hais. Néron tant détesté

N'a point à cet excès poussé sa cruauté.
Je ne souffrirai point que Bérénice expire.
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN

Quoi ! Seigneur ?

TITUS

Je ne sais, Paulin, ce que je dis.
L'excès de la douleur accable mes esprits.

PAULIN

Ne troublez point le cours de votre renommée.
Déjà de vos adieux la nouvelle est semée.
Rome qui gémissait, triomphe avec raison.
Tous les temples ouverts fument en votre nom.
Et le peuple élevant vos vertus jusqu'aux nues,
Va partout de lauriers couronner vos statues.

TITUS

Ah Rome ! Ah Bérénice ! Ah prince malheureux !
Pourquoi suis-je empereur ? Pourquoi suis-je amoureux ?

SCÈNE VII

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE.

ANTIOCHUS

Qu'avez vous fait, Seigneur ? L'aimable Bérénice
Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.

Elle n'entend ni pleurs, ni conseil, ni raison.
Elle implore à grands cris le fer et le poison.
Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie.
On vous nomme, et ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux toujours tournés vers votre appartement
Semblent vous demander de moment en moment,
Je n'y puis résister, ce spectacle me tue.
Que tardez-vous ? allez vous montrer à sa vue.
Sauvez tant de vertus, de grâces, de beauté,
Ou renoncez, Seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS

Hélas ! quel mot puis-je lui dire ?
Moi-même en ce moment sais-je si je respire ?

SCÈNE VIII

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE, RUTILE.

RUTILE

Seigneur, tous les tribuns, les consuls, le sénat,
Viennent vous demander au nom de tout l'État.
Un grand peuple les suit qui plein d'impatience
Dans votre appartement attend votre présence.

TITUS

Je vous entends, grands Dieux. Vous voulez rassurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

PAULIN

Venez, Seigneur, passons dans la chambre prochaine,
Allons voir le sénat.

ANTIOCHUS

Ah ! courez chez la Reine.

PAULIN

Quoi vous pourriez, Seigneur, par cette indignité,
De l'empire à vos pieds fouler la majesté ?
Rome...

TITUS

Il suffit, Paulin, nous allons les entendre,
Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la Reine. Allez. J'espère à mon retour
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

ARSACE, *seul.*

Où pourrai-je trouver ce prince trop fidèle ?
Ciel, conduisez mes pas, et secondez mon zèle,
Faites qu'en ce moment je lui puisse annoncer
Un bonheur où peut-être il n'ose plus penser.

SCÈNE II

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE

Ah quel heureux destin en ces lieux vous renvoie,
Seigneur ?

ANTIOCHUS

Si mon retour t'apporte quelque joie,
Arsace, rends-en grâce à mon seul désespoir.

ARSACE

La Reine part, Seigneur.

ANTIOCHUS

Elle part ?

ARSACE

Dès ce soir.
Ses ordres sont donnés. Elle s'est offensée
Que Titus à ses pleurs l'ait si longtemps laissée.
Un généreux dépit succède à sa fureur.
Bérénice renonce à Rome, à l'Empereur,
Et même veut partir, avant que Rome instruite
Puisse voir son désordre, et jouir de sa fuite.
Elle écrit à César.

ANTIOCHUS

O Ciel ! qui l'aurait cru ?
Et Titus ?

ARSACE

A ses yeux Titus n'a point paru.
Le peuple avec transport l'arrête, et l'environne,
Applaudissant aux noms que le sénat lui donne.
Et ces noms, ces respects, ces applaudissements,
Deviennent pour Titus autant d'engagements,
Qui le liant, Seigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous ses soupirs, et les pleurs de la Reine,
Fixent dans son devoir ses vœux irrésolus.
C'en est fait. Et peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS

Que de sujets d'espoir, Arsace, je l'avoue !
Mais d'un soin si cruel la fortune me joue:
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis;
Et mon cœur prévenu d'une crainte importune,
Croit même, en espérant, irriter la fortune.
Mais que vois-je ? Titus porte vers nous ses pas.
Que veut-il ?

SCÈNE III

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS, *en entrant.*

Demeurez, qu'on ne me suive pas.
Enfin, Prince, je viens dégager ma promesse.
Bérénice m'occupe, et m'afflige sans cesse.
Je viens le cœur percé de vos pleurs, et des siens,
Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.
Venez, Prince, venez. Je veux bien que vous-même,
Pour la dernière fois vous voyiez si je l'aime.

SCÈNE IV

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS

Hé bien ! voilà l'espoir que tu m'avais rendu,
Et tu vois le triomphe où j'étais attendu.

Bérénice partait justement irritée ?
Pour ne la plus revoir Titus l'avait quittée ?
Qu'ai-je donc fait, grands Dieux ! Quel cours infortuné
A ma funeste vie aviez-vous destiné ?
Tous mes moments ne sont qu'un éternel passage
De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage.
Et je respire encor ? Bérénice ! Titus !
Dieux cruels ! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

SCÈNE V

TITUS, BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE

Non, je n'écoute rien. Me voilà résolue.
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue ?
Pourquoi venir encore aigrir mon désespoir ?
N'êtes-vous pas content ? Je ne veux plus vous voir.

TITUS

Mais de grâce, écoutez.

BÉRÉNICE

Il n'est plus temps.

TITUS

Madame,
Un mot.

BÉRÉNICE

Non.

TITUS

Dans quel trouble elle jette mon âme !
Ma princesse, d'où vient ce changement soudain ?

BÉRÉNICE

C'en est fait. Vous voulez que je parte demain.
Et moi, j'ai résolu de partir tout à l'heure.
Et je pars.

TITUS

Demeurez.

BÉRÉNICE

Ingrat, que je demeure !
Et pourquoi ? Pour entendre un peuple injurieux
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux ?
Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs moi seule je me noie ?
Quel crime, quelle offense a pu les animer ?
Hélas ! et qu'ai-je fait que de vous trop aimer ?

TITUS

Écoutez-vous, Madame, une foule insensée ?

BÉRÉNICE

Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée.
Tout cet appartement préparé par vos soins,
Ces lieux, de mon amour si longtemps les témoins,
Qui semblaient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces festons, où nos noms enlacés l'un dans l'autre,
A mes tristes regards viennent partout s'offrir,

Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.
Allons, Phénice.

TITUS

O Ciel ! Que vous êtes injuste !

BÉRÉNICE

Retournez, retournez vers ce sénat auguste
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
Hé bien, avec plaisir l'avez-vous écouté ?
Êtes-vous pleinement content de votre gloire ?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire ?
Mais ce n'est pas assez expier vos amours.
Avez-vous bien promis de me haïr toujours ?

TITUS

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïsse
Que je puisse jamais oublier Bérénice !
Ah Dieux ! dans quel moment son injuste rigueur
De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur !
Connaissez-moi, Madame, et depuis cinq années
Comptez tous les moments, et toutes les journées
Où par plus de transports, et par plus de soupirs,
Je vous ai de mon cœur exprimé les désirs;
Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendresse.
Et jamais...

BÉRÉNICE

Vous m'aimez, vous me le soutenez.
Et cependant je pars, et vous me l'ordonnez ?
Quoi ! dans mon désespoir trouvez-vous tant de charmes ?
Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes ?

Que me sert de ce cœur l'inutile retour ?
Ah cruel ! par pitié montrez-moi moins d'amour.
Ne me rappelez point une trop chère idée,
Et laissez-moi du moins partir persuadée
Que déjà de votre âme exilée en secret,
J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret.
(Il lit une lettre.)
Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
Voilà de votre amour tout ce que je désire.
Lisez, ingrat, lisez, et me laissez sortir.

TITUS

Vous ne sortirez point, je n'y puis consentir.
Quoi ? ce départ n'est donc qu'un cruel stratagème ?
Vous cherchez à mourir ? Et de tout ce que j'aime
Il ne restera plus qu'un triste souvenir ?
Qu'on cherche Antiochus, qu'on le fasse venir.
(Bérénice se laisse tomber sur un siège.)

SCÈNE VI

TITUS, BÉRÉNICE.

TITUS

Madame, il faut vous faire un aveu véritable.
Lorsque j'envisageai le moment redoutable
Où pressé par les lois d'un austère devoir
Il fallait pour jamais renoncer à vous voir;
Quand de ce triste adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je préparai mon âme à toutes les douleurs
Que peut faire sentir le plus grand des malheurs.

Mais quoi que je craignisse, il faut que je le die,
Je n'en avais prévu que la moindre partie.
Je croyais ma vertu moins prête à succomber,
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vu devant mes yeux Rome entière assemblée.
Le sénat m'a parlé. Mais mon âme accablée
Écoutait sans entendre, et ne leur a laissé,
Pour prix de leurs transports, qu'un silence glacé.
Rome de votre sort est encore incertaine.
Moi-même à tous moments je me souviens à peine
Si je suis empereur, ou si je suis Romain.
Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein.
Mon amour m'entraînait, et je venais peut-être
Pour me chercher moi-même, et pour me reconnaître.
Qu'ai-je trouvé ? Je vois la mort peinte en vos yeux.
Je vois pour la chercher que vous quittez ces lieux.
C'en est trop. Ma douleur à cette triste vue
A son dernier excès est enfin parvenue.
Je ressens tous les maux que je puis ressentir.
Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.
Ne vous attendez point, que las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes.
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me suit.
Sans cesse elle présente à mon âme étonnée
L'empire incompatible avec votre hyménée;
Me dit, qu'après l'éclat et les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouser encor moins que jamais.
Oui, Madame. Et je dois moins encore vous dire
Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'empire,
De vous suivre, et d'aller trop content de mes fers
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite.
Vous verriez à regret marcher à votre suite
Un indigne empereur sans empire, sans cour,
Vil spectacle aux humains des faiblesses d'amour.

Pour sortir des tourments, dont mon âme est la proie,
Il est, vous le savez, une plus noble voie;
Je me suis vu, Madame, enseigner ce chemin
Et par plus d'un héros, et par plus d'un Romain,
Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,
Ils ont tous expliqué cette persévérance
Dont le sort s'attachait à les persécuter,
Comme un ordre secret de n'y plus résister.
Si vos pleurs plus longtemps viennent frapper ma vue,
Si toujours à mourir je vous vois résolue,
S'il faut qu'à tous moments je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en respecter le cours;
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre.
En l'état où je suis je puis tout entreprendre,
Et je ne réponds pas que ma main à vos yeux
N'ensanglante à la fin nos funestes adieux.

BÉRÉNICE

Hélas!

TITUS

Non, il n'est rien dont je ne sois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant responsable.
Songez-y bien, Madame. Et si je vous suis cher...

SCÈNE DERNIÈRE

TITUS, BÉRÉNICE, ANTIOCHUS.

TITUS

Venez, Prince, venez, je vous ai fait chercher.

Soyez ici témoin de toute ma faiblesse.
Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse.
Jugez-nous.

ANTIOCHUS

Je crois tout. Je vous connais tous deux.
Mais connaissez vous-même un prince malheureux.
Vous m'avez honoré, Seigneur, de votre estime,
Et moi, je puis ici vous le jurer sans crime,
A vos plus chers amis j'ai disputé ce rang.
Je l'ai disputé même aux dépens de mon sang.
Vous m'avez, malgré moi, confié l'un et l'autre,
La Reine son amour, et vous, Seigneur, le vôtre.
La Reine, qui m'entend, peut me désavouer,
Elle m'a vu toujours ardent à vous louer,
Répondre par mes soins à votre confidence.
Vous croyez m'en devoir quelque reconnaissance.
Mais le pourriez-vous croire en ce moment fatal,
Qu'un ami si fidèle était votre rival ?

TITUS

Mon rival !

ANTIOCHUS

Il est temps que je vous éclaircisse.
Oui, Seigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.
Pour ne la plus aimer, j'ai cent fois combattu.
Je n'ai pu l'oublier, au moins je me suis tu.
De votre changement la flatteuse apparence
M'avait rendu tantôt quelque faible espérance.
Les larmes de la Reine ont éteint cet espoir.
Ses yeux baignés de pleurs demandaient à vous voir.
Je suis venu, Seigneur, vous appeler moi-même.

Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime;
Vous vous êtes rendu, je n'en ai point douté.
Pour la dernière fois je me suis consulté.
J'ai fait de mon courage une épreuve dernière,
Je viens de rappeler ma raison toute entière.
Jamais je ne me suis senti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds.
Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire.
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous instruire.
Oui, Madame, vers vous j'ai rappelé ses pas.
Mes soins ont réussi, je ne m'en repens pas.
Puisse le Ciel verser sur toutes vos années
Mille prospérités l'une à l'autre enchaînées.
Ou s'il vous garde encore un reste de courroux,
Je conjure les Dieux d'épuiser tous les coups
Qui pourraient menacer une si belle vie,
Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

BÉRÉNICE, *se levant.*

Arrêtez. Arrêtez. Princes trop généreux,
En quelle extrémité me jetez-vous tous deux !
Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,
Partout du désespoir je rencontre l'image.
Je ne vois que des pleurs. Et je n'entends parler
Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt à couler.
(A Titus.)
Mon cœur vous est connu, Seigneur, et je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire.
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars
N'a point, vous le savez, attiré mes regards.
J'aimais, Seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.
Ce jour, je l'avoûrai, je me suis alarmée.
J'ai cru que votre amour allait finir son cours.
Je connais mon erreur, et vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes.

Bérénice, Seigneur, ne vaut point tant d'alarmes,
Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le temps que Titus attire tous ses vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ses délices.
Je crois depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour
Vous avoir assuré d'un véritable amour.
Ce n'est pas tout, je veux en ce moment funeste
Par un dernier effort couronner tout le reste.
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
Adieu, Seigneur, régnez, je ne vous verrai plus.
(A Antiochus.)
Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime,
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, et faites-vous un effort généreux.
Sur Titus, et sur moi, réglez votre conduite.
Je l'aime, je le fuis. Titus m'aime, il me quitte.
Portez loin de mes yeux vos soupirs, et vos fers.
Adieu, servons tous trois d'exemple à l'univers
De l'amour la plus tendre, et la plus malheureuse,
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.
(A Titus.)
Pour la dernière fois, adieu, Seigneur.

ANTIOCHUS

Hélas !

FIN

TABLE

Les Plaideurs.

Au lecteur 13
Acte I 17
Acte II 43
Acte III 79

Britannicus.

Épître 105
Première préface 107
Seconde préface 113
Acte I 119
Acte II 135
Acte III 155
Acte IV 173
Acte V 189

Bérénice.

Épître 207
Préface 209
Acte I 215
Acte II 231
Acte III 247
Acte IV 263
Acte V 277

CE VOLUME
LE TROISIÈME DE LA COLLECTION
« LES TRÉSORS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE »
A ÉTÉ RÉIMPRIMÉ
LE QUINZE AOÛT
MIL NEUF CENT QUARANTE-QUATRE
SUR LES PRESSES DU
MAITRE IMPRIMEUR ALBERT KUNDIG
A GENÈVE

BIBLIOTECA
CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ "CAROL I"
BUCUREŞTI

VERIFICAT
2017